



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Y ASPIN  
1917  
1918  
1919

LOUIS CHARPENTIER.

Complete work in spite  
of Tome I - on spine.

MMF 67.23

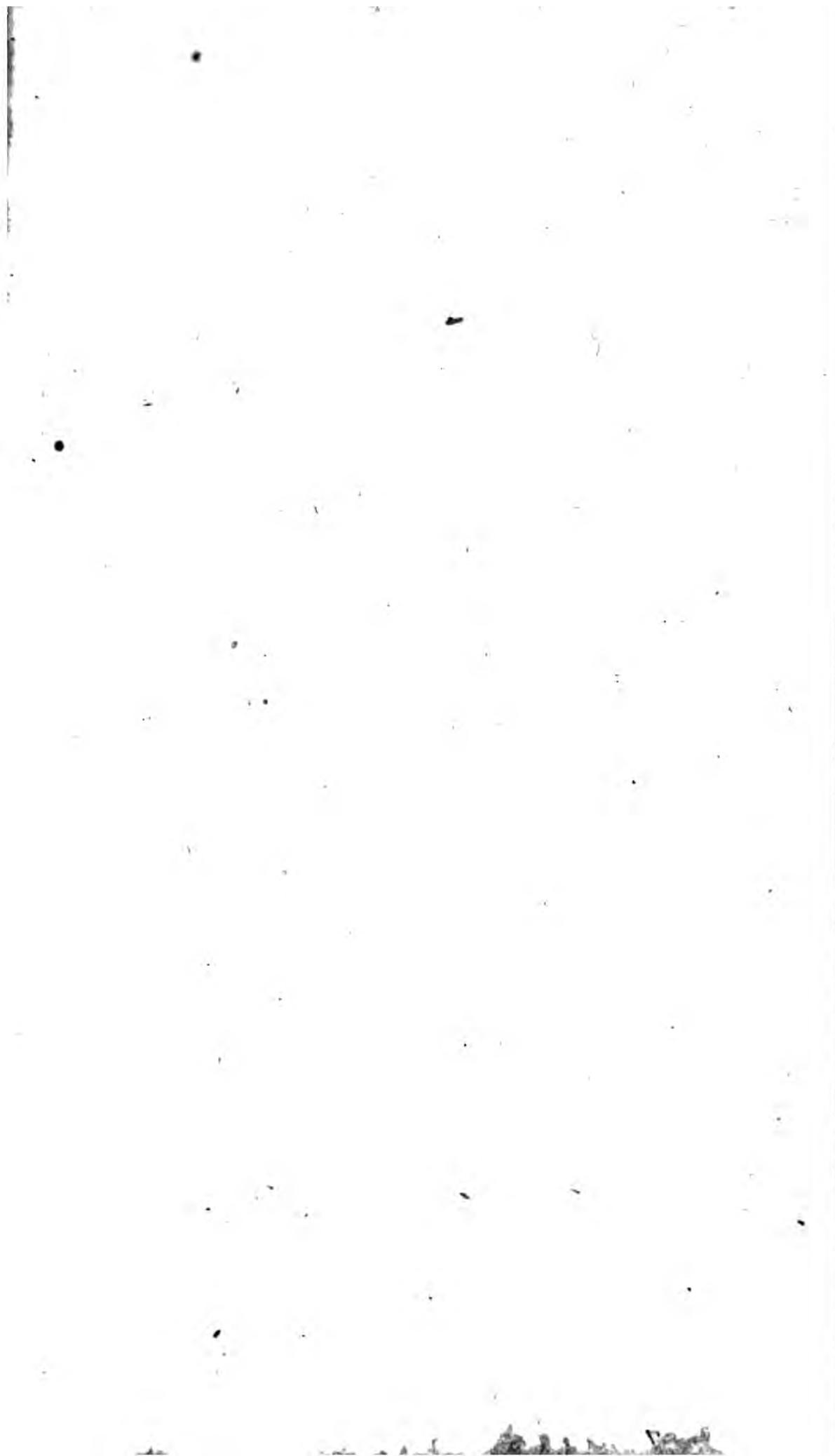
69

**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

14 27

99



NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX,

OU

HISTORIETTES  
GALANTES ET MORALES:

*Par M. C\*\*\*.*

---

---

PREMIERE PARTIE.

---

---



A A M S T E R D A M,  
*Et se trouvent A P A R I S,*  
Chez DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques:  
*Et A D I J O N,*  
Chez la V<sup>c</sup>. COIGNARD DE LA PINELLE,  
& LOUIS FRANTIN, Libraires.

---

---

M. D. CC. LX-VII.

---

# PIECES

*Contenues en cet Ouvrage.*

## PREMIERE HISTOIRE.

*Démophon & Téglis , ou le prix de l'hospitalité , & les effets d'un beau songe.*

## SECONDE HISTOIRE.

*Lucile , ou la Fermiere en petite maison.*

## TROISIEME HISTOIRE.

*La Mere & la Fille , ou les honneurs du Louvre.*

## QUATRIEME HISTOIRE.

*Amasis & Laodice , ou le Rival généreux.*





## A M A F E M M E.

**L**es Dédicaces sont décriées, ma chere amie ; l'amour entre époux ne l'est pas moins : cependant je fais une Epître dédicatoire, je t'aime, & je te l'adresse. N'est-ce pas fronder les préjugés aimables, & choquer toutes les bienséances ? j'en conviens ; mais je ne changerai pas de dessein. Quoique je ne sois pas Philosophe, je puis avoir mon avis. Je l'ai, je le publie, en fera qui voudra.

J'ai cherché autour de moi une femme digne de l'hommage que je te rends aujourd'hui ; j'en ai



(4)

trouvé qui te surpassoient en beauté, & en esprit ; nulle en délicatesse de sentimens , en bon sens. Les unes ne jouissent des avantages de la figure , que pour se livrer à des caprices toujours nouveaux , à des fantaisies ridicules , à des écarts indécents. Les autres n'occupent leur esprit qu'à imaginer des prétextes , pour s'affranchir de toute espèce de devoir. Il en est qui sentent que les agrémens de leur commerce doivent être soutenus du mérite des actions. Mais elles ne font le bien que pour elles. Dans leurs mains , les traits de bienfaisance & d'humanité sont défigurés par de basses prétentions à la publicité. Pour toi , ma chere amie , tu as de la bonté sans intérêt ; tu fers , quand tu le peux , & sans regarder le retour comme une chose dûe. Tu ne te proposes que d'être utile. Tu m'attaches à toi , non seulement par ces qualités

déjà si rares , mais encore par un discernement sûr , & un sens droit. C'est ainsi que la pente au bien doit être dirigée par une certaine sagacité de jugemens. Point de mérite réel , si l'ame agit sans connoissance & sans règle. On ne se porte à quelque action louable , que par hasard , ou par respect humain. Ce ne sont que de foibles rayons qui s'échappent de loin en loin , d'un ciel toujours chargé de nuages.

Tu juges des objets par réflexion & par sentiment. Tes conseils sont une lumière douce & féconde , qui me pénètre. Combien de fois tes décisions m'ont tiré d'erreur ! Je me rappelle avec transport , une conversation que nous eumes ensemble il y a quelque tems. Nous parlions des Romans nouveaux. Ils nous annoncent presque tous , te disois-je , une révolution heureuse dans l'esprit. Autrefois ces ouvrages ne

se propofoient communément de plaire que par un merveilleux , qui n'est pas dans la nature , ou par un tableau féduifant de paffions effrénées , & souvent obscènes. Que d'Auteurs ne cherchoient à fixer l'attention que pour corrompre le cœur ! Les Lecteurs font revenus fur eux-mêmes , & ces peintures funeftes les ont enfin révoltés. Ils ont commencé par n'ofier avouer des lectures qui , en échauffant leur imagination , ne laiffoient nulle trace d'utilité dans leur esprit. Le dégoût , le mépris même , ont été la fuite naturelle de ce triste vuide. Du moins je le penfois ainfi. Les romanciers de nos jours fe font frayés une route nouvelle ; ils ont cru avec raifon , qu'un livre d'agrément pouvoit devenir un ouvrage effentiel. La morale féche & dépouillée des fleurs de l'invention , fe fait lire avec peine. On lui rend ces or-

(7)

nemens, & un Roman est actuellement aussi utile qu'agréable. Les mœurs les plus sévères le lisent sans danger, & avec fruit. La jeunesse y puise des principes de décence & de vertu, & des exemples de modération, d'humanité & de bienfaisance. On tire ses sujets, non des passions fougueuses & indomptables. Cette source fangeuse ne produit rien que de peu digne du siècle de l'aménité; mais dans des penchans doux & honnêtes, dont le jeu simple & naturel inspire l'amour de l'ordre & de la sagesse, & répand le ridicule, ou l'infamie, sur tout ce qui les blesse. On ne prend plus ses héros dans ces états, dont l'élévation n'enfante que des incidents de chevalerie. On les choisit dans une classe d'hommes, dont les sentimens sont moins altérés par les préjugés de la naissance, & par l'habitude de la

mollesse. La scène est presque toujours à la campagne. Cet heureux séjour fournit des portraits aussi charmants que neufs. Si l'humble villageois contraste avec son Seigneur, c'est pour que celui-ci pratique des vertus, ou soit ramené au devoir.

Je fais que quelques écrivains ont égayé leur plume à des compositions de ce genre, où la critique & la raillerie attaquent des objets qui méritent des ménagemens, & où les peintures ne sont pas toujours exemptes de licence. Mais on excuse ces faillies de l'imagination en faveur du talent & du caractère des Auteurs de ces premiers ouvrages; quant à ceux des seconds, on ne peut que les plaindre, & féliciter la société du peu de succès de leurs livres. Le froid accueil qu'on leur a fait, prouve à la fois que l'incapacité est souvent un contre-poison sûr, & que le genre licentieux n'a

(9)

plus droit de plaire au public.

Nous applaudissions à un changement si désiré. Nous le voyions avec une véritable joie, nous n'en avions que plus de curiosité d'en découvrir les causes. Je crus entrevoir la principale dans les lumières du siècle, dans cet esprit philosophique, qui gagne de proche en proche, & se répand dans tous les ordres de l'Etat. Car que ne lui attribue-t-on pas? Cette boussole, te disois-je, en montrant le ridicule d'anciens préjugés, a fait revivre le goût de la retenue & de l'honnêteté. Dans le commencement, les Romanciers ont traité de l'amour désintéressé & aventureux, pour ainsi parler, & cela devoit être. Quand les facultés de l'ame se développent, le merveilleux nous transporte. Nous nous abandonnons tout entiers à ses charmes. Ont-elles jetté l'éclat dont elles étoient capables? l'abus est à la suite de l'usa-

ge. Ce qui nous affectoit, ne nous touche plus. Il faut donc changer de matiere à mesure que les affections s'affoiblissent. On cherche d'autres ressorts pour dissiper l'indolence. On flatte les sens, on allume les passions & les desirs. En un mot, on empoisonne le cœur pour attacher l'esprit. Voilà, j'imagine, tendre épouse, continuai-je, la seconde époque des Romans, & la raison des obscénités qu'on y a semées.

Le besoin de plaire avoit fait naître celui de séduire. Le premier en changeant de moyen, éteignit le second. Cette progression étoit encore dans la nature. On révolta par l'endroit même qui avoit amusé. L'esprit s'éclaira en allant de raffinemens en raffinemens. On ne tarda pas à rougir de s'être diverti de situations que la décence couvre du voile du mystère. Les Auteurs se virent menacés de perdre la considéra-

tion & l'estime publiques , s'ils continuoient à lever ce voile. Les Romains licentieux , mis dans la balance de l'esprit philosophique généralement répandu, en avoient été condamnés, comme ils l'étoient de tout tems par les bonnes mœurs. Celles-ci , soutenues par cette lumière universelle , avoit ramené la modestie & la décence. Le mérite littéraire ne pouvoit plus consister qu'à les faire briller du plus grand éclat. L'esprit a donc corrigé les abus de l'esprit ; & , en législateur sévère , il s'est prescrit pour plaisir , des loix qu'il avoit dédaignées dans la même vue. Telle est, je crois , mon aimable amie , la source d'une époque des Romains , dont il nous est si doux d'être témoins.

Tu restas un instant sans me répondre. Je lus dans ton silence & dans tes yeux , que mes raisonnemens ne t'avoient pas convaincue. Je te pressai donc de m'avouer



ingénûment ce que tu pensois ;  
& voici à peu près ce que tu me  
dis alors. Je ne fais , mon ami ,  
si tu viens de tracer l'histoire vraie  
des procédés de l'esprit dans les  
différentes époques des Romains.  
Mais je conviendrai avec franchi-  
se , qu'elle m'a fait naître des ré-  
flexions qui semblent la combat-  
tre. Les personnes de mon sexe  
sentent avant de réfléchir , & je  
ne pense pas qu'il en soit autre-  
ment du vôtre. Le premier guide  
des êtres sensibles est le senti-  
ment. Pourquoi ne lui pas attri-  
buer ce dont tu fais honneur à  
l'esprit ? Je me trompe peut-être ;  
mais je regarde cet esprit tant  
vanté , comme le calculateur de  
nos sensations. Je craindrois mê-  
me que dans cette opération , il  
ne les altérât souvent. S'il donne  
quelque ordre à nos idées , nous  
n'avons pas lieu de nous en louer  
quand il s'écarte de celui des im-  
pressions. Ne pourroit-on pas en

inférer que l'esprit n'est qu'un agent subalterne , qui ne fait que mettre en œuvre les matériaux que le sentiment lui fournit. En appliquant cette idée aux Romans dont nous parlons , on diroit que les premiers ne contenoient que des incidents honnêtes , parce que le cœur étoit pur , ou devoit le paroître ; que les aventures des seconds ont été grossières , parce que l'esprit avide de gloire avoit étouffé le caractère primitif de l'honnêteté qui est en nous , pour parvenir plus facilement à ses fins ; qu'enfin les Romans de notre tems , ne respirent que la vertu & les mœurs , parce que la raison & le sentiment intérieur ont secoué le joug d'une imagination déréglée , & repris leurs droits sur notre ame.

Cette explication , mon ami , me paroît plus simple. Quand on aime le bien , soit qu'on agisse , soit qu'on écrive , on se conduit

par ce motif. L'amour de la vertu ne suffit-il pas pour nous y porter ? est-il besoin de chercher dans l'esprit un mobile étranger , & impuissant ? Il y a mille exemples de gens d'esprit , dont la conduite n'a pas été sans reproche. A peine citeroit-on un homme qui ait suivi la voix de sa conscience , & ne se soit pas rendu digne de notre estime ? Il est donc évident que le sentiment est un maître plus sûr que l'esprit..

Quand celui-ci a gouverné une nation , ses productions ont été dévorées. Ce peuple a donné dans tous les excès.... Qui l'a tiré du précipice ? est-ce l'esprit philosophique ? est-il raisonnable de croire qu'il se plaise à renverser son propre ouvrage ? non , non , sans doute. J'aime mieux penser que le remord qui accompagne le désordre , la honte & l'infamie qui y sont attachées , la force de la raison , & le cri victorieux des

loix , ont réprimé une licence qui porte en elle-même un germe destructeur. Telles sont , à mon sens , les véritables raisons de la révolution que nous remarquons dans le genre romanesque. J'ignore , cher époux , ce que vous appelez , toi & tes amis , esprit philosophique. Mais j'aime à être aujourd'hui à son égard, d'un sentiment contraire au tien. Je t'ai vu quelquefois refuser de croire à tous les prodiges qu'on lui attribuoit. J'ai le plaisir de t'imiter. Je suis persuadée que le sentiment , ce premier mobile de nos actions & de nos pensées , doit avoir l'influence la plus directe & la plus absolue sur nos mœurs. Si je me trompe , fais-moi voir mon erreur ; c'est à toi d'éclairer un cœur qui ne respire que pour t'aimer.

Je ne te dissimulai point , vertueuse épouse , le plaisir que je ressentis à te rendre les armes. Tu

( 16 )

fais sans cesse si bien parler le sentiment , que je le crois capable de tout. C'est d'après tes principes , que j'ai entrepris l'ouvrage que je donne au public , sous tes auspices. Si je n'ai pas réussi à peindre tout ce que les vertus sociales m'inspirent , j'espère que l'on aura quelque indulgence pour ma plume , en faveur du vif desir que j'ai d'être utile.





# DÉMOPHON ET TÉGLIS,

OU

## LE PRIX DE L'HOSPITALITÉ

ET

### LES EFFETS D'UN BEAU SONGE.

**D**ÉMOPHON, Capitaine renommé, fut banni d'Athènes par un arrêt de l'Ostracisme, qu'avoit dicté une faction vendue aux Rois de Perse. Il erra longtemps avec Nicamette son épouse, & Téglis, fruit unique & cher d'une tendre union, dans les principales villes de la Grèce. Le desir de la vraie gloire, l'amour de l'ordre & de la patrie, étoient éteints dans tous les cœurs. Une avidité insatiable des richesses & de l'autorité, avoit pris leur place. L'ambition, cette source d'héroïsme, quand

*I. Partie.*

**A**

elle a en vue la liberté & la grandeur publiques, renverfoit l'une & l'autre pour établir sur leurs débris, les fortunes particulières. La confusion régnoit dans les confeils. La brigue rejettoit les plus nobles projets, l'intérêt personnel faisoit échouer les plus utiles entreprises. Ces défordres arrachotent des larmes à Démophon. Il voyoit en foupirant, la Grèce entraînée par fes propres égaremens, à une révolution funefte. Il s'y oppofa avec autant de fageffe que de confiance. Les Grecs bien intentionnés admiroient fes vues, joignoient leurs efforts aux fiens pour porter leurs concitoyens à s'y prêter. Malheureusement, quand la corruption eft parvenue à un certain période, il n'y a que le petit nombre qui goûte les bons confeils. La foule, aveugle dans fes defirs, n'aspire qu'après la nouveauté, les troubles & le changement. L'Athénien, pénétré de ne pouvoir fervir fa patrie, réfolut de chercher une retraite, où dans le fein du

repos, il ne manquât pas néanmoins d'occasions de secourir l'humanité. Il alla se fixer dans un vallon de la Thessalie, que traversoit un grand chemin, dans un lieu où la plus prochaine bourgade étoit éloignée d'une journée. Il y acquit un terrain assez étendu pour fournir à sa subsistance, & à des réserves qu'exigeoit son penchant à la bienfaisance. Il y trouva une maison qu'il rendit plus commode que magnifique, meublée avec propreté, & distribuée conformément à ses desseins. Le nécessaire s'y montroit par-tout, le luxe nulle part. Elle tenoit à de grands jardins bien dessinés, où les fruits & les légumes dans un bel ordre, flattoient la vue par les agrémens de l'utilité. Démophon en avoit banni tous ces ornemens de l'art qui, à force de renchérir sur la nature, s'opposent à son but, & défigurent ses productions. La terre ne veut qu'une sage culture. Avec ce secours elle ne refuse rien à nos desirs.



Quelques contours que l'art donne aux arbres , il ne peut approcher de la beauté des fruits. Leurs saveurs exquises l'emportent sur les formes les plus élégantes. Le sol naturellement fertile , sembloit prévenir les desirs de Démophon. Ses moissons étoient toujours au-dessus de ses espérances.

Dans ce charmant hermitage , son premier soin regarda l'éducation de sa chere Téglis. Loin de s'en rapporter uniquement à la vigilance de Nicamette sa mere , comme c'étoit alors l'usage en Grèce , il croyoit n'être pas moins qu'elle , dans l'obligation d'éclairer ses jeunes années. Téglis avoit douze ans : les graces avoient présidé à sa naissance. Vénus lui avoit prodigué tous les dons de plaire. Une figure séduisante , un œil déjà animé , un sourire gracieux , un son de voix enchanteur , une démarche légère , un air toujours enjoué , étoient les moindres avantages qu'elle avoit reçus de la nature. Une intelli-

gence , un discernement au - dessus de son âge , un esprit capable de tout , un desir de savoir , rare dans son sexe ; des procédés nobles , des caresses ingénues , un intérêt tendre , empressé au sort de ses proches , & même des étrangers , un zèle ardent à les soulager , à les consoler , faisoient admirer en elle une ame supérieure à la condition humaine.

Tant de qualités réunies ravissoient Démophon & son épouse. Ils avoient peine à contenir leurs transports. Ils la regardoient , & leur joie les rendoit immobiles. Ils ne s'entrenoient qu'avec ivresse de leur chere Téglis. Mais plus les Dieux lui avoient été favorables , plus il leur importoit de cultiver ses talens , & d'accroître ses heureuses dispositions. Ils ne lui répétoient presque jamais leurs leçons , sur tout ce qui avoit rapport au développement de l'esprit. Elle apprenoit , & concevoit avec la même facilité. Elle tiroit des conséquences qui étendoient ses idées ; un

foible rayon exposé à ses yeux produisoit la plus vive lumière.

Démophon comprit qu'il suffisoit, pour former le cœur de sa fille, de lui donner ou de lui rapporter de grands exemples. Par cette méthode à laquelle il joignoit quelquefois de courtes réflexions, il n'y eut bientôt plus de devoirs, ni de vertus inconnus à Téglis, & dont elle n'embrassât la pratique avec ardeur.

Son pere ne s'étoit pas tellement appliqué à l'éducation de cette enfant charmante, qu'il n'exécutât en même tems le dessein qu'il avoit pris en choisissant cette retraite. Sa maison étoit ouverte à tous les voyageurs. Ils y étoient traités chacun selon son rang, & tous avec les attentions & les égards de la plus prévoyante hospitalité. Il voyoit avec peine les trois quarts des Grecs chargés de chaînes par leurs semblables. Il avoit rendu la liberté à ceux qu'un usage barbare lui avoit soumis. Il

n'avoit plus que des serviteurs qu'il traitoit en freres & non en esclaves. Plusieurs étoient placés sur le chemin avec des rafraîchissemens qu'ils offroient , ainsi que la maison de leur chef , aux passants qui avoient besoin de secours ou de repos. Démophon faisoit réparer la route quand elle étoit rompue , & mettre de distance en distance , des troupeaux de bœufs , dans les pâturages voisins , pour être à portée d'aider les grosses voitures à qui il arriveroit quelques accidents. Il avoit construit plusieurs petites loges remplies de tous les instrumens & ustensiles nécessaires dans ces occurrences. Les domestiques qui gardoient les unes , avoient ordre de prêter, ou de donner les autres, selon l'exigence des cas ; d'indiquer le chemin des villages , ou villes des environs , de fournir aux pauvres voyageurs ce dont ils auroient besoin , en un mot d'adoucir leurs fatigues par toutes sortes de procédés.

Lui-même il visitoit souvent le chemin & ces especes de repatoires, examinoit avec soin si rien ne manquoit, & vouloit qu'il y eût jusqu'aux choses qui servent le moins fréquemment. Il n'y avoit point de besoins qu'il ne prévît, point d'efforts qu'il ne fît pour étendre ses secours à tout. Nicamette & Téglis partageoient son empressement, & le secundoient dans les moindres détails. Bientôt leur maison fut nommée *le temple de l'hospitalité*. Bientôt le nom de Démophon fut chéri & respecté, comme celui de la bienfaisance même.

Cet hôte aimable se déroboit aux témoignages de reconnoissance que les passagers lui prodiguoient. Il avoit déjà formé le projet de se retirer dans un petit corps de logis bâti; à une des extrémités de ses jardins; mais réfléchissant qu'il seroit obligé d'y recevoir son épouse & sa fille, & que dans leur absence ses serviteurs ralentiroient peut-

Être leurs soins envers ses hôtes , il prit le parti d'éclairer la conduite des premiers, s'habilla comme eux , leur défendit de le nommer jamais , de le faire connoître pour le maître, & leur ordonna de répondre qu'il étoit absent à ceux qui le demanderoient.

Sous ce masque , sa modestie crut se mettre à l'abri de ce que les louanges ont de trop flatteur , & elle se trompa. L'étranger dans l'admiration de tout ce qu'on faisoit pour lui , en demandoit l'auteur avec transport , lui adressoit souvent à lui-même, des éloges qu'il ne pouvoit renfermer , & des remerciements si vifs, que l'émotion qu'ils causoient à Démophon le trahissoit. Son déguisement étoit un nouveau sujet de respect. Il se faisoit entre eux une scène de politesse si touchante , par l'aimable confusion de l'un , & par la vivacité des sentimens de l'autre , que je doute qu'il y ait des couleurs pour peindre une si délicieuse situation.

Démophon couloit des jours d'autant plus heureux , qu'il ne les devoit qu'à l'intérêt actif qu'il prenoit au bonheur de l'humanité. Ce sentiment influoit sur toutes ses actions , & en étoit le prix le plus doux. Il animoit également Nicamette & Téglis. Leurs domestiques sensibles à un zele si pur , en recueilloient les premiers fruits , & en étoient si satisfaits , que leur sort leur sembloit préférable à la plus grande fortune. L'exemple de leurs maîtres leur inspiroit tant de vénération pour eux , qu'ils ne craignoient que de ne mettre pas assez d'exactitude , & de chaleur dans les bons offices qu'ils avoient à rendre aux voyageurs. On eut dit que ce nouvel hospice n'étoit habité que par des génies sans cesse occupés à adoucir les peines des mortels.

Démophon faisoit la visite des cabanes dont nous avons parlé. Un orage affreux survint , & surprit plusieurs personnes dans une route , où il n'y avoit

d'autre abri que ceux du généreux protecteur du canton. Les vents , le tonnerre , la foudre , les eaux qui tomboient à flots se disputoient le cruel honneur de confondre les élémens , & de détruire l'univers. A peine les hommes eurent-ils le tems de se réfugier dans les cabanes. Plusieurs bestiaux furent écrasés par la foudre , ou noyés dans les torrents. Une vieille femme tomba en haletant , & demi - morte dans la cabane où se trouvoit Démophon , & où elle s'étoit traînée avec peine. On la fit revenir , on lui donna de nouveaux habits , & des alimens propres à ranimer ses forces. Le maître & les serviteurs s'empressoient à lui procurer toutes sortes de soulagemens. Cette bonne vieille , malgré les hail- lons dont elle étoit couverte , avoit un air noble , & s'énonçoit de maniere à prévenir en sa faveur. Les regards affectueux qu'elle jettoit presque sans cesse sur Démophon , redoubloient son



respect & ses soins. Les remerciements qu'elle adreffoit souvent pour lui à deux Theffaliens , qui étoient entrés avant elle , lui causoient un embarras qui ne suspendoit pour un instant son activité, que pour la faire briller ensuite davantage.

Cette ardeur à multiplier ses secours, n'empêcha pas Démophon de remarquer que cette vieille avoit dans chaque main un vase , l'un plein de feu , que l'orage n'avoit point éteint , & l'autre rempli d'eau. Elle ne les avoit point quittés , même dans le moment où elle avoit paru dans une grande foiblesse. L'officieux hôte fixoit ces vases avec une attention qui découvroit sa curiosité , & n'osoit la satisfaire , dans la crainte que ses demandes ne devinssent indiscrettes. Elle s'apperçut de son inquiétude ; mais il n'étoit pas tems encore de l'en tirer.

Une circonstance non moins étonnante l'augmentoît encore. Dans un

moment où Démophon étoit autour d'elle , empressé à lui faire respirer des odeurs, pour lui rendre la connoissance , cette femme entr'ouvrant un œil plein de tendresse , l'avoit deux fois appelé par son nom. Il étoit habillé comme ses valets. A moins de l'avoir connu autrefois , il n'étoit pas possible de le distinguer. Il s'efforçoit à se rappeler s'il ne l'auroit point vue elle - même ; vainement ! il n'en avoit nulle idée. Qu'on imagine sa surprise. Pendant qu'il reprochoit à sa mémoire infidelle , de ne pas lui retracer des époques , où il se persuadoit que cette vieille avoit pu apprendre son nom , l'orage cessa. Les eaux étoient presque écoulées , & un des chariots que Démophon faisoit passer dans de pareilles rencontres , de cabane en cabane , pour recueillir les voyageurs , étoit arrivé à celle-ci. Il pria les Thessaliens & cette femme extraordinaire d'y monter, en les invitant d'accepter dans une maison plus com-

mode , les soulagemens qu'il étoit impossible de leur procurer dans ces foibles abris. Ses offres furent reçues avec de nouveaux témoignages de reconnoissance. La vieille garda un profond silence jusqu'à ce qu'on fût rendu à la maison de Démophon.

Son premier soin fut de conduire ses hôtes dans des chambres , d'en visiter plusieurs autres qui étoient venus avant eux , & de pourvoir à ce que les uns & les autres ne manquassent de rien. La vieille eut néanmoins la plus grande à sa part sollicitude. Je ne fais quels presentimens la rendoient digne de tout son respect. S'il la regardoit , une douce émotion s'emparoit de son ame. Si elle laissoit tomber sur lui un coup d'œil, il sembloit qu'elle l'honorât d'une faveur insigne. Suivant l'ordre établi dans sa maison, Nicamette, Tégliis & leurs suivantes étoient chargées de prendre soin des femmes à qui ils donnoient l'hospitalité. Pour la première fois il manqua

de confiance en son épouse & en sa fille. Il voulut voir lui-même si rien n'étoit échappé à leur vigilance. Il observa tout avec scrupule , fut convaincu qu'elles n'avoient rien oublié , & ne fut pas encore pleinement rassuré. La vieille le suivoit de l'œil dans son inspection , paroïssoit satisfaite de son empressement , & ne proféroit pas une parole. Il lui demanda si elle ne desiroit rien qui fût en son pouvoir. Elle ne lui répondit que par un signe de tête. En se retirant elle lui dit : *envoyez-moi Téglis*. Cet ordre ajouta le trouble à sa surprise ; il courut avertir sa fille sans en rien faire paroître , & se mit à la porte, dès qu'elle fut entrée dans la chambre de la vieille, Téglis lui fit de respectueux complimens , lui renouvela ses offres de services , la supplia de ne point l'épargner. La vieille la considéra attentivement , la fixa d'un air rêveur , lui sourit avec complaisance , lui dit qu'elle savoit qu'ils ne soupçoient que quand ils avoient

servi leurs hôtes , que cependant elle seroit charmée de manger avec eux , & lui fit comprendre par un geste qu'elle vouloit être seule. Tégliſ repassa dans l'appartement de sa mere, où Démophon ne venoit que d'entrer. Il raconta à Nicamette & à sa fille ce qui s'étoit passé dans la cabane entre la vieille & lui ; comment, malgré son déguisement, elle l'avoit découvert , & dit son nom & celui de Tégliſ. Le silence qu'elle observoit , ses expressions laconiques , quand elle le rompoit, les vases, son air noble & majestueux qui perçoit à travers un habillement qui sembloit pris à dessein , furent autant de circonstances qu'on discuta l'une après l'autre. On en tira une infinité de conséquences qui s'éloignoient plus ou moins de la vérité. Nicamette trouvoit du prodige dans cette aventure.

Démophon, qui en faisant le bien, ne croyoit que remplir un devoir commun à tous les hommes , étoit d'ailleurs trop  
modeste

modeste, pour penser que le Ciel opérât des miracles en sa faveur. Il reprocha avec douceur à son épouse, une idée où il y avoit, disoit-il, plus d'orgueil que de solidité. Nicamette rougit, & par un mouvement d'admiration & de crainte, elle lui tendit la main, & le regarda comme pour lire dans ses yeux sa condamnation ou son excuse. Démophon la connoissoit trop, pour juger à la rigueur une pensée que la circonstance rendoit assez pardonnable. Il lui serra la main dans la sienne, & la rassura par un sourire plein de tendresse.

Un valet vint leur annoncer que la table des étrangers étoit servie. Démophon se leve pour y assister, son épouse & sa fille donnent ordre à ce qui les regardoit pour ce service. Téglis avoue à sa mere, que le souper paroîtroit bien long au gré de son impatience, & que celle-ci étoit telle, qu'elle diminuoit le plaisir qu'elle avoit toujours goûté dans l'accomplissement des devoirs de l'ho-

pitalité. Votre curiosité, ma fille, est d'autant plus condamnable. Ceux que le Ciel nous envoie, sont l'objet de nos premiers soins. Pourvoir à leurs besoins doit être notre unique satisfaction. Il n'est permis de nous occuper de nous, qu'autant que nos intérêts particuliers ont des rapports sensibles à ceux de nos frères ; cette impression de plaisir que vous avez éprouvée jusqu'à ce jour, en travaillant pour eux, ne prouve-t-elle pas que le vœu de la nature, est que nous ne mettions notre bonheur que dans celui de nos semblables ? écartons, ma chère enfant, des sentimens qui dégradent les meilleures actions. Regardons-les comme des foibleffes, dont il nous importe de nous affranchir, si nous voulons être estimables à nos propres yeux. Redoublons, Tégliis, nos égards & nos attentions. C'est le seul moyen de purifier nos cœurs, & d'effacer des autes légères à la vérité, mais qui déplaisent aux Dieux.

Ces maximes étoient gravées dans l'ame de Téglis. Ses sentimens leur étoient conformes. Une noble rougeur annonça sa confusion. Quelques larmes coulerent de ses yeux , & prouvent à Nicamette , que la douceur de ses leçons avoit pénétré sa vertueuse fille. Elles s'embrasserent avec transport , & s'acquitterent de leurs fonctions avec une nouvelle vivacité.

Cependant Démophon avoit été prendre ses hôtes chacun dans sa chambre , & les avoit lui-même conduits dans la salle à manger. On n'avoit point encore imaginé de rassembler ses convives au bruit d'un métal sonore. La propreté , & le goût des mets dédommageoit d'un appareil fastueux , & de la confusion. Les premiers mots furent des éloges pour Démophon. Chacun s'étendit sur l'exemple qu'il donnoit d'une si généreuse hospitalité. On eut dit qu'il n'entendoit rien , & qu'il tra-



vailloit plutôt à mériter de la reconnoissance, qu'à en jouir.

Sur la fin du repas la conversation devint plus gaie. Un jeune Grec, qui paroissoit homme de condition, dont les manieres aisées tenoient un peu de l'étourderie, & qui ressembloit en tout à la plupart de nos jeunes gens, parla religion, & trancha de l'esprit fort. Raisonnemens qui attaquoient les fondemens du culte, plaisanteries sur les attributs, sur l'histoire des Dieux, son éloquence ne ménageoit rien. Les domestiques & Démophon qui étoit parmi eux comme leur égal, le regardent en silence, & d'un air sévere. Le reste des convives partage leur mépris, le témoigne au jeune homme, par des signes non équivoques, & le laisse déclamer sans daigner lui répondre. Il y fait attention, est frappé de l'indignation répandue sur tous les visages, baisse les yeux & se tait : on leve la table. Les hôtes passent dans une autre piece, où

l'on converse jusqu'à l'heure du coucher. Un vieillard adresse la parole au prétendu esprit fort , & détruit ses sophismes avec cette éloquence qui part du sentiment , le couvre de confusion , & lui fait sentir que pour tous les âges , il est des objets dignes d'un respect constant , & qu'on ne leur refuse qu'en se rendant méprisables. C'est ainsi que devroient être traités , ces petits élégants du siècle , qui lancent leurs perpétuels sarcasmes sur les mœurs , les liens , les devoirs les plus sacrés , & les sentimens les plus nobles.

Démophon touchoit enfin à l'instant si désiré , où sa curiosité alloit être satisfaite. Sa table étoit préparée. Nicamette & Téglis voulurent aller avec lui inviter la vieille à y prendre place. Quel fut leur étonnement en entrant dans sa chambre ! ils ne virent plus une créature courbée sous le poids des ans , & couverte de tristes lambeaux ; mais une femme d'une taille , & d'un port majes-

tueux, d'une beauté éblouissante. Une robe plus blanche que la neige l'enveloppoit sans la presser. Ses cheveux flottoient en boucles, sur ses épaules & sur son sein. L'or & les diamans ne lui prêtoient point leur vain éclat. Les Dieux ne sont parés que de leur propre grandeur. Il n'appartient qu'aux mortels de faire l'aveu de leur foiblesse, en empruntant de l'art de quoi relever leur essence.

Démophon & sa famille se jetterent aux pieds de la Deesse, car ils ne doutoient plus qu'elle n'en fût une. Leurs larmes, leurs soupirs, un respect muet furent le seul hommage qu'ils purent lui offrir dans leur extase. Elle leur tendit la main avec bonté, les releva, leur recommanda de se posséder, pour ne point interrompre repos & l'ordre qui régnoient chez eux, & d'éloigner leur monde de leur table, & de leur passage. Démophon, dans un trouble inexprimable, sortit le premier pour

exécuter ses loix sur tous ces points. La Déesse remit ses vases à Téglis , s'appuya sur Nicamette , & elles passerent dans le lieu où la table étoit servie. En y arrivant , Nicamette ôta avec précipitation leurs couverts , & leurs lits de la table , s'estimant trop heureuse de jouir de la présence d'une Déesse , & indigne de manger avec elle. Elle sourit à cette nouvelle marque de respect , & ordonna de remettre les couverts & les lits. Démophon , qui étoit revenu au milieu d'un combat d'une espece si rare , eut sa place marquée en face de la Déesse , Nicamette & Téglis à ses côtés , l'une à droite & l'autre à gauche.

Ces trois créatures si hautement favorisées du Ciel , avoient peine à concevoir l'excès de leur bonheur. Leur embarras , leur trouble , exprimoient les divers mouvemens de leur ame. Ils n'osoient lever les yeux sur la Déesse , & ils faisoient avidement l'occasion de la contempler librement. Le desir en-

flammoit leurs regards , le respect les retenoit. Il est inutile de dire qu'ils mangèrent peu , quoique la Déesse les y engageât par son exemple. Elle crut devoir descendre jusqu'à cette foiblesse humaine , pour mieux prouver le cas qu'elle faisoit des humains , dans les personnes qu'elle daignoit visiter. Elle leur adressoit la parole alternativement ; elle encourageoit Démophon à persévérer à faire du bien aux mortels , montrait à Nicamette tous les avantages d'une union fondée sur la tendresse , la vertu , & la bienfaisance. Elle félicitoit Tégliis des dons qu'elle avoit reçus des Dieux , l'exhortoit à continuer à s'en servir pour exalter leur puissance , & imiter leur bonté. Vous avez des attraita peu communs , disoit-elle : gardez-vous d'en paroître vaine. Plus la nature vous a comblée de bienfaits , plus vous êtes obligée d'employer ses faveurs utilement. On ne donne une idée juste de la perfection qu'en

qu'en la rendant avantageuse aux autres ; la beauté tire son lustre des sentimens. Une belle dont le cœur est vicieux , n'inspire que de douloureux regrets. Les charmes de la personne accompagnés des procédés , offrent le plus beau spectacle à l'univers , & élèvent l'homme au rang des génies qui le gouvernent.

Téglis ne répondit que par une inclination profonde ; il y avoit déjà près d'une heure qu'ils étoient à table ; ce tems s'étoit écoulé avec la rapidité de l'éclair. Je vais enfin , reprit la Déesse , en fixant Démophon , vous dévoiler ce que mon arrivée dans la cabane , mes vases , mon silence , mes discours , ma visite , mon apparition en vieille , ma métamorphose , ont de mystérieux pour vous.

A ces mots , l'hôte & sa famille voulurent se prosterner à ses genoux ; restez sur vos lits , continua-t-elle , je suis contente des seuls hommages de

vos cœurs. Je suis la Déesse de l'hospitalité ; c'est moi qui ai inspiré aux Grecs du goût pour cette vertu, & qui leur en ai fait un devoir ; ce n'est pas qu'il ne soit prescrit par la nature même, à tous les hommes ; mais ils ont tellement oublié ses sages loix, qu'il a fallu souvent leur en renouveler le précepte ; j'ai vu avec satisfaction la Grèce dans ses beaux jours, former de ses maisons des hospices, où l'étranger & l'ami étoient traités avec un zèle égal ; il s'est éteint peu à peu ; à peine quelques personnages attachés aux anciens principes, en conservent-ils quelques foibles étincelles. En parcourant ces régions, irritée de voir mes autels abandonnés, & mon nom sans honneurs, je m'envolois au ciel en méditant de m'en venger d'une manière éclatante. Au milieu des eaux qui me respectoient, je fendois les airs à peu de distance de la terre ; je vis entrer dans sa cabane deux voyageurs ; je voulus

favoir comment ils y feroient traités, & comment tu m'y accueillerois moi-même. Pour ne rien devoir qu'à ton cœur, je pris la forme d'une vieille, me revêtis de haillons, & je parus excédée de fatigue & de misère. Tes soins me plurent; ton travestissement me prouva que tu obliges sans intérêt & sans prétention; c'est ainsi, me disois-je, qu'il faut faire le bien, en s'oubliant soi-même, en cachant sa main derrière un voile épais. Combien de prétendus bienfaiteurs, n'auroient point à se plaindre de l'ingratitude, s'ils ne la provoquent par une insultante ostentation! La vive inquiétude que mon état te causa, ton ardeur à l'adoucir, par tous les secours possibles m'attendrirent; peu s'en fallut que dès-lors mes projets de vengeance ne s'évanouissent; cependant prévenue contre les hommes, je craignis de te juger trop favorablement. Il n'est point de mortels qui n'ayent fait quelques actions généreuses, & vous ne méritez



nos récompenses que par l'habitude des vertus. J'attendis pour décider sur les tiennes, que je fusse convaincue qu'elles sont ta plus chère occupation. Ton activité, une vigilance qui entre dans les moindres détails, tes cabanes remplies de tout ce qui peut être utile, tes troupeaux, dont tu tires un double avantage, tes efforts continuels à fournir aux voyageurs l'agréable & le nécessaire : voilà ce qui m'a déterminée à accepter l'offre de prendre le couvert dans ta maison; tantôt je gardois un profond silence, pour essayer à ralentir ton zèle, en n'y paroissant pas assez sensible; tantôt j'éluois tes demandes, ou je n'y satisfaisois que par des signes froids, pour t'arracher quelques démonstrations de dépit ou d'impatience. Je ne te disois que des choses propres à augmenter ton embarras. J'ai éprouvé ta confiance en te demandant Tégliis, cet enfant qui t'est si chère. Je t'ai expliqué le nœud de ma conduite

mystérieuse avec toi ; il me reste à t'apprendre quelles récompenses je destine à toi, à Nicamette & à Tégliis. . . .

Ils se jetterent aux pieds de la déesse, les arrosèrent de leurs larmes ; expression sublime & incapable encore de peindre leur ravissement & leur vénération !

La déesse laissa un cours libre à des mouvemens si justes : un moment après elle leur dit de retourner à leurs places, de lui prêter attention, & elle continua ainsi : O Démophon, le tems approche où tu recevras le prix de tes travaux ! Le trône t'attend ; tu regneras sur un peuple qui t'enlèvera de ta retraite pour faire son bonheur. Ton royaume ne sera pas d'une vaste étendue ; un Etat n'est-il pas assez grand quand il est heureux ? Le tien jouira sous ta race d'une constante prospérité. Tes voisins n'oseront la troubler. Tu trouveras dans ces deux vases, les moyens de surmonter tous les obsta-

cles, de soutenir ta gloire, d'abaïffer tes ennemis, & de venger leurs affronts. Téglis époufera un Prince digne d'elle, & succédera à ta couronne & à tes vertus. La Renommée portera votre nom aux extrémités de la terre. Votre mémoire fera chere à la pofterité la plus reculée.

Je vous donne ces vafes pour gage de ma bienveillance & de mes promeffes. Conservez-les avec foin; la perte de ce trésor précieux fera la fin de la grandeur de ta maifon. Celui où eft le feu te répondra de la victoire dans les guerres juftes que tu entreprendras, applanira devant toi toutes les difficultés, dévorera comme un foudre vengeur, les Princes qui s'obftineront à t'attaquer fans fondement légitime. Celui qui contient l'eau, ce fymbole de la fimplicité, de la pureté qui doivent régner dans les démarches des rois, ce vafe, dis-je, t'aidera à convaincre tes voifins de la fincérité de

tes vues, de la droiture de tes intentions, à faire d'heureux choix dans tes Ministres & dans tes Généraux. Il te guidera dans tes conseils, dans tes entreprises. Il disposera les cœurs les plus ulcerés à la soumission & à la paix; regarde ces vases comme tes seuls oracles : si tu ne les consultes que quand tes droits seront certains, un glorieux succès comblera toujours tes vœux.

Tu ne sçauras ni le terme fixé pour ton élévation, ni les voies qui te conduiront au trône; ces secrets sont encore renfermés dans le sein de la puissance immortelle qui te protège. Leur connoissance, n'ajouteroit rien à ton bonheur. Prépare-toi à ces événemens sans impatience & sans inquiétude. Ajoute, s'il se peut, au mérite de Tégis des qualités qui la rendent encore plus digne de la couronne qui lui est réservée. Pour toi, Nicamette, tendre épouse du plus généreux des hommes, tu as pris part à ses soins bienfai-

sans, il est juste que tu jouisses de gloire dans une longue vieillesse; que votre vie soit l'exemple de votre nombreuse postérité, & des Princes de la terre; rendez-vous tous trois à cette extrémité de votre jardin auprès de ce fallon où Démophon va quelquefois, moins pour jouir d'un doux repos, que pour imaginer de nouveaux moyens d'être secourable. Pour moi devenue invisible, je quitte à regret une maison qui est le temple le plus magnifique de l'hospitalité, & dans la majesté qui environne les déesses, je recevrai vos adieux près de ce pavillon.

A ces mots elle se leve & dispa- roît en effet; nos heureux hôtes volent au lieu qu'elle leur a indiqué: de loin ils apperçoivent la déesse montée sur un char éclatant de lumière; ils se précipitent la face contre terre: *Protégez-nous, pardonnez-nous nos fautes*; c'est tout ce qu'une situation si attendrissante leur permit de dire... Oui, je veille-

raï sur vous du haut de l'empirée, & elle s'envola dans les airs.

Ils la suivirent longtems des yeux à la trace de lumiere que son char laissoit derriere lui. Long-tems ils resterent dans l'extase où les avoient plongés les prodiges de cette mémorable journée ; leur vue étoit attachée au ciel comme s'ils eussent encore entrevu la Déesse. Enfin, les étrangers qui pouvoient avoir besoin de leur présence, rompirent cette espèce d'enchantement. Ils s'en retournerent en s'entre-regardant, & sans pouvoir se communiquer la vivacité des sentimens qui les oppressoient, pour parler ainsi, dans des momens si délicieux.

Leur yvresse n'empêcha pas qu'en rentrant chez eux, chacun ne reprît ses fonctions, & ne donnât ses soins à l'intérieur de la maison à l'ordinaire. Les étrangers étoient couchés ; les maîtres interrogerent leurs serviteurs, sur le zèle qu'ils avoient mis dans

les secours que cet instant exigeoit , pour que leurs hôtes jouissent d'un repos aussi doux que tranquille. Chaque serviteur fut pris en particulier : rien ne fut oublié pour s'assurer de leur fidélité & de leur exactitude. Démophon satisfait de leurs réponses, voulut encore jeter un coup d'œil sur tout ce qu'il crut pouvoir examiner sans être entendu ; après cette dernière précaution, son monde se retira pour se délasser, dans les bras du sommeil, de leurs travaux & de leurs fatigues.

Ils rejoignit Nicamette & Téglis, & les trouva dans une profonde rêverie. Leurs regards erroient sans dessein, elles respiroient avec peine. Téglis vole dans les bras de son pere ; des larmes de joie inondent son visage. Démophon tend une main à Nicamette, qui n'avoit pas même la force de soupirer. Ils se laissent tomber tous trois sur leurs genoux ; levent leurs mains &

leurs yeux au ciel, & lui offrent au milieu des sanglots, des cœurs que la déesse a presque anéantis sous le poids de sa grandeur, de ses bienfaits & de ses promesses.

Ils restent plusieurs instans dans cette attitude intéressante. Démophon sentant ses forces l'abandonner, fait un effort, porte son épouse & sa fille sur des sièges & se place à côté d'elles.

Que les dieux ont de bontés pour nous, leur dit-il, après avoir réfléchi un moment ! Ils sont les auteurs du bien, le centre de toutes les vertus, & ne dédaignent pas de combler de faveurs des mortels, qui mêlent dans leurs actions louables même, les faiblesses de leur nature. O Nicamette ! ô Tégliis ! ne cherchons dans les promesses flatteuses de la Déesse, que des motifs de remplir nos devoirs avec plus d'ardeur ! Nous n'avons pas mérité qu'elle nous favorisât si singulièrement. Encourageons-nous mu-



tuellement à la bienfaisance : quelques  
 utiles que nous soyons à nos freres,  
 nous ne nous rendrons jamais dignes,  
 je ne dis pas de l'accomplissement de  
 ses oracles, mais même de la présence  
 dont elle nous a honorés aujourd'hui.  
 Est-ce un sujet de s'enorgueillir, que  
 de faire un peu moins mal que les  
 autres? Voilà pourtant où se rédui-  
 sent tous nos efforts. Gardons-nous de  
 rien laisser paroître de la grace que  
 nous avons reçue : si elle venoit à la  
 connoissance de nos serviteurs & du  
 public, nous nous verrions importu-  
 nés d'acclamations qui nous porteroient  
 peut être au relâchement. La louange  
 séduit, la vanité s'infinue avec elle dans  
 les cœurs. Elles corrompent souvent  
 les plus heureux naturels; je tremble  
 qu'on ait apperçu ce qui vient de se  
 passer : les ordres mystérieux que j'ai  
 donnés, auront sans doute piqué la  
 curiosité. Si on nous avoit entendus ?  
 chere Nicamette, j'en serois inconsolable.

Cette tendre épouse & Tégliis mirent tout en usage pour calmer ses craintes. Je ne doute point, lui dit Nicamette, que tant de circonstances merveilleuses n'aient frappé ceux qui nous entourent. Mais il ne paroît pas que les étrangers y aient fait beaucoup d'attention, & c'est le point essentiel ; pour nos serviteurs, il est aisé de les tranquilliser par des éclairciffemens, qui sans altérer la vérité, leur ôtent toute idée de prodige, & leur présentent les faits sous une face tout-à-fait naturelle. Par-là nous satisferons leur curiosité, s'il le faut, & nous n'aurons rien à appréhender de leur indiscretion.

La sagesse de ces ouvertures rassura Démophon ; la nuit étoit avancée ; cette vertueuse famille se sépara pour aller prendre quelque repos. Le souvenir de tant d'objets, étoit trop récent pour leur permettre de se livrer au sommeil ; ils avoient le cœur trop rempli. Démophon veilla jusqu'à l'aurore,

Il se leva selon sa coutume, & fournit aux voyageurs, ce qui leur étoit nécessaire pour atteindre la première bourgade : plusieurs d'entr'eux étoient partis quand ses serviteurs parurent ; il distribua à ceux-ci leurs fonctions & leurs postes ; en envoya quelques-uns aux villes voisines acheter des objets nouveaux. Son esprit en découvroit sans cesse ; il étoit si ingénieux à inventer des moyens de secourir, qu'il étoit surpris que depuis trois ans, mille choses indispensables lui eussent échappées ; il s'accusoit de négligence, & dans sa douleur, il comptoit ces trois ans comme un tems perdu.

Pour subvenir à tant de dépense, il cultivoit son domaine avec plus d'application ; car il ne pensoit pas comme les Grands de son tems, qui pour satisfaire un luxe sans bornes, ou une prodigalité insensée, engloutissoient leurs revenus & leurs fonds ; qui ne soutenoient ce qu'ils appelloient leur rang,

qu'en abusant de la confiance publique, & qu'en réduisant à l'indigence vingt familles laborieuses. Il donnoit lui-même l'exemple du travail ; quand il avoit pourvu à l'ordre intérieur, il prenoit la bêche & le rateau, & par une sueur honorable, il forçoit la terre à répondre à ses vœux. La belle, la délicate Tégliis, dont les mains ne sembloient faites que pour cueillir des roses, exposoit son teint de lis aux rayons brûlants du soleil ; se couvroit de poussière, & s'offensoit qu'on voulût l'aider à achever sa tâche. Bientôt de grands marais furent desséchés, & des friches mis en valeur ; bientôt des prés artificiels doublerent le rapport des prairies. Démophon établit des fabriques chez lui, & y occupa des artisans de toute espèce ; la matière ne lui coûtoit que des peines : elle-même payoit la main d'œuvre ; l'industrie & l'économie agissoient de concert ; elles accumulèrent des sommes considérables. Dé-

mophon s'attrista , qu'assez heureux pour acquérir , les moyens de répandre lui manquassent ; il fit un nouvel examen de sa maison , de ses cabanes , de ses troupeaux , & du chemin. Il avoit joint par-tout le commode au nécessaire : il alloit y mettre le superflu. Une réflexion l'arrêta ; que prétens-je , dit-il en soi-même ? Le superflu me débarrassera de mon or , sans augmenter le bonheur de mes hôtes ; ce que j'y employerois , ne seroit-il pas un vol fait au reste des hommes ? N'y auroit-il pas de la dureté à traiter avec délices ceux que le ciel daigne m'envoyer , tandis que les autres languissent dans la misère ? combien y en a-t-il parmi les premiers dont je n'adoucis le sort qu'un instant ? pourquoi ne vais-je pas chercher les malheureux jusques dans leurs chaumières ?

Cette idée parut lui reprocher l'injustice de son premier dessein : il résolut d'expier l'une , en suivant promptement

ment l'autre. Dès le soir il fit des questions à ceux de ses hôtes qu'il jugea les moins accommodés de la fortune, sur le nombre de leurs enfans, sur leurs professions & sur leurs gains; leurs réponses lui découvroient la qualité de leurs besoins. Il y pourvoyoit en secret; il alloit dans les villages déterrer l'indigence, lui distribuoit des sommes proportionnées à l'état & surtout aux mœurs des personnes; il envoyoit dans les marchés voisins ses denrées avec ordre de les donner à deux tiers moins de leur valeur: le tiers qu'il en tiroit étoit converti en d'autres objets que ses serviteurs vendoient de même; il eût désiré de n'en recevoir nul prix, mais cette générosité eût fait un éclat qu'il avoit trop à cœur d'éviter.

Ainsi Démophon s'étudioit à étendre ses secours. Quand il avoit imaginé une nouvelle classe de besoins, il s'applaudissoit de la découverte; il en avoit autant de joie que du plus heureux événe-

ment ; jamais on ne s'occupa à cette espèce de recherche avec plus de chaleur ; jamais on ne fut plus flatté du succès ; deux ans s'étoient encore écoulés dans ce glorieux exercice. La déesse n'avoit point reparu ; Démophon qui n'avoit qu'une forte d'ambition , attendoit l'effet de ses promesses sans désir , & sans impatience ; s'il jettoit les yeux sur le trône , les écueils qui l'environnent l'allarmoient : il voyoit qu'un Prince y fait souvent le mal malgré lui , & jamais tout le bien qu'il veut ; au contraire dans l'heureux état où il se trouvoit , son penchant n'étoit retenu que par le défaut d'occasion. Il pouffoit le désintéressement jusqu'à souhaiter que la déesse pût l'oublier.

Téglis étoit dans sa dix-septième année ; ses graces étoient relevées par le développement parfait de ses organes ; la nature avoit mis la dernière main à son ouvrage ; elle étoit surprise elle-même de sa beauté. Cette char-

tante personne jouissoit d'une existence  
 qui lui étoit plus chere : un nouvel uni-  
 vers étoit éclos à ses yeux. Je ne sçais  
 quel intérêt plus vif l'attachoit aux  
 créatures ; une voix inconnue parloit à  
 ses sens ; elle voyoit pour la première  
 fois les liens qui unissent les êtres sen-  
 sibles. Tout charmoit ses regards ; des  
 soupirs involontaires lui échappoient  
 subitement ; l'émotion du plaisir péné-  
 troit son ame.

A ces signes éloquents, à l'incar-  
 nat de son teint, ses parens jugerent  
 que l'heure des passions étoit venue ; ils  
 vouloient qu'elles fissent le bonheur de  
 cette fille chérie ; il ne s'agissoit que  
 d'imposer le frein à ce coursier fou-  
 gueux ; ils ne les peignirent point à Té-  
 glis sous des couleurs effrayantes ; ils  
 ne lui apprirent que par degrés à quel  
 point elles peuvent être dangereuses ;  
 un tableau hideux d'affections qui sont  
 en nous, révolte nos sens dont elles  
 sont l'ouvrage. Il n'est pas prudent d'en-



gager à redouter les passions, un être qui en fait l'essai. Vous voilà, disoit Démophon à Téglis, vous voilà, ma chere fille, dans l'âge heureux où l'on éprouve des sentimens inconnus à l'enfance : depuis que vous êtes née, nous n'avons cessé de vous inspirer l'amour du bien & des mœurs ; c'est maintenant que vous nous convaincrez que nos préceptes se sont gravés dans votre ame. Si elle est aussi pure que nous avons lieu de le croire, vous serez l'objet de toute notre tendresse, les délices du nœud qui m'unit avec votre mere, & la plus douce consolation de nos derniers jours. Qu'il vous sera doux, Téglis, de vous présenter devant votre pere & votre mere, avec la noble assurance que donne la vertu ! Nos yeux liront dans les vôtres, la candeur, l'ingénuité de votre caractère ; vous verrez éclater sur notre visage, la vive satisfaction qu'elles y causeront ; vous en serez émue, nous en serons enivrés. Trouble char-

nant, qui sera en même tems la cause & le prix de l'innocence ! Ah ! chere enfant, que de desirs vont naître en foule dans votre cœur ! la plupart feront le charme de votre vie, si vous évitez la précipitation & l'excès. Je ne vous parle point des emportemens du vice ; le bon naturel dont vous êtes douée, me répond de l'aversion que vous en concevez.

C'est ainsi que Démophon instruisoit sa chere Tégis ; il ménageoit son amour propre, & excitoit sa sensibilité par une peinture touchante des effets de la vertu. Quand on sçait la faire aimer, ne rend-on pas le vice assez odieux ? Nicamette suivoit ces principes dans ses entretiens avec sa fille. Elle lui rappelloit la confiance qu'elle devoit à leur amour paternel, l'invitoit avec douceur & cordialité, à leur dévoiler les plus secrets replis de son cœur. Souvent, lui disoit-elle, la jeunesse s'égare faute de connoître le remède à des penchans

qu'elle désespere de surmonter. Je me plais à voir l'esprit de réflexion, le goût de la sagesse, les lumières de la raison vous distinguer des personnes de votre âge. Mais, chère Tégliis, ces guides seuls ne réussissent pas toujours à nous préserver des dangers. C'est à l'expérience à diriger leurs secours.

Souvenez-vous, ma fille, lui disoit-elle un autre jour, que la pudeur est le plus précieux attribut de notre sexe. Elle est le gardien fidèle de la pureté de l'ame : elle nous avertit des entreprises des sens, ces tirans cruels de l'adolescence. Elle a sa source dans le sentiment intime ; celui-ci est la juste balance de nos impressions : son silence est la preuve de son approbation ; si nous l'offensons, le trouble nous agite. La pudeur peint dans nos yeux & sur notre front, l'espèce d'outrage qu'il reçoit. Prêtez sans cesse une oreille attentive à sa voix. Elle vous fera connoître tout ce que vous aurez à crain-

dre ; & notre tendresse , nos soins & notre vigilance , ne tarderont pas à vous rendre le repos.

Téglis se jette dans les bras de sa mere , & lui témoigne plus par ses larmes & ses soupirs , que par ses paroles la vivacité de ses remerciemens. Nicamette & Démophon apperçurent bientôt en elle l'effet de leurs sages conseils. Elle s'observa avec plus de soin , elle modéra cette gaiété naïve qui avoit assaisonné toutes ses actions ; elle mit plus dans son maintien de cette gravité qui s'occupe à régler les mouvemens intérieurs , elle ne vit plus les objets avec cette liberté qu'inspire l'indifférence de l'ame ; la modestie , la douceur amortirent le feu de ses regards. La décence présidoit à ses discours & à ses moindres gestes. Avoit-elle quelque inquiétude sur la nature de ses sentimens , elle ouvroit son cœur à son pere ou à sa mere. Sa franchise redoubloit encore leur intérêt ; se

craintes, ses aveux, ses doutes annon-  
çoient une candeur qui ravissoit ses  
heureux parens. Après ces doux épan-  
chemens, Tégliis leur paroissoit plus  
belle, plus vertueuse & plus digne de  
toutes les faveurs du ciel.

Le moment du combat approchoit ;  
ce tems où la nature humaine semble  
payer par la perte du repos, & dans  
une situation inquiète & douloureuse,  
la joie pure de ses premières années ;  
ce tems, dis je, devoit être d'autant  
plus affligeant pour l'aimable Tégliis,  
qu'elle alloit devenir sensible pour un  
objet inconnu.

Elle tomba tout-à-coup dans une  
noire mélancolie ; un air rêveur, de  
fréquentes distractions, une nuance de  
tristesse & de dégoût allarmerent vive-  
ment ses parens. Questions sur les cau-  
ses de ce changement, offres de satis-  
faire tous ses desirs, vive inquiétude,  
attendrissement, larmes même, tout fut  
mis inutilement en usage. Pouvoit-elle  
leur

leur apprendre ce qu'elle ne sçavoit pas? Téglis pleura, gémit, & il lui fut impossible de dire pourquoi. Nicamette la pressa de lui avouer si elle n'avoit pas plus de satisfaction à voir quelque personne que d'autres ; si elle n'avoit pas des besoins qu'elle se fit scrupule de leur déclarer. Non, ma tendre mere , reprit-elle avec vivacité, vous êtes les seuls êtres au monde que j'ai du plaisir à voir. Vous me parlez de besoins ! me laissez-vous le tems d'en sentir ? ne prévenez-vous pas tous mes desirs ? manque-t-il rien à mon bonheur ? Je m'examine sans cesse , & je ne puis rien découvrir de ce qui dérange mon caractère. N'en ayez point d'effroi : vous me feriez mourir. Aimez-moi toujours : vous connoissez le fond de mon cœur. Il n'aura jamais rien de caché pour vous ni pour mon pere. Ce cœur est votre ouvrage : je ne cesserai de m'appliquer à le rendre digne de votre tendresse. Vous m'avez

dît que notre complexion a ses vicissitudes. Peut-être ce que j'éprouve n'en est-il qu'une suite naturelle. Ne vous inquiétez point, je vous en conjure : cela se dissipera.

Tels étoient les présages de l'instant fatal. Telles les sollicitudes de Démophon & de Nicamette. La sensible Téglis étoit trop pénétrée des peines que son état leur caufoit , pour ne pas employer tout ce qui dépendoit d'elle à les tranquilliser. Elle fut moins distraite , reprit l'air enjoué ; un souris aimable animoit souvent le corail de ses levres. Ses efforts étoient si bien ménagés , la contrainte approchoit tant de la vérité , que sa guérison parut certaine.

Un soir à souper cette respectable famille en témoignoit sa joie par les douces effusions de leurs cœurs. Démophon & son épouse se livroient librement aux transports innocents d'une tendresse mutuelle. Tu le vois, Téglis , notre bonheur est de nous aimer. Ta

félicité resserreroit encore des nœuds pleins de charmes. Nous demandons au Ciel qu'il te rende heureuse un jour , comme nous le sommes. Quand ton cœur aura fait un choix ; certains que les qualités de l'ame te décideront, nous serons empressés à combler tes vœux. Un hymen bien assorti est la volupté suprême. Joins tes prieres aux nôtres , ma chere enfant , pour que les Dieux répandent leurs bénédictions sur l'Époux qu'ils te destinent.

Un entretien si touchant porta sa chaleur au fond de l'ame de Téglis. L'amour de son pere & de sa mere échauffa son imagination ; elle se retira occupée de mille objets qui se présentoient en désordre à son esprit. Le sommeil lui refusa long-tems ses douceurs. Le silence de la nuit, la liberté où elle étoit de s'abandonner à ses réflexions , mirent le comble au trouble de ses sens. Enfin , épuisée par une foule d'impressions successives & tumultueuses , ses paupieres



s'appesantirent, & elle parut jouir d'un repos si désiré.

Je dis elle parut ; car la paix avoit fui de son ame. Téglis n'étoit assoupie que pour éprouver un nouveau genre d'agitation. Les songes, ces enfans du délire, lui montrèrent un objet qui fut long-tems pour elle une source de larmes & de délices. Son aspect lui causa un doux saisissement. Pour la première fois son cœur lui parla distinctement : ces idées inquiètes, ces mouvemens confus qui l'avoient fatiguée sans l'éclairer, disparurent. Le cri de la nature n'eut plus rien d'obscur : ses sentimens étoient de l'amour. Elle ne pouvoit plus s'y tromper. A un cœur sans détour, & accoutumé à verser ses secrets dans le sein paternel, l'aveu de cette passion ne devoit rien coûter. Téglis, que l'éloignement de son cher amant avoit éveillée, sentit pourtant un peu de répugnance à s'en ouvrir à ses parens. Elle la condamna d'abord, & en atten-

dant qu'elle pût apprendre cette heureuse nouvelle à Démophon & à Nicamette , elle abandonna son ame aux plus riantes images. Devoit-elle réfléchir sur l'erreur trompeuse de la plûpart des songes , sur l'impossibilité de s'unir à un être phantastique , sur la difficulté de le trouver , dans le cas même où il seroit le portrait d'un amant réel ? Non , sans doute : une ame neuve réalise tout , ou ne s'occupe sans inquiétude pour l'avenir , que de ce qui l'affecte actuellement.

Tégliis descendit dans l'appartement de son pere plus matin que de coutume. Après les careffes que le devoir & l'amitié lui dictoient chaque jour , la joie dans les yeux , & avec la précipitation qu'inspire un sentiment satisfait tendres parens , je l'ai vu , leur dit - elle , cet objet qui fixe mon choix ; il m'a apparu cette nuit en songe ; il m'a juré qu'il m'adoroit ; il avoit les yeux mouillés de larmes. Une douce éloquence cou-

loit de ses levres , une action touchante exprimoit ses sentimens : la candeur , la vérité assaisoient ses protestations. Son ame honnête , vertueuse , brilloit sur son front. Sa taille majestueuse imprimoit le respect. Ses cheveux flottoient nonchalamment. Que ne l'avez-vous vu comme moi , vous l'eussiez pris pour un Dieu ! La nature avoit fait tous les frais de sa parure , il en avoit l'air plus noble. Dans les instans où il me regardoit en silence , il paroissoit abbatu , & en proie au chagrin. De quel vif intérêt il me pénétoit alors ! un mortel si accompli auroit-il des malheurs , me disois-je ? Ah ! que ne puis je les partager ou les adoucir ! je sens que j'y sacrifierois ma propre existence. Mais non : il mérite trop d'être heureux. Le Ciel auroit à rougir de son infortune , & il n'est point injuste. J'étois dans l'ivresse , & mon esprit préoccupé lui a prêté des impressions qu'il n'éprouvoit pas. Chers parens , daignez vous sou-

venir de vos promesses ; voilà le temps de combler mes vœux.

Démophon & Nicamette jugerent au feu de son récit , qu'il y auroit du danger à détruire , dans ce moment d'enthousiasme , l'erreur qui la séduisoit. Il falloit ménager un enfant qu'une passion impérieuse maîtrisoit. Ils répondirent qu'ils étoient prêts à couronner sa tendresse , & qu'ils n'attendoient que l'heureux moment qui leur feroit connoître le mortel qui en étoit l'objet. Qu'ils espéroient du ciel qui les protégeoit si visiblement, que ce moment arriveroit bientôt. Que cependant ils la conjuroient elle-même de se rappeler que les desirs les plus innocents offensoient les Dieux, quand on ne savoit pas les modérer. Que c'étoit attaquer leur providence que de murmurer de la lenteur des événements. Que son songe pouvoit contenir le vrai comme le faux, & qu'ils exigeoient d'elle qu'elle ne se laissât pas entraîner à un espoir, qui en

ne s'effectuant pas , deviendrait le supplice de toute sa vie.

Téglis étoit trop attachée à une image flatteuse pour craindre d'en être trompée , & trop enivrée de sa flamme , pour comprendre ce que cette réponse y avoit de contraire. Elle ne vit que la tendre complaisance de son pere & de sa mere. Elle les remercia par des embrassemens réitérés. De leur côté ils se contenterent de ces courtes exhortations , remettant à s'expliquer plus positivement quand le prestige qui l'aveugloit , seroit dissipé.

Téglis fit briller son enjouement naturel. Elle mêloit à ses démarches une vivacité piquante , des agrémens nouveaux. Elle répandoit sur tout une teinte de sensibilité qui le vivifioit. L'amour qui suivoit ses traces , rendoit le son de sa voix plus intéressant , & ajoutoit à l'éclat de sa beauté. Elle s'acquittoit de ses devoirs avec plus de promptitude. Il sembloit que sa passion lui donnât des ailes.

Démophon , en admirant son activité , crut de sa prudence d'y mettre des bornes. Il lui prescrivit le repos à certaines heures. Tant de feu auroit sans doute altéré une complexion délicate , & une santé qui lui étoit plus chere que la sienne. Tégliis se soumit sans murmure à ce délassement , quoique son caractère bouillant le désapprouvât en secret. Elle passoit d'abord ses moments à d'utiles lectures. Son pere avoit soin de lui donner des livres qui l'instruisissent dans l'art de dompter ses penchans , & de régner sur soi-même. Ces leçons détournées produisoient un effet subit. La raison reprenoit son empire , mais sa lumiere douce étoit aussi-tôt éclipcée par une flamme dévorante.

Cette aimable fille sentit le plaisir de lire se rallentir , & en peu de jours elle n'eut plus que du dégoût pour tous les livres. Il eût été dangereux de contraindre ce caractère de feu. On lui laissa encore choisir un objet qui occupât ses

loisirs ; elle excelloit dans l'art de faire de la tapisserie ; elle s'y appliqua avec ardeur. Son cœur lui offrit les sujets. Des oiseaux qui se becquetoient , des colombes enchaînées avec des guirlandes de fleurs , un lys qui se penchoit sur une rose , deux ruisseaux qui cherchoient à se réunir , furent les premiers que son aiguille dessina.

L'image qu'elle avoit vue en songe , étoit sans cesse présente à ses yeux. Elle la traça sur son canevas. Avec quel ravissement ne voyoit-elle pas éclore sous ses doigts chacun de ses traits ? Elle approchoit son ouvrage de son sein. Son cœur palpitoit , & sembloit vouloir s'y attacher. Les soupirs coupoient sa respiration ; elle jettoit l'aiguille , la reprenoit , portoit la toile vers sa bouche. Une voix secrète l'arrêtoit : la rougeur lui montoit au visage ; elle se rapelloit que c'étoit à ces marques subites que le crime se faisoit connoître. L'ouvrage lui tomboit des mains : ses lar-

mes couloient en abondance. Comment reparoître devant son pere & sa mere? comment leur cacher les traces de sa foiblesse? je la leur avouerai, dit-elle; ils me la pardonneront, me consoleront, me fortifieront contre une puissance tyrannique.

Téglis en effet abandonne la tapisserie, rejoint Démophon & Nicamette, se jette à leurs genoux, & les embrasse en les arrosant de ses pleurs. Qu'avez-vous, lui dit son pere? levez-vous: vous nous glacez d'effroi. Que vous est-il arrivé? Elle leur raconta ce qui venoit de se passer avec cette franchise qui accompagne la vertu. Je suis moins estimable à vos yeux, chers parens, ajouta-t-elle. Hélas! ne me haïssez pas. Prêtez-moi vos secours contre le péril qui me menace. Si ma faute vous offense, ma docilité à suivre vos conseils vous attendrira, méritera mon excuse. Rassurez vous, vertueuse Téglis, reprit son pere, le combat n'est un crime que



quand on s'est laissé vaincre lâchement. Ne cessez de veiller sur vous-même, & d'écouter ce trouble intérieur qui vous a averti du danger. Efforcez-vous, mon enfant, de modérer une passion ardente qui vous consume. Si malheureusement l'objet qui l'a fait naître n'avoit jamais existé, en vous y livrant sans réserve, quel seroit votre espoir ! Je ne vous dis pas que cela soit. Mais vous devriez, ma chere fille, vous conduire comme si cela étoit. Que les songes sont trompeurs ! qu'il y a peu de raison de se flatter qu'ils se réalisent ! croyez-moi, ne nourrissez plus jusques dans vos amusemens, une ardeur qui peut vous devenir funeste. Ah ! Tégliis, si elle ruinoit votre tempérament ! votre pere & votre mere en seroient inconsolables. Votre imprudence empoisonneroit tous nos instans, & sans doute nous coûteroit la vie. Je n'exige point de vous de sacrifices précipités. Mais employez toute votre sagesse, toute votre raison à vous

posséder , à ne point trop mettre de confiance dans une idée qui peut n'être qu'illusoire , & à ne vous en occuper que comme d'une agréable distraction. Téglis promit en poussant un soupir, de faire tout ce qui dépendroit d'elle, pour ramener la paix dans son cœur , & chacun se rendit où le devoir l'appelloit. Téglis avoit à arracher des fleurs presque desséchées , & qui occupoient inutilement un petit terrain. Leur sort l'émut : elle se rappelloit leur éclat , sa courte durée excita ses regrets : elle se compara aux fleurs. Bientôt , Téglis , disoit - elle , fera fanée comme vous. Son amant ne la verra peut-être que dans l'état où je vous vois. Ah ! plutôt qu'il ne me connoisse jamais . . . Mon amant ! existe-t-il ? n'est-ce pas une vaine ombre que je poursuis ? que je suis à plaindre ! j'aime un objet accompli , & j'ignore s'il jouit du jour. Il faut que je craigne qu'il n'a d'autre existence que celle que mon imagination

lui a prêtée. Si je me livre à une lueur d'espoir , mon innocence est menacée , où mes parens , ces tendres auteurs de mes jours , sont en danger. Cruelle extrémité ! mais dois - je balancer ! écartons ces idées funestes. Démophon ! Nicamette ! vous m'aimez si tendrement ! vous préférer à une illusion , est-il donc un si grand sacrifice ? chere illusion ! . . . Je ne puis plus me soutenir.

Elle gagne avec peine un ban de gazon , qu'elle apperçut à deux pas , s'y précipite , & verse un torrent de larmes. Nicamette , qui n'étoit pas loin d'elle , & qui jettoit souvent la vue sur sa fille , accourt à son secours. Téglis fit un effort pour lui dérober sa situation , se leva , la pria de n'avoir point d'inquiétude , ajoutant que ses pleurs étoient l'effet de ses réflexions , & de la ferme résolution qu'elle venoit de prendre , de suivre leurs sages conseils. Nicamette en parut satisfaite , s'assit auprès d'elle ,

& la fortifia dans son dessein , par de nouveaux témoignages de tendresse , plutôt que par des exhortations déplacées dans cette circonstance.

Tégliis reprit peu à peu ses esprits. Sa mere la conduisit dans sa chambre , où elles s'entretinrent assez gaiement jusqu'au souper des hôtes. Le reste de la soirée se passa sans aventure intéressante. Nicamette instruisit Démophon de celle du jardin , & ils conclurent qu'il falloit observer leur fille de plus près , & la laisser rarement seule , afin d'être toujours à portée de la secourir , ou de la distraire. Ils arrêterent en outre qu'ils ne lui diroient rien du portrait qu'elle avoit commencé. Que lui conseiller de l'interrompre , seroit ajouter à son chagrin un air de contrainte & d'empire , qui pourroit la révolter. Ils comptoient assez sur sa sagesse & sa soumission , pour qu'elle l'abandonnât d'elle-même.

Elle s'y décida en effet ; mais la tapisserie lui devint insipide , ainsi que les

momens consacrés à la dissipation. Elle promit de se ménager assez , pour n'en avoir pas besoin. On lui accorda tout avec complaisance , & en se réservant de l'éclairer dans ses occupations.

Téglis passa quelques mois dans une apparente tranquillité. Tomboit - elle dans quelques rêveries , un prompt retour sur elle-même les dissipoit. Sa démarche étoit moins vive , moins pétulante ; mais la nonchalance même y mettoit plus d'intérêt. Au reste , le trouble , l'impatience , l'incertitude , la crainte , l'amour , déchiroient son cœur tour à tour. Ses yeux étoient pleins de langueur ; une nuance de pâleur se mêloit aux roses de son teint ; elle avoit moins d'éclat ; elle étoit plus touchante. A chaque instant une force secrète l'entraînoit à l'endroit , où le portrait étoit renfermé. Elle s'en arrachoit avec violence : peu à peu le desir de le voir se ralentit ; elle en approcha sans émotion , se retira sans trouble. Son premier soin fut

fut d'apprendre cette espèce de victoire à ses tendres parens. Ils la féliciterent, & l'engagerent à redoubler d'efforts & de fermeté.

Séduite par une fausse sécurité, Téglis, comme pour jouir de son triomphe, se hasarda à voir ce portrait. Soit que sa présomption l'aveuglât, soit que l'amour se cachât, pour mieux la punir de sa témérité. La vue d'une image, autrefois si chère, ne lui fit presque point d'impression. Démophon, qu'elle en instruisit le premier, la plaignit de sa crédulité, l'exhorta à moins présumer d'elle-même, & à ne point croire des apparences trompeuses. Ne craignez rien, mon pere, reprit-elle, je connois le peu de fond qu'il y a à faire sur un songe. Je rougis des sentimens qu'un vain phantôme m'a inspirés. Si j'ai encore quelque reste de foiblesse, le ridicule qui la peint à mes yeux sous ses vraies couleurs, achevera de la dis-

siper , & de me rendre ma premiere liberte.

Démophon profita de cet heureux moment , pour lui représenter qu'il y avoit plus que de la foiblesse à s'attacher aux êtres phantastiques , enfantés par une imagination en délire , & à s'attirer des tourmens réels , pour de pures chimeres. Il lui retraça avec cet intérêt tendre qui l'animoit , les progrès de sa passion , l'état où il l'avoit réduite , les vives allarmes qu'il causoit à lui , à sa mere. Chere Téglis , vous devriez être notre consolation , & vous êtes l'objet de nos plus cruelles inquietudes. Vous nous devez la vie , nous donnerez vous la mort ?

Ces derniers mots passent en traits de feu dans l'ame de Téglis. Un frisson d'horreur la saisit , le remord la déchire. La honte l'empêche de lever les yeux sur son pere ; son visage se baigne de larmes ; elle paroît anéantie. Regar-

dez-moi, ma fille, continua Démophon, qui se repentit d'avoir désespéré un cœur trop sensible. Je n'ai point les yeux sévères du reproche, ou de la haine. Je suis toujours un père qui vous aime, & qui donneroit sa vie, pour calmer la moindre de vos douleurs. Ah ! mon père, reprit Tégliis, puis-je oublier votre tendresse pour moi ? Non : ce ne sont point vos représentations qui m'abatent. Ce sont mes remords. Pardonnez, je vous conjure, des égaremens involontaires ; ils me couvrent de confusion. Je ne veux plus intéresser votre sensibilité, que par mon application à procurer votre repos & votre bonheur.

Elle scella ses promesses par ses embrassemens. Démophon la reçut d'un air riant, & en la serrant dans ses bras. Cette scène sembla avoir augmenté la reconnoissance, le respect, & l'amour de la fille. La douceur, la complaisance, & la tendresse du père. Chaque



instant fournissoit à l'un & à l'autre des occasions de s'en donner de nouvelles preuves. Téglis n'avoit en apparence d'autre soin que de plaire à ses parens, d'autre desir que de les voir heureux. Si elle faisoit quelquefois tomber le propos sur sa passion, c'étoit pour en rire, la traiter de folle, & en faire le sujet de ses plaisanteries. Elle s'en croyoit si parfaitement guérie, qu'elle forma le projet d'achever son portrait. Je le mettrai, disoit elle, sous mes yeux, pour me rappeler sans cesse les erreurs de ma jeunesse. Ce monument fera une leçon pour les cœurs, qui comme le mien, feroient la victime d'une fantaisie puérile.

Cette idée ne déplut point à Demophon & à Nicamette. Cependant ils firent connoître à leurs filles qu'ils desiroient qu'elle en différât l'exécution, jusqu'à ce qu'elle eût une entière certitude de la paix de son cœur. Elle leur assura qu'elle n'en pouvoit être plus con-

vaincue , & courut sur le champ à son canevas.

Entreprise fatale ! l'aiguille de Téglis étoit la plus dangereuse flèche de l'amour. Chaque point r'ouvroit ses blessures. Les couleurs qu'elle assortissoit , les traits du visage qui sortoient de leurs nuances , lui reprochoient d'avoir fait des efforts pour ne plus aimer. Sa main trembloit sur le canevas. En détournoit-elle les yeux , un soupir les y ramenoit. Une ardeur nouvelle échappée de cette image , se glissa dans ses veines. Le frémissement du plaisir y circula avec son sang. Téglis anima les yeux de la figure du feu qui brilloit dans les siens. Quand elle les eut achevés , elle tomba dans une espece d'ivresse , en les contemplant. A peine revenue à elle , sa main cherche son aiguille , & elle continue son ouvrage , sans s'appercevoir du tems qu'elle y avoit déjà employé. On vint l'avertir qu'une affaire domestique exigeoit sa présence ; elle reçut

cet avis avec dépit , quitta son tableau avec regret , & descendit le visage enflammé , & plus occupée que jamais de l'objet qu'elle avoit vu en songe. Les soins qu'elle donna dans la maison , se ressentirent d'un trouble qu'elle ne pouvoit plus se dissimuler. Elle reconnut trop tard son imprudence ; elle en éprouva une confusion mêlée de douceur ; elle fit quelques tours dans le jardin , pour reprendre un maintien plus tranquille. Inutile précaution ! Les mouvemens divers qui venoient de s'élever dans son ame , avoient sensiblement altéré ses traits. Quand elle eut rejoint son pere & sa mere , ils apperçurent avec douleur l'effet funeste de son ouvrage. Démophon en fut accablé. Son air abbatu annonçoit l'excès de son affliction. Téglis prévint ses reproches , & s'exprima ainsi. Je vois , le plus respectable des peres , je vois ce qui vous attriste & vous consterne. C'est une fille plus que jamais dévorée d'un feu dont

elle plaisantoit, & qu'elle condamnoit il n'y a que quelques momens. Oui, j'en suis consumée, mais sa violence fait mon bonheur. Quel que soit l'objet que j'adore, il régnera éternellement dans mon cœur. Pourquoi désespérerois-je d'avoir un égal empire sur le sien ? Les Dieux n'ont-ils pas souvent révélé en songe aux hommes leurs volontés & leurs desseins ? Ils nous ont donné des preuves de leur protection. Ce sont eux sans doute qui ont offert à mes yeux le mortel qu'ils me destinent. Ils m'ont inspirés des sentimens que ni vos sages conseils, ni votre tendresse, ni vos allarmes, ni les plus sincères efforts de ma part, n'ont pu rallentir. N'est-ce pas résister à leurs divins décrets, que de s'opposer à un penchant qu'ils ont fait naître ? attendons sans impatience le moment qu'ils ont fixé pour effectuer leurs promesses. Mais craignons de les offenser, en éteignant des désirs, qui, selon leur sagesse immuable, doivent être la source de

notre félicité. Je leur abandonne mon fort ; ils connoissent la pureté de mon cœur. Je mets toute ma confiance dans leur justice , & dans leurs bontés. Si je me trompe, j'acheverai ce tableau charmant : Cet être de raison qu'il représentera , a troublé mon repos. J'en ferai un instrument de délices ; il sera tout mon bien après vous ; il aura tous mes vœux. Je le verrai , je l'admirerai , & mes désirs seront satisfaits. Qu'importe que ce qui nous attache soit imaginaire, s'il nous rend heureux ? Cette chère peinture recevra toute ma tendresse. Vous serez témoins des preuves que je lui en prodiguerai. Elle s'accroîtra chaque jour sous vos yeux , si vous daignez me laisser la liberté de m'y livrer sans réserve. Vous partagerez mon bonheur : ma passion ne vous causera plus d'alarmes. Vous serez heureux , puisque je jouirai pleinement du seul bien que les Dieux immortels auront voulu m'accorder en ce monde. O mes parens ! voilà  
mes

mes espérances & mes desseins. Si vous m'êtes favorable, mon sort sera digne d'envie. Si vous m'êtes contraires, je me soumettrai à vos loix sans murmurer, & j'attendrai avec impatience la fin d'une vie malheureuse.

Ce discours prononcé avec assurance, interdit Démophon & Nicamette. De simples probabilités y avoient presque la force de la vérité; il contenoit des sentimens de piété, qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'admirer. Ils voyoient une sorte d'héroïsme dans la résolution de s'unir à une peinture; ils connoissoient la violence de la passion de Tégliis. Il n'y avoit rien à craindre de la tournure qu'elle lui donnoit; ils attendirent du tems, ce qu'ils désespéroient d'obtenir par la persuasion; ils consentirent donc que Tégliis prît son tableau pour époux, se flattant que le ridicule de cet hymen suffiroit seul à en rompre les nœuds.

Quant à la postérité qui leur étoit

*I. Partie.*

**G**

promise , ils imiterent Téglis dans sa confiance ; persuadés que les Dieux font éclater leur puissance , par des moyens au-dessus de toute la prudence humaine. Les termes manquèrent à leur fille , pour exprimer sa vive reconnoissance. Elle en étoit si pénétrée , qu'elle ne put qu'embrasser leurs genoux. Ils en furent attendris jusqu'aux larmes. En la relevant , ils la presserent tour à tour sur leur sein , & lui souhaitèrent toute la satisfaction qu'elle se promettoit du nœud extraordinaire qu'elle vouloit former. De nouveaux remercîments suivirent ces vœux sinceres. Téglis étoit transportée de joie ; dès ce moment , sa gaieté fut extrême. Son teint reprit son éclat naturel ; plus de mélancolie , plus de langueur , plus de tristesse , jamais elle n'avoit été si belle.

En moins d'un mois le portrait de grandeur humaine , fut fini. La nature n'eût pu le rendre plus achevé. Au gré de Téglis , il n'approchoit pas de l'o-



iginal. Sa mémoire l'avoit mal servie. L'art avoit affoibli les plus beaux traits. Plus d'une fois elle fut tentée de le recommencer. Son pere & sa mere trouverent la figure aussi bien faite, qu'intéressante. Leur approbation toucha Téglis, & elle ne s'occupa plus qu'à adresser son hommage à cette idole de son cœur.

Elle l'avoit représentée avec l'habit de pourpre, sous lequel elle lui avoit apparue, tenant d'une main un cœur percé de plusieurs traits qu'elle lui offroit, & de l'autre un flambeau entouré d'une guirlande de roses, & d'immortelles. A ses pieds elle avoit mis des flèches, dont les unes avoient la pointe tournée du côté de la figure, & celle des autres d'un côté opposé. Elle l'enrichit d'un cadre, où on voyoit sculpté sur un bord les amours de Psiché, pour un Dieu qui refusoit de se faire connoître; sur l'autre, les malheurs qu'une impatience indiscrete avoit at-



tirés à cette tendre amante. Dans les coins , on voyoit l'Hymen , avec un carquois plein de flèches d'or , les Graces formant des couronnes de fleurs pour les époux heureux ; les Jeux & les Ris forgeant des chaînes nuptiales ; enfin Cupidon , qui la main dans celle de son frere , se reconcilioit avec lui.

Avant de placer ce tableau dans le jour le plus favorable de sa chambre , Téglis osa imprimer un baiser sur le cœur percé de traits. Elle retira sa bouche avec précipitation , & elle attendit avec inquiétude cette voix menaçante , qui lui avoit reproché une moindre hardiesse. Quelle fut sa surprise ! nulle émotion que celle du plaisir, nulle allarme. Point d'apparence de rougeur : elle en fut d'abord troublée. O pudeur, s'écria-t-elle ! tu t'es retirée d'une ame qui se plaît dans ses foibleffes. Je ne suis plus digne de tes avis. Le vice m'a séduite par ses charmes trompeurs ; reviens , reviens , précieuse gardienne de

l'innocence : je ne survivrois pas à ta perte. Elle laisse le tableau , se jette sur un siège , & s'abandonne à sa douleur. Elle porte un œil réfléchi sur toute sa conduite , sonde les replis de son cœur. On diroit qu'elle est affligée de n'avoir à se repentir d'aucune faute grave. Le souvenir du discours hardi qu'elle a tenu à son pere & à sa mere , l'arrête. Seroit-ce lui qui auroit étouffé le cri de ma conscience ? Cependant Démophon & Nicamette n'y ont rien repris. Ils sont trop sages , pour m'avoir pardonné des traits contraires au devoir & à la bienséance. Ils ont applaudis à mes idées , à mes vues ; ils ne m'ont point regardée avec sévérité ; ils m'ont comblée de caresses. Leurs suffrages , leur amitié me rassurent. Je me trouble peut-être mal-à-propos. Ah ! si j'étois assez heureuse , pour n'avoir point commis de faute ! J'ai donné un baiser de flamme à un cœur , que je regarde comme à moi , à qui j'ai accordé le mien ,

qui a reçu ma foi , à qui j'ai uni mon fort , du consentement de mes parens , & sous le sceau d'un serment inviolable. Tant de titres justifient ma démarche ; la tendresse que mon pere témoigne sans cesse à sa respectable épouse , n'a rien qui blesse l'honnêteté. Les transports de la mienne envers mon époux , ne sont pas plus criminels. Ah ! conscience ! ah ! pudeur ! mon ame ne cesse point d'être votre asyle. Une légère preuve d'amour ne vous a point irritée. Soyez toujours les censeurs de mes desirs.

Ces réflexions dissipèrent entièrement son inquiétude. Elle revole à son cher tableau , l'approche de son sein , & le contemple long-tems , après l'avoir mis en place. Sortoit-elle de sa chambre , un regard plein de flamme , un soupir , marquoient le regret qu'elle avoit de le quitter. Y rentroit - elle , son premier soin étoit de courir à lui , de lui tendre les bras , comme pour recevoir ses embrassemens , de lui jurer une constance

éternelle. Elle le détachoit, imprimoit mille baisers sur la joue , sur les yeux , sur le front de cette figure inanimée. Absente , tous ses desirs étoient pour elle. Présente , son cœur s'épanchoit délicieusement. Chaque jour elle offroit au portrait chéri un bouquet de fleurs nouvelles. Son esprit étoit ingénieux à imaginer de petits ouvrages , de petits présens , dont elle l'ornoit avec transport. Elle croyoit voir dans ses yeux la même satisfaction qu'elle goûtoit à lui consacrer ces preuves de son tendre attachement. Elle l'appelloit son cher époux , & ne lui donnoit que ce nom , quand elle en parloit à Démophon & à Nicamette. Ceux - ci ne la troubloient point dans toutes ces aimables folies ; il leur paroissoit qu'elles la rendoient véritablement heureuse. C'étoit l'unique objet de leurs vœux. Ils déploroient en secret une passion si chimérique ; ils plaignoient encore plus leur fille, qu'elle obsédoit , & qui en étoit la triste victi-

me ; ils avoient cherché à y faire diversion , en invitant la plus belle & la plus estimable jeunesse du canton à les voir ; ils donnerent plusieurs fêtes , où Tégliis fit briller son enjouement , ses graces , son esprit , & son indifférence. Elle se déroboit de l'assemblée , & alloit dire à son époux que son souvenir ne la quittoit point dans ces plaisirs bruyans : que le plus vif , ou plutôt le seul qu'elle ressentoit , étoit dans ce précieux souvenir. Quand elle lui avoit fait cette nouvelle protestation , elle reparoissoit aux yeux de la compagnie avec plus de gaieté & de charmes. Les jeunes gens l'entouroient , & briguoient à l'envi l'honneur d'attirer son attention & ses regards , par des propos galants , & des éloges délicats. Elle répondoit à tous avec politesse , mais avec une liberté qui ne les flattoit d'aucun espoir.

Ils furent bientôt convaincus qu'ils ne réussiroient jamais à la toucher. Ménésilès , celui d'entr'eux , qui étoit le

plus empressé à lui plaire , l'observoit de plus près. Il s'étoit apperçu de ses disparitions ; il résolut de la suivre à la première qu'elle feroit , ou pour savoir quel en étoit l'objet , ou pour l'entretenir en particulier. Elle ne tarda pas à s'échapper , & à voler à sa chambre. Ménéfilès y monta sur ses pas sans bruit : le desir de revoir son portrait , l'avoit empêchée de fermer sa porte tout-à-fait. Elle adressa à la peinture le discours le plus tendre , la pria de ne lui savoir gré de quitter tant de jeunes gens pour elle. Cette jeunesse , lui disoit-elle , est aimable , mais leur assiduité m'importune. Je conjurerai mes parens de m'en délivrer. Je t'adore , cher époux. Tu es le maître absolu de mon ame. Dans la retraite où je vivois , je te voyois à mon gré. Si mes devoirs m'en empêchoient quelquefois , je te rejoignois avec plus de plaisir. Dans ces assemblées tumultueuses , je suis contrainte de sortir furtivement , & de man-

quer aux bienféances , pour fatifaire mon amour , ou d'accorder aux unes ce que je dois , ce que tous mes momens ne peuvent affez payer à l'autre.

Ici quelques larmes coulerent de fes yeux tendrement fixés fur le tableau. Ménésilès , ne doutant plus qu'elle ne fût mariée , rejoignit doucement la compagnie , & eut bientôt occasion d'instruire fes amis de ce dont il venoit d'être témoin. Ils en furent humiliés ; ils fe partagerent en pelotons , pour raifonner de cette aventure. Le plaisir fe rallentit. Téglis reparut , & resta prefque feule. Ses adorateurs ne la regarderent plus que d'un œil de dépit. Heureufement le foleil fe baiffait , & bientôt chacun ne fongea plus qu'à fe retirer.

Quand Téglis fe vit feule avec fes parens , elle les fupplia de ne plus afsembler ces jeunes gens chez eux ; en leur détaillant la contrainte où ils la réduifoient , les fuites que pourroit avoir

une froideur qu'elle ne pouvoit vaincre, & le scrupule qu'elle avoit de dérober à son époux des momens précieux à son amour. Démophon ne put s'empêcher de rire de ces scrupules singuliers ; mais la crainte de troubler la félicité, quelle qu'elle fût, d'une fille si chère, le fit consentir à tout.

Bientôt le bruit se répandit dans le canton, que Téglis étoit mariée : on disoit hautement que cette fille crue si estimable, avoit contracté cet engagement sans l'aveu de ses parens, ou que s'ils y avoient donné les mains, Démophon s'étoit joué de tous ceux qu'il avoit invités chez lui. Ces discours intéressoient également Démophon & sa fille. Mais comment les détruire ? feroit-il connoître la passion de Téglis ? elle deviendroit la fable du canton. La cacheroit-il ? c'étoit l'exposer à perdre l'estime publique. Qu'importe, ce généreux pere aima mieux se sacrifier soi-même, que l'honneur de sa fille. Il ré-



solut de laisser un libre cours aux raisonnemens que la malignité pourroit débiter, & même de ne rien montrer à sa fille du chagrin qu'il en ressentoit. Il s'appliqua de nouveau à étendre ses bienfaits & ses soins. L'amour propre osa lui suggérer, d'y mêler moins de réserve & de mystère. Ce moyen de faire cesser les soupçons étoit sûr ; mais il rougit même de l'avoir imaginé. C'eût été mériter la critique, en voulant lui imposer silence. Il recommanda plus fortement à ses serviteurs la discrétion, & prit des mesures plus propres à s'en assurer.

Le tems qui devoit couronner une générosité, un désintéressement si rares, s'approchoit. Les événemens qui nous restent à peindre, sont aussi dignes d'attention que de curiosité. Pour les présenter avec ordre au Lecteur, il est essentiel de reprendre les choses de plus haut.

Cyrène étoit Capitale d'un petit Etat

ſitué ſur les côtes d'Afrique qui regardent l'Egypte, à dix lieues environ de la mer Méditerranée. La famille de Battus, ſon premier Roi, poſſéda ce Royaume pendant l'eſpace de deux cens ans. Arcéſilaus fut le dernier Prince de cette race ; ſon gouvernement fut dur & tyrannique. Plongé dans la molleſſe & la volupté, il abandonnoit ſon autorité & les rênes du Gouvernement à des favoris, qui vils affranchis, n'avoient gagné ſa confiance, qu'en ſervant ſes paſſions déréglées. Pour écarter d'Arcéſilaus les cris redoublés d'un peuple accablé de leurs énormes vexations, ils imaginoient ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs & des fêtes ſumptueuſes, qui abſorboient les revenus du Royaume. En peu de tems la diſette & la miſere, furent à un tel degré, que les Cyrénéens n'eurent plus d'eſpoir, que dans une révolution générale. Ils ſe ſoulevèrent, fondent ſur le Palais avec des hurlemens affreux ; maſſacrent les Gar-

des ensevelis dans le sommeil de la débauche. Les favoris se rassemblent autour du Prince; mais à l'approche des rebelles, ils l'abandonnent indignement, & sont tous égorgés avant de pouvoir fuir du Palais. Le Prince se présente à la multitude acharnée au carnage. Sa contenance étoit fiere; vous voulez ma mort, lui dit-il avec fermeté; je vais vous épargner un paricide; ayez pitié de mon fils, & il se plonge un poignard dans le sein. Les rebelles reculent, & ne peuvent voir couler le sang de leur Maître. Quelques esclaves fuyant dans le palais pour se soustraire à une mort inévitable, l'apperçoivent & veulent lui donner quelques secours; il leve une paupiere mourante, & rend le dernier soupir.

Arcésilaus son fils, Prince de la plus grande espérance, âgé d'environ dix-huit ans, profita du désordre général, fut assez heureux pour échapper aux

meurtriers qui le cherchoient , gagna la mer , se jetta dans un bâtiment , & passa en Egypte , en faisant serment de ne revenir que le foudre vengeur à la main.

Cependant les séditieux étant venus à bout de leur dessein , cessèrent le massacre , s'assemblerent sur la place , crièrent liberté ! liberté ! choisirent parmi eux les citoyens qui avoient eu le plus de part à cette révolution , & les nommerent Magistrats , avec puissance de gouverner la République , suivant les nouvelles loix qui leur furent prescrites. Cette forme de gouvernement établie à la hâte , essuya des changemens qui tournerent toujours au préjudice du bien public. Les Magistrats affectant la supériorité , les uns sur les autres , s'entre-déchiroyent. Un certain Nicoerate profita si habilement de leurs divisions , qu'il les fit casser , & fut nommé seul à leur place. Bientôt les Cyrénéens furent plus

mal traités qu'avant la dernière révolution. La tyrannie, les exactions alloient toujours croissant. Le pillage, le viol, les assassinats, les proscriptions n'étoient que des jeux pour ce despote furieux. Arétaphile, femme d'un des plus considérables habitans de Cyrène, aussi vertueuse que belle, fut vue par hasard du tyran. Aussitôt il forma le dessein de la faire servir à ses infâmes plaisirs : il lui déclara sa passion par ses émissaires, & désespérant de la gagner par la négociation, il donne ordre de tuer son mari, & lui offre sa main.

Cette courageuse veuve dissimule son chagrin, & l'horreur que ce crime lui inspire. Elle feint d'accepter ses offres, & ne demande que du tems pour remplir les bienséances. Elle consentit même à voir Nicocrate chez elle. Un jour qu'il s'y étoit rendu presque sans suite, elle saisit l'occasion, le frappe d'un poignard qu'elle tenoit caché sous sa

sa robe. Le tiran tombe mort à ses pieds : alors elle appelle ses serviteurs , fait jeter le corps dans la place par une fenêtre qui y donnoit , en criant Nicocrate est mort ; c'est Arétaphile qui en a délivré Cyrène. Au secours ! au secours !

Dans le moment , sa maison fut entourée du peuple qui l'a prit sous sa protection. Le corps du tiran fut mis en pièces, & Cyrène recouvra sa liberté. Les principaux de la ville , instruits par l'expérience du passé , se conduisirent dans cette circonstance avec moins de précipitation. Ils se rappellerent le bonheur dont l'Etat avoit joui sous ses premiers Rois ; ils arrêtèrent dans une assemblée générale , qu'il falloit demander aux Dieux un Roi qui régneroit avec douceur & avec justice , & ne recevoir que celui que l'oracle de Delphes leur indiqueroit. Deux ci-

furent envoyés à Delphes , consulter la Prêtresse d'Apollon.

Ils en reçurent une réponse si ambiguë , que désespérant d'en voir jamais l'effet , ils s'en retournoient accablés de tristesse. A une journée de distance de la maison de Démophon , ils furent attaqués par des brigands qui les pillèrent , leur prirent leur voiture , & leur laissèrent à peine de quoi se couvrir. Regardant cet accident comme le plus mauvais augure pour le succès de leur voyage , ils se traînerent en soupirant jusqu'à la première cabane de Démophon ; ils en apperçoivent la porte ouverte , entrent & trouvent un homme qui leur offre des secours dont ils avoient grand besoin. Quand ils eurent bû & mangé , cet homme les laissa un moment , & alla prendre dans un troupeau qui païssoit près delà , deux bœufs pour les mener chez Démophon , où il jugea à leur assitude & à leur abattement , qu'ils ne pourroient se rendre à pied avant la

nuît. De retour à sa cabane, il pressa les deux infortunés de se servir de la seule commodité qu'il avoit à leur offrir pour se rendre dans une maison voisine, où on feroit des efforts pour les mieux traiter.

Les Cyrénéens, pleins d'admiration pour le zèle officieux du Païsan, car ils le crurent tel, le remercièrent affectueusement, & montèrent sur les bœufs. Un autre homme les conduisoit ; ils s'entretenoient de l'impossibilité où ils étoient de récompenser ces bonnes gens. Ils en ressentoient plus vivement la perte qu'ils venoient de faire ; ils demanderent à leur guide qui il étoit : serviteur du maître de la maison où je vous conduis?... Comment s'appelle-t-il?..... Ils nous est défendu de le nommer & de le faire connoître..... Le verrons-nous?..... Oui, mais habillé comme nous, travaillant comme nous, & vous l'affligeriez si vous veniez à le découvrir.....



pourquoi nous menez-vous chez lui? . . .  
 Il vous donnera azile; mais il ne nous  
 est pas encore permis de dire ce qui s'y  
 passe. . . . .

Ces réponses étonnerent les députés de Cyrène, & leur donnerent plus d'inquiétude que de curiosité, de voir une maison où tout étoit mystérieux. Ils réfléchissoient que ces gens pouvoient être associés aux brigands qui les avoient dépouillés; qu'ils avoient peut-être leur retraite dans un désert où ils ne voyoient nulle habitation d'homme; & que ces scélérats ne leur avoient laissé la vie, que pour assouvir leur cruauté par des tourments plus atroces.

A ces idées, ils furent saisis d'épouvante & d'horreur. Ils vouloient se glisser de dessus leur monture, & s'enfuir dans les terres. Mais les cabanes qu'ils voyoient de distance en distance, & où ils ne doutoient pas qu'il n'y eût de ces malheureux qui se

mettroient à leur poursuite, leur mon-  
troient toute l'inutilité de ce projet. Ils  
levèrent les yeux au ciel, & le prie-  
rent avec larmes de les préserver d'un  
danger si évident. Dès qu'ils apperçu-  
rent de loin la maison, leur sang se  
glaça dans leur veines. Ils n'en appro-  
choient que comme d'une caverne, où  
ils alloient terminer leur vie infortu-  
née, dans les tortures & les supplices.  
En entrant dans la cour, ils n'eurent  
ni la force de descendre des bœufs, ni  
de marcher. Des serviteurs les prirent  
dans leurs bras, les porterent dans  
une chambre, où on leur donna les  
secours qu'exigeoit leur foiblesse. Ils  
ne virent ni l'air de bonté ni le zèle  
empressé qui accompagnoient les soins  
de leurs hôtes. La prévention ne leur of-  
froit que des assassins. Dès qu'ils furent  
revenus à eux, & qu'on leur eût mon-  
tré ce qui leur étoit nécessaire, & en-  
seigné la maniere d'avertir s'il leur man-  
quoit quelque chose, on se retira pour

les laisser se reposer. Ils se regardèrent, soupirèrent ; & l'un d'eux dit nos bourreaux vont tenir conseil sur le genre de tourmens qu'ils nous préparent. Ces apparences d'humanité que nous voyons dans tout cet attirail d'objets qui semblent prévenir nos vœux, ne sont qu'un raffinement de barbarie. Les cruels ne nous présentent les douceurs de la vie, que pour nous en rendre la perte plus douloureuse. C'est ainsi que nous parons de bandelettes précieuses, que nous couronnons de fleurs, les victimes que nous conduisons à l'Autel.

Démophon inquiet de leur état, vint voir comment ils se trouvoient. Sans le regarder, ils lui répondirent brusquement ; fort bien. Ce généreux hôte plaignit leur sort, qu'il avoit appris en raccourci de celui qui les avoit amenés, & crut devoir leur épargner sa présence. Quand il fut sorti, le Cyrenéen, qui n'avoit pas encore parlé

s'exprima ainsi : Pourquoi attendons-nous le moment d'être égorgés par ces ames sanguinaires? arrachons-leur leur proie. Affranchissons-nous, par une mort volontaire, de leur aspect, & des tourmens qu'ils nous destinent.... Oh, mon ami! n'irritons pas le Ciel en détruisant son ouvrage; s'il veut que nous souffrions, soumettons-nous avec fermeté. Les Dieux nous ont sauvé d'un grand péril aujourd'hui. Mettons toute notre confiance en leur protection. Attendons leur arrêt.

Ce peu de mots les tranquillisa. Mais plus ils réfléchissoient à une situation que leur terreur seule exageroit, moins ils découvroient de moyens de s'en tirer.

Un serviteur interrompit ces cruelles réflexions, en les avertissant que le souper étoit servi. Ils ne sçavoient s'ils le suivroient dans la salle où il vouloit les conduire, ou s'ils resteroient dans leur chambre. Ils se décidèrent enfin à l'accompagner, plus par curiosité

que dans le dessein de manger. Ils voyent dans cette salle plusieurs personnes rangées autour de la table, entourées de serviteurs empessés au moindre signe ; & d'un air riant, louer un hôte assez bienfaisant pour ne rien omettre dans ses soins, & assez modeste pour se cacher parmi ses domestiques. Cet éloge, qui expliquoit aux Cyrénéens une partie des réponses de celui qui les avoit conduits, répandit la joie sur leur visage. La décence qui régnoit dans les propos, l'honnêteté des convives, achevèrent de dissiper leur erreur. Ils eurent honte d'avoir jugé leur hôte si témérairement. Peu à peu ils reprirent l'espérance, & partagèrent la gaiété qui brilla jusqu'à la fin du repas. La table levée on passa à l'ordinaire dans une pièce où chacun étoit libre de jouir des agrémens de la conversation, jusqu'à l'heure du coucher. Ceux qui étoient fatigués rentroient dans leur chambre, pour s'y reposer, s'ils le souhaitoient. Les Cyrénéens

néens frappés de tout ce qu'ils avoient vu, demandèrent des éclairciffemens sur la qualité de l'hôte, sur la durée de ses soins, & sur tout ce qui pouvoit satisfaire leur curiosité impatiente; aucun des étrangers ne connoissoit ni la maison ni le maître, & ne sçavoit que ce que les serviteurs qui les avoient recueillis sur la route, leur en avoient dit; les députés de Cyrène en avoient reçu les mêmes réponses, & ils brûloient d'éclaircir ces mystères cachés à leurs yeux avec tant de soin. Comment y parvenir? Ils résolurent de n'y rien épargner; l'entretien roula sur les affaires générales, jusqu'à ce qu'on repassât chacun dans sa chambre: deux serviteurs y conduisirent les autres voyageurs. Démophon voulut accompagner lui-même les Cyrénéens. L'état déplorable où ils étoient en arrivant, leur ton de brusquerie l'avoient touché; car il n'at-

tribuoit le dernier qu'au ressentiment d'un malheur extrême.

Il les aborda avec cet air d'intérêt qui inspire la confiance; les pressa de lui dire s'ils ne désiroient rien de son zèle & leur fit entendre qu'il se croiroit heureux, s'ils vouloient bien lui déclarer la cause de l'abattement où il les avoit vus. Ils furent sensibles à tant de compassion, & lui raconterent la rencontre qu'ils avoient faite des brigands qui les avoient réduits à un dénuement universel. Ils dissimulèrent la crainte qu'ils avoient eue en entrant dans cette maison, & l'opinion qu'ils en avoient conçue. Ils ajouterent qu'ils étoient de Cyrène. Qu'ils venoient de consulter l'oracle de Delphes, sur une affaire importante qui regardoit leur patrie, & que des raisons particulieres les avoient engagés à prendre cette route, pour retourner en leur pays. Mais, continua l'un d'eux, tout nous étonne

chez vous & personne ne peut, ou ne veut nous apprendre quel est votre maître, ce qui le porte à traiter aujourd'hui si généreusement des personnes inconnues, s'il en use ainsi envers les voyageurs toute l'année, ou seulement à certains jours, ce que nous croyons plus vraisemblable..... Respectables vieillards, on fait ici tout ce qu'on peut sans jours marqués, & avec un secret inviolable. Celui qui gouverne cette maison, s'est fait une loi de se cacher à tous ses hôtes. Nous nous rendrions coupables de parjure, en la transgressant. Daignez agréer tout ce dont notre zèle est capable, & ne cherchez point à troubler un ordre qui n'est établi de cette manière, que pour qu'il soit plus durable. Vos pertes ne sont pas sans remède; mais que vous importe de connoître la main qui essuyera vos pleurs? Adieu, sages étrangers, que le ciel vous accorde



cette nuit le repas , comme il pourvoira à votre consolation.

Les Cyrénéens émus du ton affectueux , & des manières nobles du domestique , lui firent des instances pour le retenir auprès d'eux , & le déterminer à lever leurs doutes. Démophon qui craignoit de se trahir lui-même , leur dit que son devoir l'appelloit , & qu'il ne pouvoit plus rester. Ils le virent sortir à regret ; ils revenoient sur son discours , ces mots surtout , *il pourvoira à leur consolation* , fixoient toute leur attention. S'ils leur rappeloient l'extrémité où ils étoient réduits , ils sembloient leur annoncer de prompts secours ; ce rayon d'espérance pénétra leur ame ; ils convinrent néanmoins de tout mettre en usage le lendemain pour éclaircir des Enigmes qui irritoient de plus en plus leurs desirs , & ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Le soleil étoit levé depuis longtems , quand ils s'éveillèrent ; à peine ils sortoient du lit , qu'un serviteur vint leur demander leurs ordres ; ce n'étoit pas le même de la veille. Ils lui répondirent qu'ils désiroient passer la journée chez leur hôte , afin d'être plus en état de reprendre leur route. Le serviteur leur apporta sur le champ des rafraîchissemens , & les invita à se promener dans le jardin jusqu'à l'heure du dîner. Quand il fut sorti , ils jetterent les yeux sur une table où il avoit mis du laitage & des fruits de la saison. Ils apperçoivent une bourse , l'ouvrent , la trouvent pleine d'or , & lisent ces mots tracés sur le coffre , *les Dieux vous font ce présent*. Les bras leur tombent de surprise & d'admiration. Ils rappellent le serviteur , & n'en peuvent tirer la moindre réponse. Il est impossible de peindre les divers mouvemens de leur ame ; ils se pressent

de se mettre en état de parcourir une maison, où tout tenoit du merveilleux. Ils rencontrent, Nicamette occupée de soins domestiques. A la simplicité de son habillement, ils ne la prennent point pour ce qu'elle étoit ; ils lui font mille questions , la prirent de les tirer de l'embarras où elle les voyoit. Un sourire aimable, des regards pleins de douceurs, quelques expressions vagues & polies furent toute sa réponse. Ils la quittent, passent dans le jardin, y apperçoivent Téglis qui leur semble une divinité sous des dehors champêtres ; sa beauté, son air d'innocence & de candeur les enchantent. Leur premier mouvement fut de se jeter à ses genoux ; elle comprit leur dessein, en eut de la confusion. Je ne suis, ô étrangers ! qu'une foible mortelle, ne profanez pas des hommages qui ne sont dûs qu'aux Dieux..... Qui que vous soyez, montrez-nous celui qui

pourvoit à nos besoins avec tant de générosité..... Jouissez de ses bienfaits, admirez ses vertus, puisqu'elles le méritent, & ne tentez point ma foiblesse...

Téglis les salua, & s'enfuit dans une autre partie du jardin; les Cyrénéens étonnés de tant d'exemples de discrétion, jugerent qu'ils ne parviendroient à leur but, qu'en employant l'adresse & la surprise. Ils continuèrent à se promener en faisant toutes les démonstrations d'une dispute échauffée; ils suivoient de loin Téglis qui ne les appercevant plus à travers les arbres, entra dans le pavillon renommé par les adieux de la Déesse de l'Hospitalité. Les étrangers en approchent sans bruit, & prêtent l'oreille à ce qui s'y diroit. Démophon y rêvoit à un nouveau plan, suivant lequel sa maison & sa fortune feroient l'une plus commodeaux voyageurs, & l'autre plus utile à l'humana-

nité. Tégliſ interrompit ſes méditations par ſes careſſes & ſes embraſſemens , l'appella Démophon , & lui donna cent fois le doux nom de pere.

Les Cyrénéens ſatisfaits de ce peu de lumieres , & craignant que ſ'ils étoient ſurpris à écouter , on ne leur fît un juſte reproche de leur curioſité , s'éloignerent & furent ſ'affeoir ſur un banc de gazon , où ils étoient à portée de fixer Démophon quand il ſortiroit , de maniere à le reconnoître.

Il ne tarda pas à quitter le pavillon , & appercevant les étrangers qui affectoient de converſer avec chaleur , il donna quelques ordres à Tégliſ , qui prit une allée & lui une autre. Les envoyés de Cyrène décidèrent qu'ils appelleroient le prétendu eſclave dans leur chambre après le dîner , & qu'ils lui prouveroient ſi démonſtrativement qu'ils le connoiſſoient , qu'il ne pourroit ſe refuſer aux témoignages de leur

reconnoissance. Ils ne marquerent plus le reste de la matinée de curiosité, ni d'inquiétude. Ils ne tournerent leur vue que sur les détails de cet heureux ménage. L'application, le zèle des domestiques à remplir leurs différentes fonctions, l'union, l'air de contentement qui regnoient entr'eux, ne servoient qu'à augmenter l'estime & le respect qu'ils avoient pour le maître. Ils se transporterent avec indifférence, & comme par désœuvrement, dans toutes les parties de la maison, où ils purent pénétrer sans blesser la bien-séance, ils n'y virent que propreté, décence, ordre, & exactitude.

Ils dînèrent seuls, & furent servis avec les mêmes attentions que la veille. Démophon, qui ne se rapportoit qu'à lui de bien des choses, veilloit à ce que tout leur fût présenté à propos. Il mêloit ses bons offices à ceux de ses prétendus camarades. Ses hôtes

avoient sans cesse les yeux sur lui ; il baissoit modestement les siens, quand il rencontroit leurs regards. Les Cyrénéens ne pouvoient contenir les mouvemens de reconnoissance & de vénération, qui succédoient dans leur cœur. Ils mangerent avec précipitation pour ne point trop reculer l'instant, où ils se promettoient de s'expliquer sans contrainte avec Démophon. En sortant de table, ils le prièrent de vouloir bien passer dans leur chambre après son dîné. Ils s'y rendirent eux-mêmes. En l'attendant, un d'eux qui sçavoit le dessin, se mit à crayonner Démophon. L'impatience de le voir étoit à peine modérée par une occupation si conforme à leurs sentimens. Enfin il arriva ; ils se levent, le saluent avec une inclination profonde. Vertueux Démophon, lui dit l'un des Cyrénéens, nous sommes enfin parvenus à vous connoître. Recevez le tribut

de notre vive reconnoissance & de notre sincere vénération ; envain vous vous voudriez diffimuler encore ; votre fille charmante vous a découvert ce matin dans le pavillon par ses tendres caresses. Mortel chéri des hommes & des Dieux , c'est à vous que nous devons les égards dont on nous comble ici , & cette riche bourse que nous avons trouvée en nous levant , nous l'acceptons avec les transports qu'une telle générosité est capable de causer. Les Dieux qui daignent nous communiquer leurs vues sur vous , nous aiderons à proportionner la récompense au bienfait. Nous allons presser notre arrivée à Cyrène , pour être ici promptement de retour. Notre patrie nous renverra , nous ou d'autres de nos citoyens , avec la pompe convenable à une négociation plus importante encore pour elle , que pour vous.



Démophon les conjura avec l'armes, & au nom des droits sacrés de l'hospitalité, de ne point lui envier une obscurité qui faisoit tout son bonheur; de garder un profond silence sur le passé, & de ne point troubler la douceur de ses jours par un éclat au moins inutile. Si vous vous croyez obligés par moi, leur dit-il, la première & l'unique preuve de vos sentimens que j'ose vous demander, c'est de les renfermer en vous-même, & de ne point m'exposer à des importunités que je crains plus que la mort. Voudriez-vous tourner ce que vous appelez mes bienfaits contre leur auteur? Craignez de me porter au dégoût de mes devoirs, & à une fuite précipitée.

Ces derniers mots prononcés dans l'amertume de la douleur, firent comprendre aux Cyrénéens, qu'ils devoient ménager les idées de leur hôte; ils pro-

mirent de se conduire avec une prudence , qui ne leur attireroit aucun reproche de sa part , & avec une soumission à tous ses desirs , dont l'obéissance seule qu'ils devoient aux Dieux , pourroit les écarter.

Démophon parut content de leurs protestations. Ils lui dirent qu'ils se remettroient en route le lendemain matin , & il se retira , sous prétexte d'aller tout disposer pour leur départ.

Il avoit un véritable chagrin d'être découvert ; mais ce qui l'inquiétoit le plus , étoient ces expressions : *Les Dieux daignent nous communiquer leurs desseins sur vous. L'obéissance que nous leur devons , mettra seule des bornes à nos ménagemens.* Que veulent-ils dire par-là , pensoit-il en lui-même ? Ces réflexions le rendirent rêveur , & diminuèrent son enjouement. Il se fit violence , pour ne pas le laisser voir à son épouse & à sa

filles , & pour empêcher que cette altération n'eût des suites.

Le Cyrénéen reprit son crayon , & passa le reste du jour , & une partie de la nuit à achever le portrait de Démophon ; ils lui firent leurs adieux dès le soir , & au petit jour ils monterent dans un char , qui leur avoit été préparé , & quitterent en fondant en larmes , une maison où leurs vives allarmes s'étoient changées en des remercimens , & dans la plus douce espérance.

Leur voyage fut des plus heureux , & la joie répandue sur leur front en arrivant à Cyrène , se communiqua à tous leurs concitoyens. Ils convoquerent sur le champ l'assemblée du peuple. Cyrénéens, dit à haute voix le plus âgé des Députés , rendez grâces aux Dieux. Nous vous apportons , & leur oracle , & le portrait du Roi qu'ils vous ont choisi. Ils le développèrent aux yeux

du peuple , qui se prosterna devant lui , avec des cris & des acclamations incroyables. Le Député demanda silence , & continua ainsi , l'oracle de Delphes est conçu en ces termes : *Cyrène , ton Roi est un serviteur qui habite une cabane dans la Theffalie.* Un murmure confus s'éleva de l'assemblée : un serviteur ! elle crut voir dans ce choix des Dieux , les marques de la colere & du mépris. Une tristesse sombre , un profond silence , succéda au murmure. Calmez votre inquiétude , continua le Député. Ce serviteur que l'oracle vous annonce , est le plus vertueux des mortels. Il ne s'est revêtu des apparences de l'esclavage , il ne s'est confondu avec ses propres domestiques , que pour faire le bien , que pour mettre sa modestie à couvert des témoignages de reconnoissance , que ses bons offices continuels lui attirent. Alors il fit à l'assemblée le récit des soins que Démophon prenoit

des étrangers , tant sur le chemin , que dans sa maison , parla des cabanes qu'il avoit distribuées sur le premier , pour pourvoir à tous les besoins ; de l'accident qui leur étoit arrivé , des traitemens qu'ils avoient reçus de ce généreux hôte , de la bourse qu'il leur avoit donnée , d'une main , pour ainsi dire , invisible ; des efforts inutiles qu'ils avoient faits , pour le distinguer de ses domestiques , de la ruse qu'ils avoient employée pour y parvenir , & savoir son nom.

Une peinture si touchante tira des larmes de toute l'assemblée. Dans un moment , on n'entendit que cris , qu'éloges , que remerciemens , & le tableau fut couvert de fleurs. Modérons nos transports , ajouta le vieillard ; craignons que ce mortel vertueux ne se refuse à nos vœux ardens. Sa modestie , sa passion pour l'obscurité , & la retraite sont des obstacles que nous ne surmonterons

surmonterons peut-être jamais. Nous ne lui avons rien déclaré de l'oracle. S'il avoit le tems de méditer un refus, Cyrène n'auroit plus d'espérance. Supplions les immortels de disposer son cœur à recevoir une Couronne. Sans leur entremise, le charme de la vertu pratiquée en secret, lui paroîtra toujours préférable à l'éclat onéreux du Trône.

Ces réflexions jetterent la désolation sur tous les visages. On ordonna des prieres publiques pendant trois jours, pour obtenir du Ciel le consentement de Démophon. On conduisit, au bruit des acclamations redoublées, son portrait dans le Palais, où il fut mis sur un Trône élevé à cet effet, entre la Couronne & le Sceptre. Les actes publics, les délibérations, & tout ce qui émane du Trône, directement ou indirectement, fut dès ce moment intitulé du nom de Démophon.

Les prières se firent avec une ferveur & un concours , au-dessus de toute expression. Cyrène , après cette pieuse cérémonie, nomma deux citoyens principaux , pour accompagner les deux premiers en qualité d'Ambassadeurs , auprès d'un Roi , qui , sans le savoir , gouvernoit l'Etat , & régnoit déjà dans le cœur de ses sujets.

Les Ambassadeurs se mirent en chemin. Il ne leur arriva rien d'intéressant sur cette route. A deux journées de la maison de Démophon , par le conseil de leurs collègues , qui connoissoient le caractère de ce sage bienfaisant , ils laissèrent la plus grande partie de leur suite , & se rendirent chez lui. On vint les recevoir avec l'empressement ordinaire , & les deux nouveaux Députés eurent lieu de reconnoître la fidélité du récit des autres , dans le zèle qu'on leur témoigna à tous , tant à leur arrivée , que sur le domaine de Démophon.

Celui-ci ne vit les deux Cyrénéens qu'avec trouble , & je ne fais quel embarras. Ils le prièrent de vouloir bien leur donner audience dans le pavillon , où ils avoient été assez heureux pour le connoître. Il y consentit , & prit la route de ce pavillon d'un air affligé , comme s'il se fût attendu à quelque événement sinistre. Les Ambassadeurs le suivirent ; en entrant ils tomberent à ses genoux. Démophon troublé & confus , voulut fuir ; ils le retinrent par sa robe , qu'ils baisoient respectueusement. Regardez en pitié , Seigneur , le peuple infortuné de Cyrène. Depuis plusieurs années , en proie aux caprices d'une Cour dissolue , ou au joug des tyrans , il n'a de ressource que dans ses gémissemens , & ses larmes. Incapables de nous gouverner nous-mêmes , nous avons consulté Apollon Delphien. Il vous a nommé notre Roi dans cette



réponse : *Cyrène , ton Roi est un ser-  
viteur , qui habite une cabane dans la  
Thessalie.* Daignez souscrire au choix  
du Ciel , & aux desirs respectueux &  
ardens des Cyrénéens. Ils vous regardent , Seigneur , comme leur unique  
espérance , comme leur pere , le répa-  
rateur de leurs pertes , & la consola-  
tion de leurs maux passés. Le cœur de  
la nation vous offre le Trône , la con-  
noissance de vos vertus , la profonde  
vénération qu'elles nous inspirent , une  
obéissance guidée par une amour in-  
violable , vous y soutiendront. Votre  
ame bienfaisante trouvera une plus am-  
ple matiere à exercer son penchant.  
Heureux sont les hommes qui se dé-  
vouent au bien ! plus heureux encore  
ceux à qui le Ciel accorde une carrière  
proportionnée à leurs vœux ! nous osons  
vous dire , Seigneur , avec tout le res-  
pect que des sujets doivent à leur maî-

tre, que le moyen de marquer aux Dieux les sentimens dont vous êtes pénétrés pour les faveurs signalées que vous en avez reçues ; c'est d'écouter nos instances avec bonté , & de vous soumettre à leurs volontés , si clairement énoncées dans les termes de l'oracle , que nous venons d'avoir l'honneur de vous présenter.

Un discours, des offres si inattendus, anéantirent Démophon ; il fut plusieurs instans sans pouvoir répondre ; il rompit le silence , & les assura avec douceur , qu'il étoit sensible , autant qu'on peut l'être , aux malheurs , aux offres , & aux hommages des Cyrénéens ; mais que le trône étoit un fardeau trop pesant pour un homme depuis long-tems accoutumé à la retraite & à la vie champêtre ; qu'en interprétant l'oracle en sa faveur , ils étoient séduits par une vaine aparence ; qu'il contenoit sûrement un autre sens ,

que celui qu'ils lui donnoient. Qu'autant il étoit soumis aux ordres supérieurs du Ciel , autant il étoit de son devoir de ne se point laisser surprendre par des mouvemens d'orgueil qui l'offensoient ; que Cyrene trouveroit dans son sein un homme qui , connoissant le caractère de la nation , & les loix du Royaume , seroit plus capable de le gouverner ; qu'ils ne devoient point espérer qu'il changeât de résolution ; qu'il les prioit avec instances de ne rien faire transpirer dans sa maison , de l'objet de leur commission ; & que tant qu'il leur plairoit d'y séjourner , il ne négligeroit rien pour leur procurer les agrémens que le lieu permettoit.

Ils lui demanderent en grace de pouvoir offrir leurs hommages à son épouse , & à sa fille ; il leur fit entendre que ces termes le bleffoient , & il consentit à les présenter à elles , mais comme des

inconnus , & à condition qu'ils ne leur donneroient pas la moindre idée de ce qui les amenoit. Ils promirent tout en baissant respectueusement la tête , & Démophon se déroba de leur présence comme un éclair.

Il court dire à Nicamette & à Téglis , que les quatre étrangers arrivés nouvellement , personnages de considération , avoient eu un entretien avec lui , dans lequel il n'avoit pu leur cacher ce qu'il étoit , ni leur refuser la permission qu'ils lui avoient demandée de les saluer. Ensuite il vint rejoindre les Ambassadeurs , qui méditoient entr'eux de plus puissantes raisons de le fléchir. Il les conduisit dans l'appartement de Nicamette ; ils la trouverent occupée à divers ouvrages , qui regardoient le ménage. Téglis l'aidoit dans ces travaux peu brillants , mais si honorables pour une mere de famille. Les politesses des étrangers tinrent du respect que

leur inspiroit la présence des personnes qu'ils ne désespéroient pas de voir bientôt leurs maîtres. L'accueil de Nicamette fut accompagné de cette candeur, de cette franchise, de cette bonté, qui faisoient le fond de son caractère. Les charmes de Téglis, son air modeste, ravirent les étrangers. Ils semblerent gémir en la voyant, de ce qu'ils venoient offrir un petit Royaume à une beauté digne de l'Empire du monde. Ils se donnerent pour des Perses, qui venoient se former dans les usages, la politesse des Grecs, & apprendre leur langue qu'ils parloient assez bien. Téglis embarrassa le plus âgé d'entre eux, en se rappelant de l'avoir vu il n'y avoit pas long-tems. Mais il se remit, lui retraça les principales circonstances de sa première visite, & plaisanta sur la crainte, où ils étoient lui & son compagnon qu'il montra, d'être conduits dans la retraite des brigands,

par

par leurs associés, pour être le jouet de leur scélératesse. On rit beaucoup de cette singulière méprise, qu'on écouta avec plaisir dans tous ses détails. Cette matière épuisée, les prétendus Perses craignirent d'être importuns, & se retirèrent.

Ils furent assez heureux, pour trouver encore dans cette journée l'occasion de réitérer leurs prières à Démophon. Ils insisterent sur l'ordre du Ciel, qu'ils disoient lui annoncer. Car ils s'étoient apperçus que ce motif l'avoit ébranlé. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'il offriroit des victimes, pour implorer des Dieux des lumières capables de le guider dans une affaire de cette importance.

En effet, sur le champ il immole une génisse à Apollon, & un agneau à la Déesse sa protectrice. Les prières ferventes dont il accompagna ce sacrifice, s'éleverent jusqu'au Ciel, & bientôt il

en reçut une réponse aussi décisive qu'affligeante pour lui. Je coule rapidement sur les événemens peu dignes d'arrêter le Lecteur , pour arriver au moment qui va satisfaire sa curiosité irritée par des incidens déjà peut-être trop longs.

Démophon achevoit de souper avec Nicamette & Téglis ; elles lui avoient fait de douces querelles des rêveries , où il étoit tombé pendant tout le repas. La Déesse de l'hospitalité leur apparut avec le même éclat que la première fois. Rends-toi , dit-elle , à ce vertueux mortel , rends-toi , Démophon , aux vœux des Cyrénéens. C'est ma volonté , & celle des Dieux. Tu vas voir l'accomplissement de toutes mes promesses. Après ces mots , la Déesse disparut.

Démophon , Nicamette & Téglis , s'étoient prosternés la face contre terre , en la voyant. Ils ne se leverent que long-tems après qu'elle eût cessé de parler. Une odeur délicieuse qui par-

fumoit la chambre , augmentoit encore l'ivresse où ils étoient plongés. Ils se regardoient , soupiroient , s'embrassoient , sans dire un mot. Démophon se rendit le maître du trouble qui l'agitoit, & apprit à sa famille l'oracle de Delphes. L'objet de la venue des étrangers , Cyrénéens & non Perses ; les sollicitations pressantes qu'ils lui avoient faites dans le pavillon ; ses refus, l'espérance qu'il avoit de les engager à un autre choix. Les Dieux ordonnent , ajoute-t-il , il faut obéir. Douce & charmante retraite, puiffé-je ne jamais te regretter !

La joie de Nicamette & de Téglis , ne se peut exprimer. Les honneurs qui font le prix de la vertu , ont droit de nous flatter. Téglis osoit voir dans son songe , dans sa tendresse , dans sa confiance , un bienfait du Ciel ; & dans l'objet qui lui étoit apparu , un époux qu'il lui avoit choisi. L'espérance que



ce qu'elle nommoit promesse , se réaliseroit à son tour , la ravissoit.

Démophon ne voulut point différer d'instruire les Ambassadeurs de l'ordre qu'il avoit reçu d'accepter leurs offres ; il les fit inviter de passer dans sa chambre , & ils s'y rendirent aussi-tôt. Il leur recommanda de se posséder à la nouvelle qu'il alloit leur apprendre. Des raisons que je n'ose vous dire , me forcent à accepter le glorieux titre , dont vous m'honorez. Nous partirons demain , avant que cet événement soit connu dans le canton , & même ici. Les Cyrénéens se jetterent à ses genoux , lui firent leurs remercîmens respectueux , lui prêterent le serment au nom de leur nation , dépêcherent sur le champ un courier à Cyrène , pour répandre le bruit d'un si heureux succès ; & jugeant que leur nouveau Prince avoit des ordres à donner avant son départ , ils se retirèrent en éclatant en témoignages de joie & de respect.

Démophon appella le chef de ses serviteurs , & sans lui rien dire du sujet qui l'obligeoit à partir , il lui donna le choix de le suivre , ou de rester le maître dans sa maison , à condition d'y avoir le même zèle pour les besoins de l'humanité. Il lui fit entendre qu'il désiroit qu'il s'attachât à ce dernier parti , du moins jusqu'à ce qu'il pût y pourvoir. Les autres serviteurs eurent le même choix , & des récompenses proportionnées. Plusieurs consentirent à rester avec leur nouveau maître , dont ils connoissoient le caractère & la douceur. La plus grande partie de la nuit fut employée à hâter les préparatifs. Démophon envoya de son côté , à Cyrène un Député , qui annonça aux habitans , qu'il vouloit absolument y être reçu sans cérémonie , & sans faste. Après avoir pris quelques heures de repos , le jour parut , & il se mit en marche , se faisant précéder des Ambassa-

deurs , à qui il recommanda plus que jamais la discrétion & le silence. Quatre ferviteurs composoient tout son cortège. Quelques vêtemens , les deux vases , faisoient toutes ses richesses. Téglis n'avoit pas oublié son cher tableau ; elle voyoit leur élévation subite , comme un enchantement. L'espoir de rencontrer un original , dont la copie lui étoit si chère , lui causoit souvent des transports qu'elle avoit peine à contenir.

Nul accident ne retarda leur arrivée. A plusieurs journées de Cyrène , le chemin étoit rempli d'habitans de cette ville & de la campagne , qui se prosternerent en appercevant leur nouveau Roi , & l'accompagnèrent avec des cris d'allégresse , & en jonchant la route de fleurs , d'herbes aromatiques , & de branches d'arbre. Dans ces acclamations , Démophon trouva les premières amertumes de la grandeur. Mais , com-

ment condamner les preuves de la joie , & de l'attachement de ses sujets ? Le Prince arriva enfin aux portes de Cyrène. Les principaux de l'Etat avoient fait dresser une espèce d'arc triomphal en guirlandes , où le myrthe , l'olivier , & le laurier , mêlés aux cornes d'Amalthée , annonçoient la sagesse , le courage du Roi nommé par les Dieux , l'amour des peuples , & le bonheur dont l'Etat alloit jouir sous son Gouvernement. Au frontispice , on avoit mis cette inscription : *Démophon , Roi de Cyrène*. Au milieu de l'arc s'élevoit un trône , où le portrait du Monarque étoit exposé dans un cadre de fleurs. Ce trône étoit sur une espèce de brancard. Quand le Roi en fut à une certaine distance , des Cyrénéens le porterent au devant de lui ; des Officiers supérieurs tenoient le Sceptre , & trois Couronnes. Ce cortège s'arrête auprès du chariot du Prince , met un genou en terre ;

un des Officiers fait une harangue courte & pathétique ; ils se levent, mettent la Couronne sur la tête de Démophon, de Nicamette & de Téglis , & les conduisent au trône, où ils donnent le sceptre au Prince ; ils se prosterment, ainsi que tout le peuple , & l'air retentit des cris de *vive le Roi de Cyrène* , des chants d'allegresse , des sermens d'une fidélité inviolable , & des bénédictions pour la famille du Prince.

Dans cette pompe , plus touchante que magnifique , le Monarque est conduit au Palais , où on avoit tout préparé avec soin pour le recevoir. Les réjouissances durèrent plusieurs jours , & il fallut un ordre exprès du Prince , pour les faire cesser.

Etablir un Conseil des plus éclairés , & des plus estimés parmi les Grands de l'Etat ; pourvoir à l'ordre , à l'administration de la Justice , à la police , à la sûreté publique , au soulagement des

peuples ; faire construire un temple à l'hospitalité , ordonner que cette vertu fût exactement observée dans toute la Cirènaïque : tels furent les soins qui occuperent les premiers jours du regne de Démophon. Les revenus publics perçus avec modération , furent diminués , les troupes augmentées & disciplinées , les finances sagement employées. L'économie porta sa douce influence dans toutes les parties de l'administration. Aidée de l'intégrité & du désintéressement , elle suffit à tout. Le luxe fut réprimé ; il fait peu de progrès dans un Etat , où les récompenses & les dignités ne s'accordent qu'au mérite. Le Royaume prenoit une face nouvelle ; l'aifance , la prospérité , commençoient à y fleurir. L'édifice de son bonheur , encore mal affermi sur ses fondemens , va courir le plus grand danger.

Démophon avoit été instruit de la fuite d'Arcésilaus , fils du dernier Roi de Cy-

rène. Il avoit fait publier dans tout son Royaume , que quiconque auroit connoissance du lieu que ce Prince habitoit , ne manquât pas de l'en informer. Il protestoit dans cette déclaration , avec les sermens les plus solennels , ou qu'il lui rendroit le Trône , ou qu'il lui donneroit un rang , qui l'empêcheroit de le regretter.

Ce jeune Prince , à force de sollicitations , avoit obtenu du Roi d'Ægypte , une flotte & dix mille hommes , pour reconquerir le Royaume de ses ancêtres. Sous les Magistrats , sous les tyrans qui déchirerent Cyrène , il y avoit entretenu des intelligences , qui lui répondoient d'un grand nombre de partisans. Il arrivoit sur les côtes d'Afrique , enyvré des plus grandes espérances , quand il apprit qu'un étranger étoit monté sur le Trône , & avoit publié le manifeste dont nous venons de parler. Cet événement , dont il igno-

roit les principales circonstances, n'abatit point son courage. Il n'en comptoit pas moins sur la fidélité de ses créatures. Quant aux promesses du nouveau Roi , il les regardoit comme un piège qu'on lui tendoit , pour se rendre maître de sa personne , & le sacrifier à la politique. Ainsi il envoya des émissaires dans la Cyrénaïque ; & sans attendre leur retour , il donna ses ordres pour le débarquement.

Démophon voit cet orage sans s'allarmer , fait ses dispositions pour une vigoureuse défense ; il prend le vase d'eau de la Déesse ; car pour celui du feu , il étoit décidé à ne s'en servir qu'à la dernière extrémité , se met à la tête de ses troupes , & vole sur la frontière. Le jeune Arcésilaus n'en étoit qu'à une demi-journée. Démophon lui fait demander un entretien pour deux Généraux , qu'il a dessein de lui députer. Arcésilaus l'accorde ; mais prenant cette dé-



marche pour l'effet de la crainte , il n'entend rien , & renvoie les Députés avec hauteur. Démophon se prépare au combat pour le lendemain.

Le soir du même jour , deux Emissaires revenus au camp ennemi , rapportent au Prince infortuné , que leurs efforts avoient été vains , que tous les Cyrénéens étoient attachés au parti de Démophon , & résolus de le soutenir aux dépens de leurs biens & de leurs vies. Il entre en fureur , & jure de se noyer dans le sang des rebelles.

Pendant la nuit, Démophon implora le secours du vase , pour amollir un Prince qu'il aimoit , & dont il vouloit si sincèrement réparer les pertes. Dès le lever du soleil , il lui renvoya les mêmes Chefs de son armée. Arcésilaus les reçut avec bonté , leur dit que c'étoit à regret qu'il portoit la guerre dans sa patrie , & qu'il épargneroit le sang.

de ses sujets aux dépens du sien même ; mais que ses droits au Trône étant incontestables , il falloit que son compétiteur commençât par en descendre , & que c'étoit à lui à faire le sort de Démophon , & non à celui-ci à décider du sien. Les Députés lui répondirent hardiment , que le droit de Démophon étoit fondé sur le choix des Dieux , & qu'un pareil titre valoit bien une longue suite d'ayeux ; que les Cyrénéens étoient trop pénétrés de reconnoissance envers un Prince qui les gouvernoit avec autant de bonté que de sagesse , pour consentir qu'il les abandonnât. Qu'au reste , Démophon lui demandoit une entrevue ; que sa parole & ses promesses étoient sacrées , qu'il pouvoit s'y fier en toute assurance , & que si l'on osoit le trahir , ils lui juroient , au nom de la nation , de le venger avec éclat.

Arcésilaus rêva un moment au parti

qu'il alloit prendre ; & d'un ton mêlé de cette fierté qui sied si bien aux grandes ames , & de cette franchise qu'inspire un caractère noble & sans détour , eh bien ! je vais le chercher cet heureux Démophon. Je vais me remettre entre ses mains. Je verrai comme il en usera , & je me déterminerai. J'appelle le Ciel à témoin du serment que vous m'avez fait. Puissent les foudres vengeurs réduire Cyrène en cendre , si vous me trahissez ! Il les accompagne au camp des Cyrénéens , suivi seulement de deux de ses principaux Officiers.

Démophon étoit dans une agitation mortelle , à l'approche du moment de soutenir sa Couronne , par l'effusion du sang. Quelle fut sa joie , quand on lui annonça que le Prince arrivoit ! il vole à sa rencontre , lui tend les bras , & le comble d'amitiés. Quand ils furent au milieu du camp , il prit la parole , &

dit que le Ciel étoit témoin des efforts qu'il avoit faits , pour rester dans une retraite paisible : qu'il n'avoit accepté le fardeau qu'on lui imposoit , que par un ordre exprès que les Dieux lui en avoient donnés , de la maniere la plus manifeste ; & qu'il étoit prêt à remettre la Couronne à Arcésilaus , comme il l'avoit promis. A ces derniers mots , un murmure confus se fait entendre dans le camp. La crainte , le mécontentement , paroissent dans tous les yeux. Une voix s'éleve , & dit qu'Arcésilaus épouse la Princesse Tégliis , & apprenne à gouverner sous Démophon. Dans le moment , les soldats répètent cette espèce d'oracle. Les Princes leur font signe de la main qu'ils y auroient égard , & rentrent dans la tente Royale.

Arcésilaus , qu'un trait enflammé avoit mis aux pieds de Tégliis , à l'éloge que les Députés lui avoient fait de sa beauté , & de sa vertu , s'écria avec

transport : donnez-moi Tégliſ , Prince , & gardez le Trône. C'eſt le vœu de la nation , & celui de mon cœur. Démophon ſentoit que dans ſes idées chimériques , Tégliſ rejetteroit un hymen qui détruiroit toutes ſes eſpérances , & en avoit une douleur qu'il cachoit avec peine ; d'un autre côté , il étoit réſolu à tout ſacrifier , plutôôt que de la contraindre. Dans cette cruelle extrémité , il répondit que Tégliſ dépendoit d'elle-même ; qu'il ne s'engageroit à rien , qu'il ne l'eût préſentie ; qu'il avoit été pere avant d'être Roi , & qu'il ne devoit point acheter le Trône au prix du bonheur de ſa fille ; que cependant il eſpéroit que la vue d'Arcéſilaus , les graces de ſa perſonne , & les ſentimens de ſon cœur , la toucheroient , & qu'il la plaindroit bien ſincèrement , ſi elle étoit aſſez aveugle , pour n'être point ſenſible à tant de qualités réunies.

Auſſi-tôt il dépêcha à Cyrène un Officier

ficier , pour inviter Nicamette & Téglis à se rendre au camp. Cet Officier n'avoit point d'ordre de leur faire mystère de ce qui se passoit. Dès que Téglis eût appris le mariage que la voix publique avoit déclaré , elle tomba évanouie. Les sanglots la suffoquoient. Long - tems le secours de toute espèce, ne purent lui rendre l'usage de ses sens. Elle ne le reprit , que pour verser un torrent de larmes. Nicamette la consola par ses caresses , & en lui rappelant la tendresse de Démophon , & sa condescendance à ménager ses sentimens , quels qu'ils fussent. Vous craignez , chere Téglis , qu'un si tendre pere vous rende la victime de son ambition & de sa politique ! Oubliez-vous que cette opinion injuste l'offense ? Téglis se jette dans ses bras , la conjure de lui pardonner des allarmes , qui ne naissent que de la violence de sa passion , & elles prennent la route du camp.

Téglis y portoit son cher tableau ; elle se flattoit qu'il serviroit d'excuse à ses refus. Démophon sort de sa tente avec un cortège nombreux , & va plusieurs milles au devant d'elles. Le Prince Arcésilaus se mêle aux Officiers de sa suite, & leur recommande de ne le traiter que comme un de leurs compagnons , afin qu'il puisse librement considérer la Princesse , sans en être remarqué. Ses charmes étoient au-dessus de ce qu'on lui en avoit dit. Un air de douceur & de noblesse l'embellissoit encore ; une certaine langueur , effet du trouble de son ame , & qu'il prenoit pour une modeste réserve , tempéroit le feu de ses regards. En un mot , dès le premier moment , il sentit pour elle tous les transports de l'amour. On arriva au camp. Arcésilaus s'approcha du char pour donner la main aux Princeses , en mettant pied à terre ; il les aida à descendre dans le pavillon du Roi. Té-

glis sent son cœur palpiter , en s'appuyant sur son bras ; elle le regarde d'un air timide & curieux. Ses sens treffaillent à sa vue. Son cœur se serre , les forces l'abandonnent. A peine peut-elle gagner un siège où elle se précipite. De fréquens soupirs lui échappent ; un charme secret l'entraîne. Ses regards cherchent malgré elle , un objet dont la vue l'enchanté. Elle veut voler dans ses bras ; ses transports sont prêts à la trahir ; elle ne se possède plus , & prie qu'on la laisse avec le Roi & la Reine. Tout le monde se retire. Ah ! mon pere , s'écria-t-elle ! vous m'appellez ici , pour y donner ma main à Arcésilaus. Elle est donnée : je viens de rencontrer l'époux que mon cœur adore. Oui , c'est lui ! c'est ce jeune homme qui m'a offert le bras , pour descendre ici. Mes soupirs ne s'adressent plus à une vaine peinture. Les Dieux ne me l'ont montré en songe , que pour



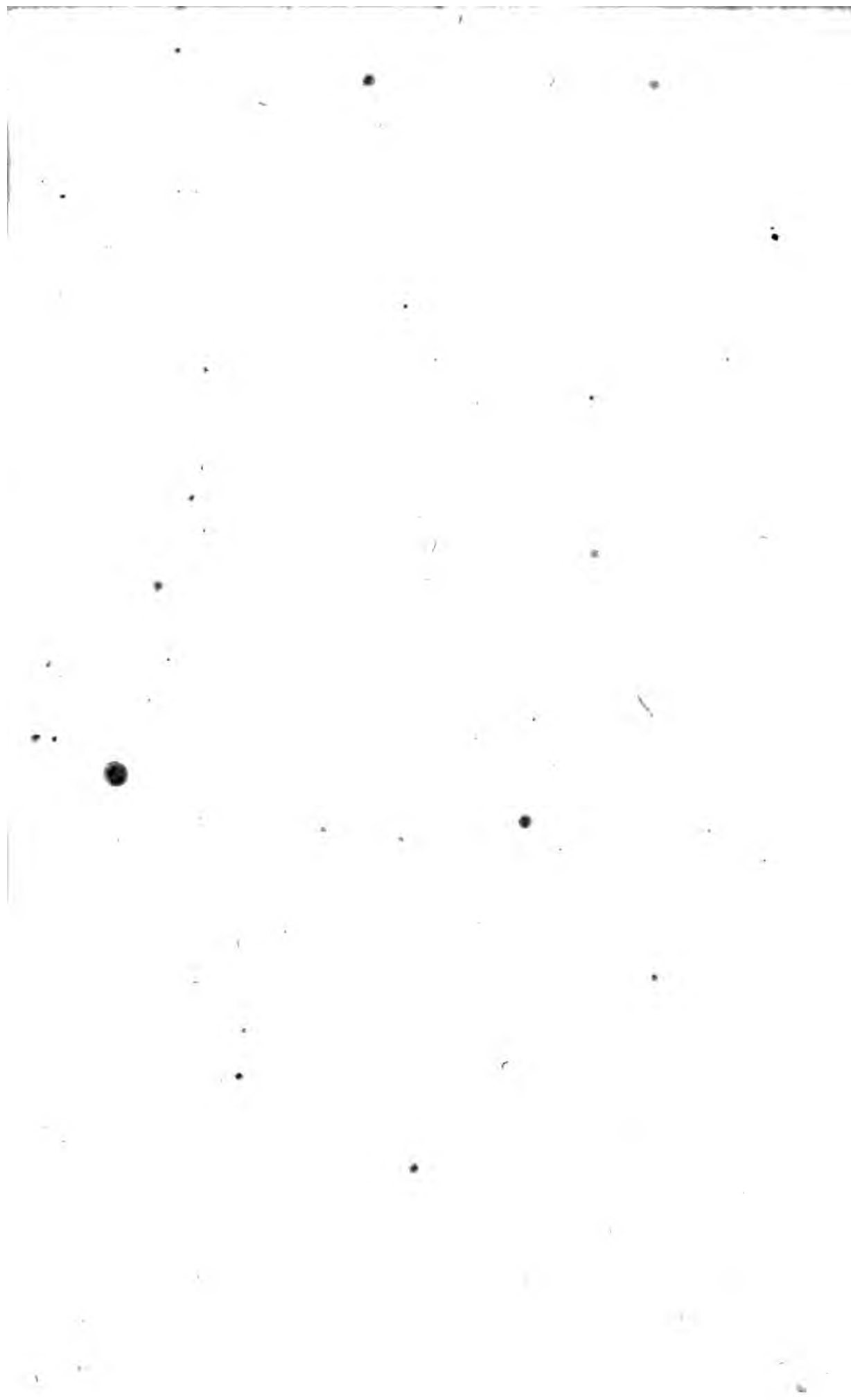
l'accorder à ma tendresse. Ah ! qu'il en est digne ! unissez - moi à mon époux , cher auteur de mes jours. Rendez le Trône de Cyrène à Arcésilaus. Retournons en Theffalie. Faites , je vous en conjure , faites appeller ce divin objet des desirs les plus constans. Je ne puis plus vivre sans le voir.

Démophon donne cet ordre en riant. L'heureux amant paroît. Arcésilaus , lui dit - il , ma fille consent à s'unir à vous. Elle vous a promis sa foi depuis long-tems. Elle vous a nommé son époux , au moment de la catastrophe sanglante du Roi votre pere. Vous lui avez apparu en songe. Voilà votre portrait qu'elle même a tracé à l'aiguille ; si vous acceptez le titre dont vous jouissez déjà dans son cœur ; remerciez les Dieux , qui , en me couronnant , vous conservent vos droits , m'affurent de votre amitié , & m'épargnent la honte d'avoir dépouillé l'orphelin.

Arcésilaus embrasse Démophon, l'appelle son pere, tombe aux genoux de Téglis, & ne peut lui exprimer la vivacité de ses sentimens, que par ses soupirs, & des larmes de joie. Le bruit d'une aventure si singuliere, & d'un dénouement si heureux, se répand dans les deux camps, & y cause une ivresse générale. Les Officiers, les soldats des deux partis, se réunissent, & éclatent en cris d'allégresse. Le Roi & sa famille retournent à Cyrène, où les noces d'Arcésilaus & de Téglis sont célébrées par des réjouissances, dont le cœur seul fait les apprêts. Les Ægyptiens, après les avoir partagés, furent renvoyés avec des Ambassadeurs chargés d'apprendre au Roi d'Ægypte, un événement regardé comme le plus rare bienfait du Ciel. Les Epoux vécutent dans une félicité que rien n'altéra. Démophon & Nicamette parvinrent à une extrême vieillesse, & donnerent à leurs

enfans des exemples de prudence , & d'amour pour leurs fujets , dont hériterent plusieurs de leurs arriere-neveux. L'hospitalité fut récompensée dans Démophon & Nicamette. La constance rare dans Téglis , & une ardeur infinie à imiter un excellent modele dans Arcésilaus. Cyrène jouit de leur bonheur , & de leurs vertus , & bénit long-tems des noms si chers à leur mémoire.

*Fin de la premiere Partie.*





NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX,

OU

HISTOIRES  
GALANTES ET MORALES:

Par M. C\*\*\*.

---

---

SECONDE PARTIE.

---

---



A AMSTERDAM,

*Et se trouvent* A PARIS,

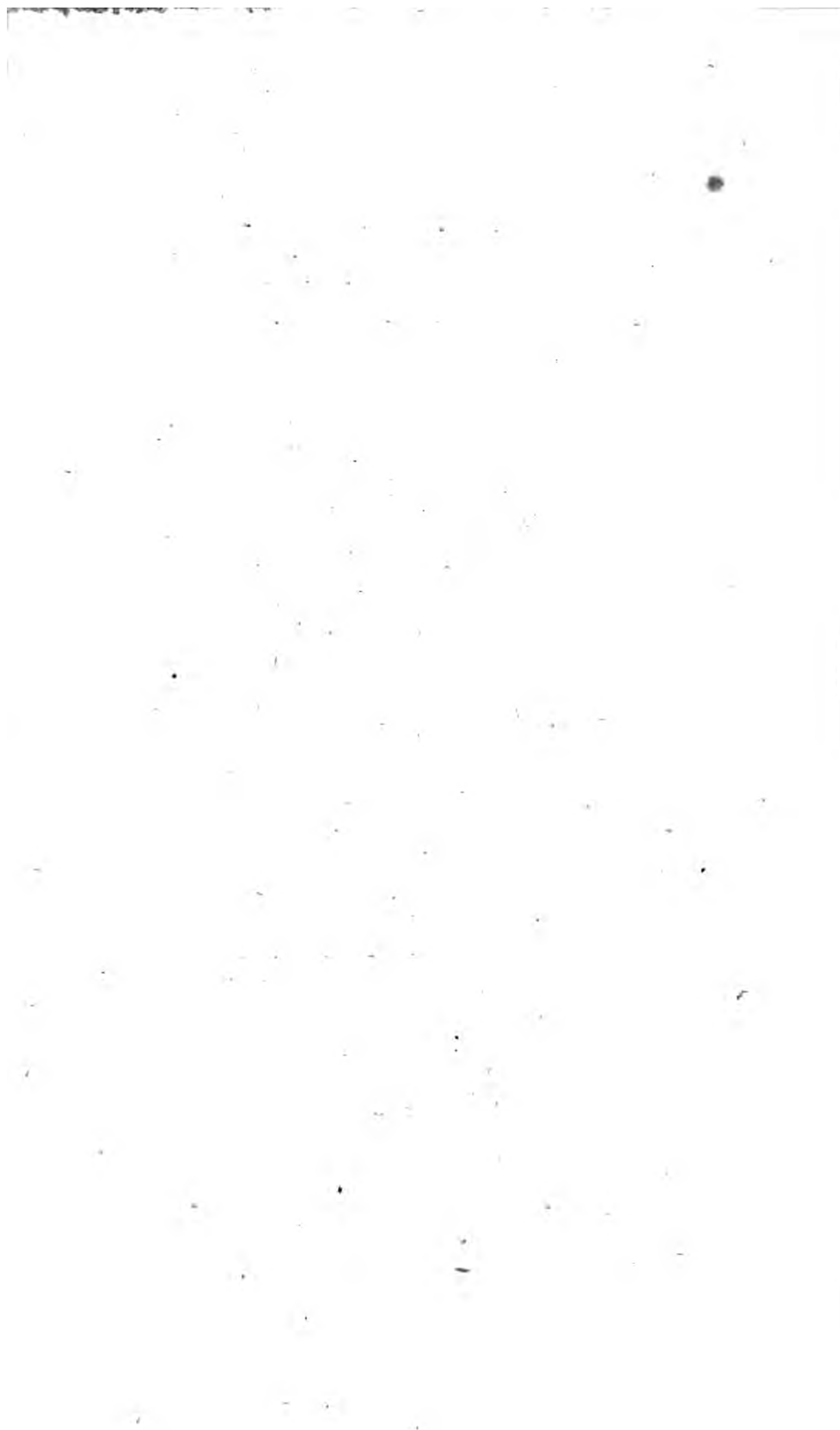
Chez DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques:

*Et* A DIJON,

Chez la Veuve COIGNARD DE LA PINELLE,  
& LOUIS FRANTIN, Libraires.

---

M. D C C. L X V I I.





LUCILE,  
OU  
LA FERMIERE  
EN PETITE MAISON.

DANS une des plus fertiles Provinces de la France, Germain Fermier laborieux, vivoit sans autre souci que celui que l'humeur acariâtre & impérieuse de sa femme lui caufoit fréquemment. C'étoit Micholle, qui de Femme-de-Chambre de Madame la Marquise de Bardan, avoit bien voulu être sa ménagere. Elle lui avoit apporté en dot deux mille écus, des manchettes à deux rangs, des falbalas, & le bail de sa ferme. Quoique Germain eût reçu de



son pere dix - huit chevaux , un bétail considérable , & tout l'attirail nécessaire dans une ferme , de plus de six cents arpens par sol , Micholle regardoit cela comme rien , en comparaison de ses robes garnies & de ses rubans. Germain étoit trop heureux d'avoir une Demoiselle de sa sorte. En vain il fit entendre à Micholle , qu'il falloit se lever matin , se coucher de bonne heure , veiller à la basse-cour , pressurer le laitage. Elle n'étoit ni accoutumée à ce genre de vie au château , ni faite pour ces soins vils & saliffants. On lui citoit l'exemple des Fermieres des environs. Que ces païssannes-là , répliquoit-elle , prennent tous ces soins , je n'en suis pas surprise. Leurs mains sont destinées au travail , leurs pieds à marcher sur le fumier , & leurs traits grossiers n'ont rien à craindre de l'ardeur du soleil. Pour moi , je ne suis point née pour tant d'aviliffemens.

Elle vouloit bien aller quelquefois au marché, mais en chaise, en robe détrouffée, en chignon frisé. Non pour y vendre les denrées de la basse-cour, mais le grain uniquement. Elle en revenoit souvent furieuse & indignée. Les Fermieres avoient osé contrôler son habillement, en rire, & la montrer au doigt. Une femme comme elle, ne devoit-elle pas être respectée? que ces petites gens étoient insolents! elle les avoit en horreur. Si Germain étoit visité par ses confreres, elle les recevoit d'un air mauffade & hautain, n'avoit qu'un cri, ou alloit boudier dans son cabinet de toilette. Les laquais de M. le Marquis arrivoient-ils à la ferme? ils favoient vivre ceux-là. Passe pour des amis de cette sorte. Ils se frisoient, & n'avoient point les mains poudreuses. Elle envoyoit d'abord à la cave, leur faisoit servir ce qu'elle avoit de meil-

leur , & buvoit largement avec eux.

Monfieur le Curé étoit venu chez Micholle dans le commencement de fon mariage. Elle avoit fait affaut d'efprit avec lui. Il parloit de livres , que perfonne ne connoiffoit , puisque Micholle n'en avoit jamais fu le titre. Il n'avoit lu ni les mille & une nuits , ni les cent & une journées , ni les petites affiches , ni les annonces du deuil , & Micholle favoit tout cela par cœur. M. le Curé étoit un ignorant , qui n'étoit pas digne de fe mefurer avec une femme inftruite. Dès la feconde vifite , on l'avoit traité fi froidement , qu'il n'en avoit pas hafardé une troifieme.

L'infortuné Germain , malgré les travers de fa femme , avoit des complaifances inouies pour elle. Baffe-cour , grange , laiterie , greniers , labourage , moissons , il avoit l'œil à tout. Faisoit-il quelque chofe de bien ? ja-

mais. S'il vouloit cueillir des fruits , on ne les cueilloit point encore au château. Engraisser des bestiaux , on ne s'y prenoit pas comme cela au château ; vendre des volailles , on les mangeoit au château. Enfin le château étoit toujours un exemple contraire aux opérations du pauvre laboureur , & une source intarissable de reproches , de querelles , & d'injures contre lui.

Il n'entendoit rien à son état , ni à ses affaires , selon Micholle. Cependant son intelligence dans les travaux , & l'économie rustique , faisoit du bruit dans les environs. On venoit prendre ses avis de très-loin. Il les donnoit comme de simples réflexions , & non comme des principes. Madame Micholle hauffoit les épaules en l'entendant parler focs , semoirs & engrais. Il dévoroit ses mépris , & son chagrin en silence. Ses succès , ses bénéfices , l'en

dédommageoient amplement. Il n'avoit point fait d'épreuve, qui n'eût été avantageuse, point d'expérience, qui ne lui eût été aussi utile qu'à l'agriculture elle-même. Il étudioit sans cesse ce premier art du genre humain, non comme nos Philosophes qui accumulent volumes sur volumes, pour démontrer des systêmes impraticables; mais en joignant la théorie à la pratique, en préférant les faits aux raisonnemens, en se piquant moins d'innover sur la forme des instrumens, qu'à les employer de la maniere, & dans la saison la plus convenables. Enfin sachant que les plus ingénieuses inventions ne suppléent point aux bras, & que ceux-ci dispensent de recourir à celles-là; toute son attention se portoit à se procurer des compagnons de ses travaux actifs, robustes & vigilants. Il n'épargnoit point la dépense pour payer leurs peines,

& prévenir leurs besoins. Sa maison étoit le rendez-vous des plus sages & des meilleurs ouvriers. Après un certain tems de services , il les établissoit dans de petites fermes , où bientôt leur activité les mettoit en état de former de plus grandes entreprises.

Micholle , depuis dix ans de mariage , n'avoit point eu d'enfans. C'étoit pour elle un motif de tourmenter l'estimable Fermier. Avec ces Messieurs du château , c'est ainsi qu'elle s'exprimoit , elle faisoit de sa stérilité un sujet de plaisanteries ameres. Comme s'il eût dépendu de Germain de faire taire les loix de la nature en faveur de Micholle !

Une femme du village venoit de mourir , & laissoit cinq enfans & une fille qu'elle avoit nourrie , & dont la pension ne lui étoit plus payée de plus plusieurs années. Elle avoit élevé cet en-

fant comme les siens mêmes. Mais après sa mort , le pere nourricier , dans une pauvreté extrême , avoit prié le Curé du village de travailler à la placer. Germain le fut , & la prit chez lui, en promettant de lui servir de pere. Madame Micholle ne s'y opposa point. Elle vit dans cet enfant, qui avoit près de quatorze ans , un moyen de se décharger du soin du ménage & du marché. En réfléchissant que bientôt Lucile , c'étoit le nom de cette personne abandonnée , seroit en état de la servir , & qu'elle auroit le tems de faire sa partie de bre-lan avec ces Messieurs , elle en étoit ravie. Ces considérations lui firent changer le projet qu'elle avoit formé d'abord d'élever Lucile en demoiselle , & furent cause qu'elle entra sans contestation dans les vues contraires de Germain.

Lucile fut habillée décemment, mais

sans pompons. On lui donna un maître d'écriture & d'arithmétique. On l'instruisit avec le plus grand soin dans la religion, & la science des mœurs. M. le Curé voulut bien se charger de cette dernière partie, & les progrès qu'y fit Lucile, répondirent à son zèle. Le bon Fermier lui donna un maître à danser. Les grâces ne refusent point de parer les traits champêtres, & l'innocence tire un nouveau lustre de la justesse des mouvemens du corps. Lucile, au milieu de ces exercices, trouvoit le moyen de jeter son coup d'œil sur tout. Germain se reposoit sur elle de mille soins. Toutes les opérations se faisoient dans leur tems, & avec vigueur. La simplicité de ces douces occupations plaisoit au caractère de Lucile; il leur ressembloit; il étoit naturel comme elles. Dans l'intérieur du ménage, aux champs, au marché, elle



paroissoit avec cet air de douceur & d'activité, qui invitoit au travail. Ses denrées étoient toujours les premières, & le plus cherement vendues. Sa politesse, ses manières aisées, donnoient du prix à tout. Les Fermières l'aimoient, & ne lui portoient point d'envie. Elles croyoient Germain trop heureux de pouvoir la traiter comme sa fille.

Madame Micholle lui reprochoit quelquefois de se mêler aux ouvriers de la ferme, de partager leurs travaux, & leurs jeux innocents, & d'éviter avec soin tout ce qui venoit du château. Je respecte votre goût, lui répondoit Lucile. Mais les habits du travail, un teint sillonné à la sueur & les fatigues, sont plus du mien, qu'une livrée fastueuse, qu'un air bouffi de paresse & de luxe. Vos serviteurs sont mes frères. Vos amis sont des Messieurs; j'aime les soins de mon état, & les com-

pagnons de ma vigilance. Je ne cherche qu'à être utile à mon pere , & qu'à mériter son amitié par mon zèle. Je passe le tems du repos en d'honnêtes amusemens. Le reste , je ne connois que mes devoirs. Les gens de la ferme sont rustiques , mais modestes & respectueux. Je vous parle avec une franchise qui vous déplaira peut-être. Mais mon ame sans détour , ne sçait point feindre. Au reste , Madame , si vous remarquez dans ma conduite quelques traits , dont l'inexpérience m'empêcheroit de voir les suites , je vous conjure , au nom de mere , que vous voulez bien prendre en ma faveur , de ne me point épargner vos sages avis. Vous connoîtrez à ma docilité le cas infini que j'en fais.

La raison & la sagesse ont un puissant empire sur les ames les plus prévenues. Micholle avoit dessein de gron-

der, & d'humilier Lucile. Sa réponse la gagna. Elle se sentit mortifiée elle-même du parallele adroit que cette aimable fille avoit fait des gens de la campagne, & de ceux qui la fuient, pour croupir dans la bassesse de l'antichambre. Elle ne put s'en fâcher, ni ne pas rendre justice à Lucile. Elle l'embrassa, & lui dit de continuer à prendre les intérêts de la ferme, & qu'elle-même porteroit son pere à l'en récompenser.

Lucile touchoit à sa seizieme année. Sa beauté étoit admirée; brune aussi piquante qu'enjouée, moins elle ménageoit son teint, plus il sembloit avoir d'éclat. On eût dit que le soleil, épris de tant de charmes, n'osoit les frapper de ses rayons. Malgré les vives instances de Micholle, elle n'avoit jamais voulu accepter d'autres ajustemens, que ceux des simples payfannes. Une toile,

une fleur , composoient sa parure. Et auprès d'elle , tous les raffinemens de l'art étoient éclipsés. Son esprit , son caractère , l'emportoient encore sur sa figure. On la nommoit comme la merveille de la contrée.

Lucile étoit heureuse. Les passions n'avoient point encore troublé la paix de son cœur. Bientôt elle dût à l'âge de la réflexion , un genre de peines , presque aussi amères que les inquiétudes de l'amour. Sans nulle connoissance de ses parens ; pas le moindre espoir de les voir , de les embrasser jamais ; abandonnée dès son enfance , à des mains étrangères ; redevable de son existence à la pitié ; dans une crainte continuelle de déplaire à ses bienfaiteurs , ou de les fatiguer par un besoin constant de leurs secours. Quelle situation , disoit-elle en elle même ! qu'il est douloureux de faire l'essai de la faculté de penser ,

pour reprocher de la dureté à ses parens , pour regarder la vie comme un opprobre éternel , & gémir d'ignorer jusqu'à son nom !

Ces réflexions la plongeant dans une triste rêverie. Germain l'y surprit un jour , & la pressa de lui déclarer la cause de son chagrin. Elle le regarda tendrement. Des larmes , des soupirs , lui échappèrent. Vous m'allarmez , Lucile , continua vivement son pere. Vous est - il arrivé quelque accident ? vous êtes dans l'âge , ma chere enfant , où l'on perd cette douce indifférence des premiers instans de la vie. Quelque jeune homme des environs vous a-t-il plû ? parlez : ouvrez-moi votre cœur. Je n'oublierai rien pour satisfaire vos vœux. Non , non , mon pere , l'état où vous me voyez , ne vient point de cela. C'est la haine que j'ai pour moi-même , qui m'attriste. Malheureux fruit du

défordre , peut-être mes parens ne se cachent que pour se dérober la honte de ma naissance. Sans doute, mon souvenir empoisonne leurs jours. Ah ! mon pere , que ce nom que ma reconnoissance vous donne , est doux , quand il est le cri de la nature ! mais quel fardeau quand on le doit au crime !

Germain, attendri par des sentimens si rares dans l'âge de Lucile , lui représenta qu'il y avoit peut-être de l'injustice à soupçonner ses parens , & à attaquer leur conduite ; que des malheurs pouvoient les avoir réduits à s'éloigner ; qu'il arrivoit souvent des événemens funestes , qui ne permettoient pas de se livrer aux penchans les plus naturels ; qu'il falloit que ses parens en eussent effuyés de ce genre , & qu'ils étoient plus à plaindre que condamnable ; qu'enfin il convenoit de ne leur faire aucun reproche , & de jouir du

Fort que le Ciel lui avoit destiné , sans se forger des motifs de chagrin , qui pouvoient devenir criminels. Chere Lucile , ajouta-t-il , je ne négligerai rien pour adoucir l'amertume de vos regrets. Je pourvoirai à votre établissement. Soit que l'état de laboureur peu brillant , mais plein de douceurs, vous plaise , soit que vous en choisissiez un autre , mon amitié n'aura de bornes , que celles de ma fortune. Ecartez de votre esprit des idées qui nuiroient à votre bonheur. Vous n'avez point de nom , de rang dans le monde ! Oubliez-vous que celui que les mœurs & la vertu donnent , est préférable aux plus illustres ? Quant au rang , le travail vous en prépare un , que vous ne devrez qu'à vous-même. Ah ! Lucile , comme nous jouissons des agrémens , qui sont l'ouvrage de nos mains ! que la médiocrité qui est le fruit de nos peines ,

nes ,

nes , a de charmes ! vous le sentirez un jour , quand sans ambition & sans remords , vous serez maîtresse d'une maison , que vous devrez moins à ma tendresse qu'à votre zele & à vos services. Car je dois vous l'avouer , ma chere Lucile , depuis que vous êtes chez moi , il y regne un ordre , une vigilance , une exactitude , qui me causent la plus vive satisfaction. Je ne jette les yeux sur toutes les parties de mon emploi , qu'avec ravissement ! mes affaires fleurissent par vos soins ; je bénéficie au - delà de mes espérances. Me trouvé - je chez mes amis ? je me livre sans inquiétude à leur tendre empressement. Je sçais que mon absence ne coûte qu'à votre cœur. Je ne m'arrache des bras de l'amitié , que pour me rendre à votre impatience , à vos caresses ingénues. Je ne fais que changer de plaisir. Quand j'approche de là :

*II. Partie.*

**B**



ferme , je me dis : comme Lucile va m'embrasser ! Suis-je aux champs ? je me sens un nouveau courage , en pensant que ma Lucile partage ma peine. Je retourne avec ardeur auprès d'elle. Au milieu de mes serviteurs , une table frugale répare mes forces. Votre vue me fait oublier le poids du jour. J'admire l'harmonie & l'union que vous établissez dans mon ménage. J'observe avec quel feu mes domestiques cherchent à vous prévenir. Vous dérober un soin est pour eux le comble de la joie. Vous les animez de votre esprit. Je lis dans leurs yeux cet air d'inquiétude , à examiner si leurs devoirs sont remplis , que je vous vois en parcourant le cercle de nos opérations. Votre gaieté est le signal de leur contentement. Chacun en riant & en dansant , va prendre du repos , pour être plus en état de mériter votre approbation.

le lendemain. Je répète vingt fois à mon épouse en nous couchant : Lucile est l'exemple & la bénédiction de la ferme. Et vos louanges sont la seule chose sur laquelle je n'essuie point de contradiction de la part de Micholle.

Tant de témoignages de la plus tendre amitié, ce soin noble de ménager l'amour-propre, en cachant les bienfaits sous le voile du devoir, sous le nom de la récompense, pénétoient Lucile de la reconnoissance la plus vive, & portoient la consolation dans son ame. Le seul Germain étoit digne d'être son pere. Elle ne se pardonnoit pas d'avoir désiré d'en connoître un autre.

Quelques mois se passerent, sans que rien troublât son bonheur. Toute la semaine elle le faisoit consister dans son travail. Depuis qu'elle savoit que son pere étoit touché de son zele, elle re-

doubloit d'affiduité. Le dimanche, elle étoit l'ame des danfes, & des jeux innocents du village. Elle paroiffoit au milieu de fes compagnes, comme Vénus entourée des Graces, ou comme Diane mêlée à fes chaftes Nymphes. Les bergeres avoient toutes les déférences pour elle. Leur attention alloit à refpecter jufqu'à fes goûts. Elle aimoit la violette & la jacinthe; elles ne mêloient ces fleurs à leurs bouquets, que pour les lui offrir. Si fon corfet étoit noué avec un ruban couleur de rofe, elles choififfoient d'autres couleurs. Elles fe faifoient fcrupule de fe parer des mêmes habits qu'elle, & d'affecter la moindre reflemblance extérieure. Autant elles croyoient Lucile au deffus d'elles, autant elles craignoient de l'offenfer par un défir jaloux de l'égalier. Que ces diftinctions accordées par des cœurs fimples, étoient flatteufes!



Dès qu'elle avoit quitté un habit , ou un bouquet , ses compagnes les prenoient à l'envi , heureuses de pouvoir honorer son choix , sans soupçon de rivalité & d'envie !

Les bergers la regardoient avec autant de respect que d'admiration ; danser avec elle , étoit une faveur longtemps chère à leur souvenir ; une fleur détachée de son bouquet , étoit briguée comme un don précieux. Un coup d'œil de préférence , un sourire de Lucile , étoient sans prix.

Sa vue inspiroit l'amour de la sagesse , & de la décence. On se disputoit son estime , en combattant d'honnêteté. Les danses sous l'ormeau , étoient devenues une école , où le plaisir même empruntoit des mœurs tous ses charmes. La jeunesse enivrée d'une joie pure , exprimoit ses sentimens sans détours , parce qu'elle n'avoit que des affections légi-

times & innocentes. Lucile connoissoit-elle le penchant d'un berger pour une de ses compagnes? elle leur faisoit de douces agaceries, se plaisoit à inquiéter un moment la bergere, en tenant comme sans dessein, des propos d'inconstance & de froideur. Quand ses soupçons avoient fait naître le trouble dans son cœur, elle appelloit son amant, qui le dissipoit par de nouveaux sermens. La bergere rassurée remercioit son amie de lui avoir préparé un instant, qu'une crainte légère lui avoit rendu plus doux.

Après ces petits jeux, Lucile retournoit danser. Les vieillards, les peres & les meres, entouroient la place. Les uns sembloient oublier leur âge, & fautoient au son du haut-bois. Les autres, la joie dans les yeux, se félicitoient d'avoir des enfans qui partageassent les amusements de la vertueuse Lucile,

& qui ne se livraient aux douceurs du plaisir , que pour mieux reprendre le cours de leurs pénibles travaux. Quand le soir approchoit , la danse & les jeux finissoient. On se marquoit le regret de se quitter si-tôt. On se disoit adieu jusqu'à Dimanche ; & , pour qu'il ne manquât rien au plaisir de cette journée , on reconduisoit comme en triomphe , Lucile jusqu'à la ferme , en chantant le plus souvent , des chansons rustiques à sa louange. Car au village , le cœur dicte quelquefois des éloges , mais rarement des fatyres. Ce misérable talent n'amuse que les villes , où il naît de l'oïveté , & de la corruption.

C'en est donc fait , troupe aimable , plus de plaisir pour vous jusqu'à Dimanche ! Quel long intervalle allez-vous passer dans les fatigues , & peut-être dans la disette ! pour qui donc travaillerez - vous ? hélas ! pour des

hommes qui vous méprisent , qui se croient d'un autre limon que vous , qui vous écrasent sous le poids de leur faste énorme ! Heureux habitant de la campagne , n'enviez point leur sort ! leur grandeur les importune. L'ambition les dévore ; leur oisiveté est leur supplice. Les plaisirs n'ont plus d'attrait pour leurs sens engourdis. Ils traînent une vie languissante , dans l'ennui , la satiété , & un dégoût absolu. Chérisséz donc , mortels favorisés du Ciel, chérisséz vos travaux , la paix de votre ame , & jusqu'à votre humble obscurité ! La nature elle-même assaisonne vos plaisirs. Elle n'en paroît avare que pour vous y rendre plus sensibles. Ne déplorez que le sort de Lucile. L'envie & la jalousie vont empoisonner ses beaux jours.

Micholle , uniquement occupée des avantages que son oisiveté & ses délicatesses

cateffes tiroient de cette aimable fille, étoit enchantée de l'avoir dans les premières années qu'elle passa à la ferme. Non seulement elle la débarrassoit d'une infinité de soins, qui coûtoient beaucoup à son orgueil, mais elle trouvoit toujours le tems de lui rendre de petits services, qu'elle n'osoit demander à personne. Aussi dans cet heureux commencement, elle la traitoit avec bonté, joignoit quelquefois son suffrage à ses louanges, & étoit la première à la recommander à Germain.

Micholle s'apperçut bientôt que, si elle jouissoit d'un repos qui lui étoit cher, Lucile avoit tout l'honneur du bel ordre qui régnoit chez elle; que tous les égards étoient pour cette fille charmante; qu'on n'avoit pour elle, qui étoit la maîtresse, que des attentions froides, & un air de respect qui tenoit beaucoup du dédain. Cette idée fut balan-



cée pendant quelque tems dans son esprit , par la justice qu'elle ne pouvoit refuser au mérite de Lucile. Mais plus il se développoit , plus le parallèle devenoit défavantageux à Micholle. Son amour propre se réveilla , & fit naître bientôt la haine la plus envenimée , contre une infortunée , qui ne méritoit que de la reconnoissance.

L'ame vile de Micholle sembla se dédommager du tems , où elle avoit été favorable à Lucile , en accumulant sur sa tête des querelles mal fondées , des reproches injustes , & toutes sortes de mauvais traitemens. Lucile effrayée d'un changement si imprévu , l'attribua à quelques omissions de sa part , redoubla d'activité & d'empressement auprès de Dame Micholle , lui parla d'un air pénétré de lui avoir déplu , lui en demanda mille fois pardon les larmes aux yeux. Triste effet d'une corruption parvenue à son com.

ble ! Ces témoignages de zèle , ces assurances de repentir , pour des fautes qu'on n'avoit point commises , sur-tout cette douceur à s'accuser , quand on avoit tout sujet de se plaindre , irritent dans le sein de Micholle , les serpens de l'envie qui la dévoroient. Elle n'avoit pas besoin que Lucile protestât de l'innocence de ses vues. Elle ne la connoissoit que trop. Seule , elle étoit l'objet de l'aigreur qu'elle lui marquoit. Lucile ne paroissoit plus estimable encore , que pour ajouter aux cruelles dispositions de son ennemie. L'éclat du mérite de l'une , augmentoit dans l'autre le trouble qui accompagnoit l'injustice. Ce n'étoit point pour la faire cesser. Une haine née de l'envie , & du sentiment de ses propres vices , est implacable. Les procédés les plus touchants la nourrissent , au lieu de l'éteindre. Une vertu dont on n'est pas

capable, est une source de désespoir & de rage. Moins la persécution est fondée, plus l'endurcissement fait de progrès.

Micholle ne laissoit passer aucune occasion de mortifier, de maltraiter Lucile. Travailloit-elle ? c'étoit avec nonchalance, ou mal-adresse. Marchoit-elle ? son air de satisfaction déceloit un fond d'orgueil trop content de lui-même. Osoit-elle s'asseoir ? c'étoit dans le dessein de faire remarquer les peines qu'elle avoit. Parler ? un ton de suffisance sembloit exiger qu'on l'écoutât comme un oracle. Un soupir, des larmes, étoient autant de reproches du peu d'intérêt qu'on prenoit à son sort. En un mot, un coup d'œil, le moindre geste, étoient des crimes. Les égards de tous les serviteurs de la ferme, enflammoient Micholle de colere. Les éloges que Germain ne cessoit de faire de

la laborieuse fille, étoient des coups de poignard qui déchiroient le cœur de son épouse. Elle l'écoutoit dans un sombre silence, d'un œil égaré & farouche, & ne tarδοit pas à punir Lucile des sentimens qu'elle inspiroit.

Cette jeune personne entendoit tout avec une patience admirable. Les discours outrageans ne lui arrachοient pas une replique. Elle condamnoit les mouvemens de dépit qu'elle ressentoit. Nulle plainte, nulle marque de mécontentement. Elle souffroit avec une égalité d'humeur, une sérénité, qui auroient attendri le cœur le plus barbare. Dès qu'elle étoit seule, elle pleuroit amèrement. Quelle différence de caractère, disoit-elle, entre mon père & ma mère! L'un ennoblit son état, par les qualités d'un cœur excellent, & d'un esprit qui sçait se borner à ce qui est de son ressort. L'autre, par une hu-

meur impérieuse , par une arrogance insultante , se rend indigne du nom de sa compagne. . . Mais est-ce à moi à censurer sa conduite ? quelques jours de désagrémens m'ont-ils déjà fait oublier que je lui dois l'asyle , l'éducation , & plusieurs années d'amitiés & de bontés ? je suis une ingrate.

Cette réflexion la plongeoit dans une tristesse profonde. Une ame honnête frémit à la seule idée du crime. Elle ne se pardonne pas l'ombre d'un sentiment contraire à ses devoirs. Lucile portoit le scrupule à cet égard, jusqu'à désirer que Micholle la tourmentât davantage, pour pouvoir expier dans la douleur , un mouvement involontaire. Sa mere la mettoit à de si vives épreuves , que la violence qu'elle se faisoit pour réprimer ses murmures , jointe à sa cruelle situation , causa bientôt un dépérissement sensible dans sa personne. Ger-

main en fut effrayé , & lui demanda avec instance , ce qui pouvoit causer son chagrin. N'en ayant rien tiré de satisfaisant , il résolut de l'observer de près. Il ne doutoit point que Lucile , éloignée de tous témoins , ne donnât un libre cours à ses plaintes , & ne lui découvrit un secret qu'elle s'obstinoit à lui cacher. Car Micholle avoit soin de se contenir en sa présence ; & , quoiqu'il soupçonnât qu'elle eût grande part à l'affliction de sa fille , il n'osoit lui imputer toute la méchanceté dont elle étoit capable. Il commença son examen par son épouse. Il vanta Lucile avec plus de chaleur que jamais. L'air impatient & taciturne , les regards furieux de Micholle , lui donnerent de cruelles lumieres. Il s'attacha aux pas de sa fille , en prenant toutes les mesures , pour n'être point apperçu. Entraînée un jour dans le jardin , plutôt

par le besoin de soulager son cœur oppressé, que pour y vaquer à aucun ouvrage, elle se jetta sur le gazon; & tenant sa tête entre ses mains, elle versa une abondance de larmes. Son pere qui l'examinait à quatre pas derrière un arbre, fut vingt fois sur le point d'aller à elle; mais réfléchissant que son impatience l'empêcheroit de s'instruire du véritable sujet de sa douleur; il se posséda dans l'espoir, qu'après ces premiers transports, il lui échapperait quelques mots qui l'éclairciraient pleinement.

En effet, elle effuya ses larmes, & dit un instant après : cruelle Micholle ! que vous ai-je donc fait, pour m'accabler de si durs traitemens ? que votre haine est ingénieuse à me tourmenter ! elle ne me donne pas un instant de relâche. Ah ! mon pere, sans votre tendresse qui me soutient, je mourrais de douleur !

Elle se leve en gémissant , regarde la maison tristement , arrache quelques mauvaises herbes en passant , & rentre. Micholle crie , gronde , & veut la frapper. Germain qui étoit accouru écouter à la porte , paroît à cet instant , & lui retient le bras. Cette femme acheve d'exhaler sa fureur sur lui-même , & se retire dans sa chambre , en vomissant mille imprécations.

Ma fille , dit alors Germain à Lucile , qui étoit tombée presque sans force sur un ban , je connois enfin la cause du chagrin qui vous ronge , & altère si visiblement votre santé. Je comprends le motif du refus constant que vous avez fait de me l'apprendre. J'avois des doutes que la scène dont je viens d'être témoin , a changé en certitude. Votre bonheur , chère Lucile , m'est trop cher , pour que je vous laisse plus long-tems en proie à la fureur de



Micholle. Choisissez dans les maisons religieuses des environs , celle qui vous p'aira le plus. Vous y vivrez plus heureuse que chez moi , & vous y resterez jusqu'à ce que vous vouliez prendre un autre parti.

Non , non , mon pere , je ne vous quitterai point. Ma mere a fans doute des raisons d'en user ainsi à mon égard. C'est moi qui lui ai donné lieu de se refroidir ; c'est à moi à redoubler de soins pour regagner son estime. J'ose espérer que ma conduite me rendra la place que j'ai eue dans son cœur. Si je suis assez malheureuse pour n'y point réussir , ne l'imputez point à ma mere ; c'est que je ne serai pas digne de ses sentimens. J'irai loin de vous , nourrir dans le travail & les pleurs jusqu'à la mort , le souvenir de vos bontés.

Une façon de penser si délicate ,

pénétra le bon Germain jusqu'au fond de l'ame. Il assura sa fille qu'il ne négligeroit rien , pour lui épargner les mauvaises humeurs de son épouse ; qu'il connoissoit trop son caractère pour en rien espérer , mais qu'il la contiendrait par sa présence , autant qu'il dépendroit de lui. Lucile le remercia par un soupir , & courut se jeter aux pieds de Micholle. Elle les baigna de ses larmes , la conjura de lui pardonner , si elle avoit eu le malheur de l'offenser.

Micholle balança un moment entre l'impression que la douceur respectueuse de cette charmante fille lui causoit , & les mouvements de haine qui la combattoient. Ceux-ci ne tarderent pas à l'emporter dans une ame inaccessible , aux cris de l'équité. Cependant elle crut devoir dissimuler. Le ton & les regards de son époux , lui annonçoient une indignation qui pouvoit retomber

fur elle. Allez, Mademoiselle, répondit-elle, je vous pardonnerai, je vous rendrai mes bonnes graces, si vous le méritez.

Lucile, qui ne craignoit pas de manquer à cette condition, ou qui étoit du moins résolue de tout mettre en œuvre pour la remplir, quitte Micholle en tressaillant de joie, & court apprendre à son pere les heureuses dispositions, où elle a laissé sa mere. Germain ne voulut point la tirer d'une si douce erreur, & s'arrangea, pour qu'elle ne restât point à la ferme, quand il seroit obligé de s'en éloigner. Enforte que, quand il vaquoit à ses affaires, ou aux travaux du dehors, il avoit un prétexte tout prêt, pour envoyer Lucile dans les champs, ou l'y emmener avec lui.

Ces précautions si sages en apparence, ouvrirent à Lucile une nouvelle source de chagrins & de malheurs. Micholle

n'avoit été jufqu'alors animée que par une baffe envie. Le poison de la jalousie fe gliffe dans fon fein. Ce n'est pas pour foustraire Lucile à fes caprices que fon époux l'enleve de la Ferme, ou l'y fait rester , quand il s'y arrête lui-même. C'est pour lui jurer plus librement qu'il l'aime ; c'est pour jouir de fa vue, fans crainte & fans témoins, Micholle ne garde plus de ménagement ; elle éclaire les pas de Germain & de Lucile du flambeau de la furie qui la guide. Le regard tranquille de l'amitié paternelle , exprime une passion aveugle. Le modeste embarras de la pudeur , passe pour l'inquiétude d'une conscience fouillée. Le sourire de l'innocence pour le langage du désir satisfait. Le trouble du zèle est le cri du remords. L'empressement du devoir & du respect , est le soin de plaire , &

l'ivresse du bonheur. Tout est crime aux yeux d'une épouse qui ne voit que ce que l'envie, & la jalousie lui présentent. Tout la convainc d'une intelligence secrète, & d'une noire trahison. La ferme retentit des éclats de sa fureur; tous les reproches ensemble sont au-dessous de ce qu'elle sent pour ce couple odieux. Les exécutions même fervent mal le démon qui la possède. Elle appelle à grands cris les foudres du ciel, & tremble qu'ils ne remplissent pas sa vengeance. Les domestiques du fermier sont saisis d'effroi. Ils croient à tout moment que la terre va s'entr'ouvrir sous les pas de l'impie Micholle. Ils oublient qu'un repas simple est nécessaire pour réparer leurs forces épuisées. Ils fuyent dans leurs réduits pour n'être plus témoins de tant d'horreur.

Lucile s'étoit cachée dans sa chambre dès le commencement de cette scène affreuse. Là à genoux & baignée de larmes, elle conjuroit le ciel à mains jointes, de regarder sa mere d'un œil de miséricorde, de rendre le calme à son ame, de lui manifester la pureté de ses sentimens, & de daigner lui inspirer le parti qu'elle avoit à prendre pour épargner à sa mere la honte de l'offenser.

Germain enveloppé de son innocence, laissoit gronder l'orage & en attendoit la fin impatientement. Micholle enfin eut honte d'avoir causé la fuite de ses domestiques, & courut s'enfermer. L'esprit de jalousie & de vengeance, lui suggéra un projet plus abominable que toute sa conduite passée. La nuit fut employée à s'en applaudir & à en préparer le succès. Le premier moyen qui s'en présenta à son

imagination , fut d'affecter de se réconcilier sincèrement avec Lucile ; il falloit regagner sa confiance pour l'attirer plus sûrement dans le piège. Dès le lendemain matin , elle appella sa fille auprès d'elle , lui fit mille protestations d'amitié , la pressa d'oublier les peines qu'une injuste jalousie lui avoit faites , lui en marqua son repentir jusqu'à descendre aux excuses. Lucile en rougit pour elle , la pria de se ressouvenir qu'elle étoit sa mere & que les assurances de son estime ne devoient point passer les bornes de la bienséance. La corruption les connoît-elle quand il s'agit de parvenir à son but infame ? La bassesse & l'humiliation lui prêtent leur masque , & elle se sert d'un sacrifice apparent pour endormir la défiance , & surprendre la crédulité.

Quoi qu'il en soit , la paix parut rétablie dans la ferme. L'estime que Mignoît

cholle témoignoit à Lucile, avoit rendu à la Maîtresse celle de ses serviteurs. Une si prompte réparation avoit fait oublier le mal. La joie régnoit dans tous les membres de ce petit corps. La plus horrible tempête couvoit sous ce calme trompeur.

Le Marquis de Bardan, Seigneur du Château, étoit aussi distingué par son courage, son mérite, & sa naissance, que plaint universellement par ses foiblesses pour son fils unique, & les dérèglements honteux de ce jeune homme. Des richesses immenses, une éducation des plus négligée, un tempérament de feu, pour tous les excès de la débauche, une liberté inouïe, furent les premières causes de ses égaremens. Le commerce des Seigneurs de son âge, acheva de corrompre un naturel qui eût embrassé le bien avec la même ardeur que le mal.

*II. Partie.*

**D**



Le jeune Bardan avoit vingt ans ; une certaine noblesse perçoit à travers l'air d'étourderie. Il avoit été d'une des plus heureuses phisionomies : mais la pâleur, des yeux éteints & enfoncés, une démarche chancelante, un corps décharné, ne montraient plus en lui qu'une victime du libertinage. De la vivacité, un tour d'esprit agréable, un son de voix intéressante, du talent pour la fine plaisanterie, une facilité naturelle d'expression, en auroient fait un des plus aimables hommes de son tems. Il ne chercha qu'à être le plus renommé par ses profusions & ses aventures indécentes. Selon lui les mœurs n'étoient qu'une hypocrisie tyrannique, les vertus que des préjugés, les loix les plus respectables que des rêveries du despotisme, les devoirs que des prétentions ridicules. Les liens les plus sacrés qu'un joug imposé par l'orgueil,

& l'intérêt. Il ne connoissoit que le plaisir, il n'en prenoit que des mains de la débauché. Incrédule sur les vertus des femmes, il pensoit que la beauté n'inspire que des désirs, qu'elle brûle de satisfaire ; que les bienféances sont un vol fait à la condition humaine ; que la possession n'a de droit sur les cœurs qu'autant qu'elle a de charmes ; que le sel de la jouissance consiste dans le changement ; qu'il est honteux de se laisser séduire par les pleurs & les plaintes ; que la volupté est la mesure du sentiment ; que l'un cesse avec l'autre, ou plutôt que le sentiment n'est que la volupté voilée sous un nom plus honnête.

C'est ainsi que des passions affreuses détruisent tous les principes, & renversent les digues que la nature & la raison opposent à leur fougue impétueuse. Elles savent donner des pré-

textes à leurs désordres, & justifier le crime même à leurs propres yeux.

Tel étoit l'homme que Micholle avoit choisi pour exercer sa vengeance sur la vertue de Lucile. Elle étoit instruite que le Marquis étoit auprès de son pere depuis quelques jours ; un moment après l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec sa fille, elle se rend au Château & demande à parler au jeune Bardan. On l'introduit chez lui : les complimens, les questions d'usage finis, Micholle avec l'assurance que donne l'habitude du mal, adresse ainsi la parole à son jeune maître. Vous paroissez fatigué, Monsieur le Marquis. Seroit-ce des délices que vous goûtez à Paris ? Je n'en serois pas étonnée. Il y a toujours dans ce pays-là tant d'aprêt, tant de fracas, que la volupté même y devient insipide à la longue. N'est-ce pas, Monsieur ? Je parierois que vous venez

à la campagne vous remettre des parties bruyantes de plaisir qu'on fait sans cesse à Ville... Cela pourroit être Dame Micholle. Y-a-t-il de jolies femmes ou filles dans le canton? L'un ou l'autre m'est égal. Je viens peu ici; je connois mieux Paris que la terre de mon pere... Des femmes? oui, il y en a, mais il faut quelque chose de plus piquant à un Seigneur comme vous.... Je viens faire pénitence avec mon pere. Ainsi Je ne ferai pas difficile..... Nous avons des filles assez bien, mais elles sont inabordables..... Bon! vous plaisantez. Rien me résistera-t-il? ce fera trop d'honneur pour elles. Et puis, ne suis-je pas le maître en ces lieux? on m'obéira, foyez en sûre..... La plus jolie de toutes, est une petite Lucile que Germain a retirée à la ferme, & à qui il fert de pere. Mais c'est un dragon de sagesse & de vertu.

D'ailleurs, mon mari... Sa vertu! votre mari! Sont-ce là des difficultés pour moi? ménagez-moi une entrevue avec Lucile, & je vous réponds du reste.

Micholle promit de lui être favorable en ce qui dépendroit d'elle. On prit des mesures pour écarter de la maison l'incommode Germain, & pour y retenir Lucile. L'heure fut fixée l'après midi.

Micholle en rentrant chez elle, donna à son mari une lettre de conséquence, disoit-elle, que le jeune Marquis le chargeoit de remettre en main propre à un Seigneur des environs, l'après dînée. Un moment après, elle feignit une colique épouvantable; se mit au lit, & pria Lucile de ne point la quitter, ajoutant qu'elle ne vouloit prendre de secours que de sa main: cette tendre fille lui en donna de toute espèce, avec une ardeur & une affec-

tion incroyables. Germain dîna, vint marquer à Micholle l'inquiétude qu'il ressentoit de son incommodité, & monta à cheval. Il ne fut pas plutôt parti que le mal de son épouse cessa. Elle voulut absolument se lever, éloigna par diverses commissions valets & servantes, & remercia Lucile des services qu'elle venoit de lui rendre, en des termes si affectueux, & avec des démonstrations d'une amitié si parfaite, que Lucile dans une joie inexprimable, entrelace ses bras dans les siens, & ne peut lui peindre sa reconnoissance que par mille embrassemens.

Des caresses si touchantes, n'ému-  
rent point Micholle. La feinte qu'elle étoit forcée d'employer retomba sur l'infortunée Lucile. On n'attendit qu'avec plus d'impatience le moment de se venger de son mérite, de ses vertus & des faux dehors qu'on avoit été contrainte d'emprunter.

Cette mere si indigne d'un nom qu'il dépendoit d'elle de ne pas prendre, va plusieurs fois à la porte voir si le Marquis n'arrivoit point. Enfin elle l'apperçut, l'attendit comme pour le presser de lui faire l'honneur d'entrer chez elle; le Marquis se rendit sans peine, & passa dans sa chambre, où Lucile fut bientôt appelée. Le Marquis fit un mouvement de surprise en la voyant, débuta avec elle par l'éloge de sa beauté, se plaignit du sort qui ensevelissoit sous des habits rustiques, & dans le fond d'un Village, des charmes capables de relever l'or & le diamant, & d'être l'ornement de la Capitale. Lucile répondit avec autant de naïveté que d'esprit, que la politesse étoit ordinaire aux personnes de son rang; que le peu d'agrémens qu'elle pouvoit avoir reçu de la nature, étoient effacés par nombre de  
ses

ses compagnes , & que n'occupant que la seconde place tout au plus dans le Village , elle n'avoit garde de croire qu'elle fût remarquée dans une Ville , où ce qu'il y a de plus parfait , abonde de toutes les Provinces. Comment ! reprit le Marquis , elle ne raisonne pas mal ! Quel âge avez-vous , petite ? . . . . Dix-huit ans . . . . . Cela commence à se passer. Avez-vous jamais aimé ? Il ne faut point faire la réservée mal-à-propos ; l'amour est un penchant naturel. Il n'y a pas plus de mal à le ressentir , qu'à l'inspirer. Répondez donc , belle enfant. Le cœur ne vous a-t-il jamais rien dit pour aucun Berger du Village ?

Lucile rougit , cette question l'embarraçoit. Micholle la tira de peine , & répondit que le cœur de Lucile étoit neuf , & qu'il ne connoissoit encore que les douceurs de l'amitié . . . . . II

*II. Partie.*

**E**



sera bien glorieux de lui faire sentir les charmes de l'amour; je m'en chargerai volontiers. Lucile, il faut venir à Paris, je vous donnerai une maison délicieuse, des gens, un équipage & des ajustemens plus convenables à ce joli minois. Je me flatte que vous n'hésitez pas à faire le bonheur d'un homme qui vous aime au premier coup d'œil. Je ne suis pas un tiran. Quand vous n'aurez plus de goût pour moi, vous serez la maîtresse d'en prendre pour un autre, qui ne sera pas plus ridicule; & de fantaisies en fantaisies, vous passerez le bel âge dans les bras de la félicité. Décidez promptement : quand voulez-vous partir ?

Lucile ne comprenoit rien à ce discours. C'est au vice à dévoiler ses mystères odieux. Ce qu'elle entrevoyoit assez clairement dans les propositions du Marquis, c'est qu'elles bleffoient l'hon-

néteté. Du moins elle en jugeoit ainsi à un trouble secret, à une certaine horreur qu'elles excitoient dans son ame. Elle lança un regard d'indignation sur le Marquis, car elle n'imaginoit pas que Micholle eût part à cet entretien. Elle la pria de vouloir bien répondre à des choses au dessus de sa portée, & voulut se retirer. Micholle lui dit, qu'il ne falloit pas s'alarmer d'un badinage innocent; que Monsieur le Marquis lui faisoit trop d'honneur, & que les avances auxquelles il s'abbaissoit, méritoient qu'elle se comportât avec plus de ménagement. Lucile craignit d'avoir été trop brusque; protesta du respect qu'elle avoit pour la personne du Marquis, & le pria de lui donner la liberté de vaquer à ses occupations. Mademoiselle, reprit Micholle, votre présence n'est nécessaire qu'ici. Monsieur le Marquis a des choses à vous communiquer qui

regardent votre fortune ; je vous ordonne de l'écouter avec les égards que vous lui devez. Elle sortit à ces mots, & ferma la porte sur eux.

Ce fut alors que Lucile entrevit les desseins du jeune de Bardan ; elle ne se laissa point abbatre par la douleur. Enfin, je vous entends, dit-elle au Marquis avec fermeté. Si un reste d'honneur vous parle encore, vous serez sensible à mon sort. Vous ne comblerez point des outrages auxquels je ne survivrois pas. Le Marquis se mit à rire. Ecoutez, petite, reprit-il, il ne me conviendrait pas d'être venu ici inutilement. Je ne pardonnerois point à une Payfanne une résistance que nos Dames se font un mérite de m'épargner. Mais il me semble que je suis raisonnable. Si vous me rendez heureux, vous le serez vous-même ; vous partagerez ma fortune & mon cœur.

Si je vous dois des plaisirs , je vous offre en retour des présens , un sort qui ne font point à dédaigner. Cédez à mes desirs de bonne grace , ou souvenez-vous que je puis commander. Il lui saisit la main aussi-tôt , veut l'embrasser , & se dispose à obtenir par violence ce qu'on refuse à ses sollicitations. Lucile dégage sa main , & le repousse sur sa chaise. Le Marquis se relève , & d'un œil étincellant tente les derniers efforts pour assouvir ses desirs. Lucile le jette à la renverse sur le carreau , ouvre une fenêtre qui donnoit sur le jardin presque de niveau à la chambre , se précipite de l'autre côté , laisse dans les mains du Marquis accouru pour l'arrêter , un morceau de son tablier , & s'enfuit dans la campagne par une porte dont elle avoit la clef.

Le Marquis couvert de honte ap-

pelle en vain Micholle; elle s'étoit éloignée dans l'attente que sa témérité auroit le plus heureux succès. Il fut obligé de sortir par la même fenêtre, & de rentrer dans la cour de la ferme par une porte de la cuisine. La perfide Micholle va à sa rencontre, ne doutant pas qu'il n'eût consommé le déshonneur de sa fille. Le Marquis lui raconte de quelle maniere elle lui avoit échappé. Cette vile créature croit qu'il veut lui faire mystère de sa victoire. Au reste, Monsieur, vous devez bien cette discretion aux plaisirs que vous avez goûtés dans les bras de cette enfant. C'étoit ce qu'elle pouvoit exiger de moins de vous. Je ne m'en offense point. Cependant ma complaisance mériteroit que vous me missiez dans votre confiance. Je vous jure, Micholle, que ma victoire, ma discretion & ma confiance, n'ont rien de

réel que dans votre imagination. Ma confusion est complète. La légère Lucile est sortie par la porte du jardin qui donne sur la campagne. Je n'ai eu d'elle que deux vigoureuses bourades, & ce morceau de tablier qu'elle m'a laissé dans les mains en se jettant dans le jardin. Rien n'est plus vrai, Micholle. Cette aventure ne flatte pas ma vanité; & si vous ne me donnez les moyens de réparer mon honneur, j'abandonne une entreprise où je ne suis pas de force égale.

Je suis perdue Monsieur le Marquis, reprit-elle, si vous ne me secourez vous-même. Lucile ne va pas manquer d'instruire son pere de ce qui s'est passé, & d'appuyer sur le rôle que j'y ai joué. Je ne me dissimule pas que ma foiblesse pour vous, Monsieur, ne m'ait rendu coupable. L'horreur que mon mari aura de ma conduite, m'ex-

posera sans cesse à ses reproches. Si vous achevez votre dessein, je n'aurai pas plus à en redouter, & j'aurai du moins mérité toute sa haine. Vous retournez bientôt à Paris. Il faut faire enlever Lucile avant que son pere ait le tems de prendre des mesures pour vous dérober votre proie. Elle va demain au marché. Il fera facile de l'attendre sur le chemin avec une chaise cachée dans le petit bois qu'il traverse, & de l'emmener à Paris, où vous la suivrez, si vous le jugez à propos.

Le Marquis goûta encore ce projet, & partit pour arranger tout ce qui étoit nécessaire à l'exécuter. Quant à Lucile, un peu remise de sa frayeur, mais ne pouvant concevoir comment une femme, qui se disoit sa mere, eût osé ménager son infamie; elle craignoit encore de l'offenser par des soupçons trop

bien fondés. Une confiance aveugle dans le caractère du Marquis, lui avoit peut-être permis de s'éloigner. Si elle avoit fermé la porte, c'étoit sans y penser. Lucile enfin se plaisoit à excuser l'auteur de tous les maux qui alloient fondre sur elle. Il n'étoit pas facile de prendre une résolution dans une si fâcheuse circonstance. Tout déclarer à son pere, c'étoit l'indigner contre une épouse à laquelle il étoit lié pour la vie ; se porter délatrice d'une femme à qui elle-même devoit tout ; mettre le désordre dans la maison. Enfin, c'étoit empoisonner les jours du plus généreux, du plus estimable des hommes. En gardant le silence, à quoi ne s'exposoit-elle pas ? Sçauroit-elle, dénuée de tout conseil, se conduire avec assez de prudence, & éluder les pièges de ses ennemis ? Elle s'arrêta pourtant à ce dernier parti :



comptant, si les choses étoient pouffées à l'extrémité, qu'elle auroit toujours le tems de recourir aux avis & aux secours de son pere. Il sembla que cette résolution eût rendu le calme à son ame. Sur le soir, plusieurs de ses compagnes la joignirent, & revinrent avec elle en chantant & en dansant. Cette gayeté pure étoit le prix d'une journée bien remplie. Le loisir qui suit le travail, est le plus doux des plaisirs. Quel riant tableau! trente Payfans & Payfannes, chargés encore des instrumens de leurs travaux, bénissent le moment qui les réunit, mêlent leurs chansons rustiques aux sons d'une flutte champêtre, expriment dans les jeux & les ris, les sentimens qu'ils s'inspirent; se fuient, se poursuivent, ne s'atteignent que pour expier trop de rigueur, ou payer la constance par des embrassemens qu'on refuse pour

tes laisser désirer. La franchise préside aux aveux. L'amour seul parle aux cœurs. L'innocence, la naïveté scellent la confiance. Ceux qui aiment s'expliquent hautement & sans détours : ceux qui n'aiment point encore, félicitent leurs amis de leurs sentimens & de leurs choix. Sans feindre une passion qu'ils ne tarderont pas à ressentir, ils lui préparent un cœur simple & sincère, & attendent que la nature veuille les rendre capables des douceurs d'un fidèle attachement.

Cette vive satisfaction fait oublier la longueur du chemin ; on arrive au Village, on se sépare sans trouble, & sûr de se revoir le lendemain. L'appétit rend un plat de légumes délicieux ; on se jette dans les bras du sommeil, & on jouit d'un repos que les songes effrayants n'osent interrompre. La

grandeur a-t-elle un seul de ces heureux moments ?

Lucile rentra à la ferme occupée du bonheur de ses compagnes , & en partageant leur joie. Micholle , qui n'étoit pas sans crainte sur la conduite qu'elle alloit tenir , l'observa attentivement , pour prendre son parti suivant les circonstances. L'air libre & aisé de sa fille , la rassura ; elle se promit bien de ne la point laisser en particulier avec son pere , & de faire de si grands cris , si elle touchoit quelque chose de l'aventure de l'après-dînée , qu'il ne comprendroit rien à ses propos , ou que même le mensonge prévaudroit sur la vérité. La soirée se passa tranquillement , & Lucile ayant reçu les ordres de Germain pour le marche , lui fit les caresses ordinaires , & se retira dans sa chambre.

Un ennemi plus redoutable que Micholle, l'y attendoit. Une foule de réflexions écarta le sommeil de ses paupieres. Elle l'appella en vain. Le danger qu'elle avoit couru, se peignit à son imagination dans toute son étendue. L'horreur en fut imputée à la fermiere. C'est elle, je n'en puis plus douter, disoit-elle en gémissant, qui a ourdi cette trame détestable. Que j'étois aveugle tantôt de la justifier ! Elle porte envie à mon assiduité, à mon zèle. Ce désir de me rendre utile à mon pere, condamne sa nonchalance, & la froideur dédaigneuse qu'elle a pour son état. Jalouse des marques que le Fermier me donne sans cesse de sa tendresse paternelle, & des bontés qu'on a pour moi chez elle & dans tout le Village, elle a formé le complot de m'en punir, en m'avilissant, en me rendant un objet de mépris pour

mes compagnes, le rebut & l'opprobre de la nature. Quelle femme! quelle vengeance!

Des frissons, des transports de fureur, des sanglots lui coupoient la parole; abbatue, épuisée, elle respiroit difficilement. Ces combats ne cessent que pour donner passage à un torrent de larmes. Elle n'avoit jamais éprouvé de situation si douloureuse. Le Marquis s'offre à son esprit : un mouvement de plaisir fixe ses yeux sur lui. Son souvenir l'attache, l'intéresse. Elle se plaît à s'en occuper. Un charme secret l'attire près de cette image. Une voix puissante prend sa défense. Non, s'écrie-t-elle, le Marquis n'est point coupable : il devoit profiter d'une occasion qu'on lui présentoit. Il me semble qu'il n'a pas usé de toute la force dont il étoit capable. Même en attaquant mon honneur, il me regar-

doit avec compassion. . . . . Dois-je lui pardonner son entreprise en faveur de ces ménagemens ? N'est-on coupable que quand le crime est heureux ? Quel intérêt prens-je à un homme qui a voulu me ravir l'honneur ? Pourquoi ne puis-je effacer son image de ma mémoire ? O Ciel ! J'aime à m'entretenir avec elle. Je tremble de descendre dans mon cœur. Seroit-il favorable au Marquis ? Ah ! je ne le sens que trop ! quel est donc mon espoir ? Suis-je née pour lui ? consentiroit-il à me posséder sans me corrompre ? L'amour rempliroit-il la distance qu'il y a de son rang au mien ? Ce sentiment n'auroit-il du mépris que je dois au Marquis ? Quoi ! j'aimerois . . . . un séducteur ! Le moment où il m'a outragée auroit été choisi pour le rendre maître de mon cœur ! L'indifférence si longtemps chère à ce cœur, seroit-elle sacri-

fiée à un homme qui ne trouve dans l'obscurité de mon état , qu'un titre pour me faire servir à ses desirs emportés? Ah! Marquis! que n'êtes-vous mon égal! Que ne pensez-vous avec la même délicatesse que moi! Il me seroit bien doux de trouver dans les moyens que Micholle a employés pour me déshonorer , la route du vrai bonheur. Que j'aurois de joie à lui montrer que sa vengeance m'auroit rendue heureuse !.... Quelle erreur me séduit? écartons des pensées chimériques. Etouffons dans sa naissance des sentimens dont j'aurois à rougir toute ma vie.

Cette dernière résolution prise avec fermeté, la rendit plus tranquille, & elle s'affouplit. Mille songes affreux troublerent son sommeil. Elle se réveilla plusieurs fois dans une sueur & une agitation mortelles. Quand il fallut se  
 lever

lever, elle étoit d'une foiblesse extrême, peut s'en fallut qu'elle ne restât au lit. Mais la crainte d'allarmer son pere, & plus encore celle de lui faire manquer le marché, la déterminèrent à se lever, & à s'y rendre. Les voitures chargées du grain & des autres denrées, étoient parties une heure devant elle, suivant la coutume, & avoient passé le bois dont j'ai parlé plus haut, quand elle y arriva. Elle n'y avoit pas fait cinquante pas, qu'un homme masqué arrête son cheval par la bride, que deux autres l'enlevent dans leurs bras, & la portent malgré ses cris lamentables, dans une chaise à deux places. L'un des trois masques se met à côté d'elle, & la chaise vole comme le vent. Des relais l'attendoient sur le chemin, hors des Villages, & le bruit de la chaise étoit tel que l'infortunée Lucile ne pouvoit faire enten-



dre ses cris. Elle ne cessoit de pleurer & de gémir. Vingt fois elle essaya de fléchir celui de ses ravisseurs qui l'accompagnait, par ses instances, & par ses promesses. Il fut inexorable, & ne lui répondit que par signes. L'air d'attention & de respect qu'il avoit pour elle, fut la seule consolation qu'elle en tira. Dans peu d'heures ils arrivèrent dans un de ces palais consacrés à la volupté, sous le nom de *petites maisons*, dont on voit nombre autour de Paris. Un laquais que le Marquis y avoit envoyé dès le lever du soleil, y reçut Lucile avec tous les égards de civilité possibles. Il lui dit que tout ce qui étoit dans cette maison prendroit ses ordres, qu'elle en étoit la Maîtresse, & qu'on y feroit empressé à lui obéir. Lucile ne lui répondit qu'en poussant des soupirs, & se laissa conduire dans un appartement, dont la

magnificence auroit surpris ses regards dans un autre tems. Une suivante vint lui offrir ses services. Lucile la regarda avec mépris, & lui dit de la laisser seule. Dès que cette femme fut retirée, un coup d'œil autour d'elle, l'instruisit de la destination des lieux qu'elle habitoit, & du barbare dessein de celui qui l'y avoit fait conduire. Elle fut convaincue que ce ne pouvoit être que le Marquis. Son sort lui en parut moins déplorable. Elle osoit espérer d'obtenir qu'il la rendît à son généreux pere. Elle étoit surprise de ne point voir le Marquis. Elle le désiroit, en apparence pour commencer des sollicitations dont elle espéroit sa délivrance; mais un motif plus pressant se cachoit sous ce voile trompeur.

La suivante qui avoit ordre de ne point laisser seule sa nouvelle Maîtresse, reparut, & la pressa d'agréer ses servi-

ces. Il est tems , lui dit-elle, Madame , de déjeuner. Je fais supérieurement le café & le chocolat. Lequel souhaitez-vous ? consolez-vous , ma chere Maîtresse. Vous êtes la premiere qui verse des pleurs dans cette maison. Bientôt tous les charmes de la volupté se réuniront pour faire votre bonheur. Vos vœux seront remplis avant que formés. Dans mon particulier, je contribuerai de tout mon pouvoir à votre satisfaction: J'ai du talent pour la toilette , personne n'habille avec plus de goût. Ayez donc la bonté de me dire le vôtre pour le déjeuner.

Lucile eut pitié de son empressement. Cette volupté qu'elle lui vantoit tant, renouvela son chagrin. Elle pleura amèrement. La cruelle situation où elle se voyoit, lui causa bientôt des frissons , tristes avant-coureurs de la fièvre la plus ardente. Il fallut se met-

tre au lit. Mais avant de s'y déterminer, elle exigea qu'on ôtât ces oreillers, ces dentelles, ce duvet, folles inventions, d'une délicatesse efféminée. On obéit, & elle se coucha. L'inquiétude où son absence alloit plonger le tendre Germain, le désespoir de ne pouvoir lui donner de ses nouvelles, augmentèrent la fermentation des humeurs, & causèrent à Lucile un violent transport. Le Médecin & le Chirurgien de la maison furent appelés; un exprès prit la poste pour instruire le Marquis de la maladie de Lucile. Toute la maison fut en allarme. La veine ouverte à propos, dissipa ces simptômes menaçans avec la fièvre. Mais il resta des mouvemens convulsifs, qui firent craindre des suites funestes. Le Marquis arriva sur le soir, & comprenant qu'il falloit changer de langage avec une fille qui jouoit la vertu; car c'est ainsi

qu'il pensoit de toutes les personnes d'un  
sexe , il entra dans ses vues , vanta ses  
sentimens , feignit d'en être touché ,  
lui demanda pardon à genoux , de la  
derniere violence qui lui avoit été faite.  
C'est l'amour extrême que vous m'avez  
inspiré , lui dit - il , belle Lucile , qui  
m'a rendu coupable à vos yeux. Je ne  
puis plus vivre sans vous voir, sans vous  
jurer mille fois le jour que je ne res-  
pire que pour vous. Votre vertu , vos  
scrupules mêmes , sont ici en sûreté. Ne  
craignez aucun attentat qui me rende  
indigne de votre pitié , si vous me re-  
fusez un retour qui feroit le bonheur  
de ma vie. Je ne vous demande que la  
grace de me permettre d'employer tous  
les moyens honnêtes , pour vous ren-  
dre sensible. Si je n'ai pas le bonheur  
d'y réussir , je vous renvoie chez Ger-  
main comblée de tant de biens , que  
vous ne me reprocherez pas de m'avoir

sacrifié quelques-uns de vos momens. Quant à votre pere , il est prévenu. Je lui ai appris , par une voie indirecte , qu'il pouvoit être tranquille sur votre sort ; qu'il seroit plus beau que celui qu'il étoit en état de vous donner ; qu'enfin on n'auroit pas moins à cœur votre honneur & votre réputation que lui-même. Ainsi , charmante Lucile , s'il ne vous est pas possible de me voir comme un amant empressé à vous plaire , regardez-moi du moins comme un bienfaiteur qui saura prévenir vos vœux , & respecter vos volontés.

Lucile jetta un regard plein de langueur sur le Marquis. Vous êtes cause , Monsieur , lui dit-elle , des maux que je ressens , & de ceux que j'entrevois dans l'avenir. Si vous voulez que j'oublie tout , ressouvenez-vous de vos promesses , garantissez-moi les par un serment solennel. A cette condition , je

consens à passer ici quelques jours, pourvu qu'il me soit permis de ne rien changer à ma façon de vivre, & d'écrire à mon pere.

Le Marquis lui prit la main, qu'il couvrit de baisers, jura qu'il lui tiendrait parole en tout point, avec un air de franchise, qui rassura Lucile, & lui donna quelque espérance. Le Médecin survint. Il trouva la malade dans une agitation terrible, & ne doutant plus que la présence du Marquis n'y eût une grande part, il le pria de la laisser seule. Celui-ci se plaignit de cet ordre sévère, marqua à Lucile toute la douleur qu'il en ressentoit, & la quitta d'un air extrêmement triste & abattu.

Qu'il parût aimable à Lucile dans cet état ! quel ton réservé & respectueux ! quelle douceur dans ses discours ! quelle modération dans ses désirs ! avait-il

il le langage d'un ravisseur ? Il l'étoit pourtant. Que Lucile étoit affligée d'avoir à le lui reprocher ! Son cœur l'excusoit , & s'abandonnoit fans défiance, aux charmes du sentiment qu'elle éprouvoit pour la première fois. Elle étoit trop novice dans l'art d'aimer , pour rien craindre d'une impression si douce. Comment soupçonner de feinte un amant qui empruntoit si naturellement les couleurs de la vérité ! Lucile ne connoissoit point l'imposture. L'auroit-elle supposée dans les autres ? tant de raisons réunies étoient , pour ainsi dire, les portes par où le poison de l'amour s'insinuoit dans son ame. Il y répandoit une chaleur si agréable , que long-tems il fut l'objet unique de ses réflexions.

Le Marquis ne manqua pas de la voir , avant de se coucher. Sa visite fut courte. Il l'invita tendrement à comp-



ter sur sa probité , à écarter toute inquiétude , & à jouir d'un repos qui lui étoit nécessaire. Lucile ne lui répondit que par un soupir , & le voyant partir , elle tourna la tête de l'autre côté , pour dérober à la suivante , qui ne quittoit pas son lit , des larmes qui s'échappoient de ses yeux. La présence du Marquis avoit ajouté un nouveau prix à ses réflexions. Elle y retomba malgré elle , & resta dans cette espèce d'ivresse , plus d'une heure. Enfin elle en sortit comme d'une léthargie. Quelles images flatteuses , dit-elle en elle-même , séduisent ma foible raison ? la présence , le souvenir de mon ravisseur me font la plus vive impression. Quelle honte ! avec autant de foiblesse , comment lui résisterai-je , s'il devient téméraire ? quand il me respecteroit , qu'attends-je d'une passion qui ne peut pas avoir une fin légitime ? Si je ne puis l'éteindre , je la cacherai avec

tant de soin , que le Marquis n'en aura jamais le moindre soupçon. Je lui marquerai tant d'indifférence , qu'il sera forcé de me renvoyer chez mon pere. Il me l'a promis. C'est tout mon espoir . . . . Que dis-je , reprenoit-elle un moment après ? si je suis capable de montrer de la froideur au sein de la plus vive flamme , le Marquis ne peut-il pas affecter des sentimens qu'il n'a pas en effet ? . . . Cette pensée arrachoit des soupirs à Lucile. Si j'en impose au Marquis par de fausses apparences , ne le mets-je pas en droit de me tromper moi-même ? ah ! s'il ne m'aimoit pas ! . . . Eh bien ! loin d'en gémir , je dois le désirer. J'aurai moins d'importunités à en essuyer. J'en obtiendrai plus facilement ma délivrance. . . . A quelle extrémité suis-je réduite ! la raison m'oblige de souhaiter comme un bien, ce que mon amour re-

garde comme le plus grand des malheurs. N'en est-ce pas un plus cruel encore, de vivre dans l'infamie? Amour! quel que soit ton pouvoir, tu m'ôteras le jour avant l'estime de moi-même. A ces mots, ses yeux appesantis se fermerent enfin à la lumière. Un sommeil assez tranquille répara presque le désordre de tant d'agitation & de combats. Nous allons passer dans la chambre du Marquis. Ce qui l'occupoit, n'intéressera pas moins le Lecteur.

La joie d'avoir en sa puissance un objet aussi sage que charmant, avoit fait place dans son cœur à de vives allarmes sur l'état de Lucile. Il se reprochoit d'avoir mis Lucile en danger; d'avoir rendu la vie odieuse à une créature innocente, pour satisfaire ses aveugles désirs. Le remord lui montra l'équité naturelle, blessée par une action violente; les mœurs gémissant de sa

licence , l'ordre public troublé par l'abus de son rang. Les loix de l'honnêteté , violées par une lubricité sans bornes. Enfin les efforts de l'innocence & de la pudeur , bravés , insultés par le libertinage. Ce tableau affreux lui ferre le cœur , une foule de réflexions , plus affligeantes l'une que l'autre , se présentent à son esprit , & portent , pour ainsi dire , les premiers coups au systême de la débauche. Mais le Marquis étoit trop plongé dans l'abîme. Il écarte des idées importunes , s'irrite de s'en être occupé , & ne songe plus qu'aux moyens de couronner son entreprise. Des ménagemens , une modération simulés , lui avoient réussi ; il résolut d'en user au moins encore quelques jours. Que cette païssanne , dit-il , ne me mette pas longtems à la gêne ! La feinte est un rôle pénible. Me prend-elle pour un Céladon du vieux temps ? Si mon air de respect

& de timidité étoit connu , je serois perdu dans le monde ; je ne serois plus à la mode ; mes amis me persifleroient . . . D'où vient que je me rappelle avec une sorte de satisfaction , la conduite que j'ai tenue aujourd'hui avec Lucile ? pourquoi ai - je oublié si vîte l'affront qu'elle me fit hier ? loin de m'en ressentir , je lui ai prodigué les promesses & les sermens qu'elle a voulu. J'en suis troublé ? aurois-je des scrupules ? cela seroit merveilleux . . . . La pauvre petite ! elle est aimable. Ses pleurs m'intéressent . . . Autre ridicule. Rien doit-il me toucher que le plaisir ? . . . J'approuve , je condamne , je médite , je réfléchis sur tout . . . Je réfléchis ? La raison en habit de village , s'est - elle glissée dans l'asyle des délices ? un Marquis à vingt ans philosopher ? la chose est divine !

Ces alternatives de tristesse & de

gaieté, de folie & de raison ; menerent le Marquis jusqu'au petit jour , que le sommeil les interrompit. Que la scène étoit différente chez Germain ! des païsans avoient trouvé , & ramené le cheval de Lucile à la ferme. Le maître & les serviteurs furent saisis d'une mortelle inquiétude. Micholle elle-même feignit d'être désolée. Germain ordonna d'aller sur tous les chemins des environs , jusqu'à une lieue. On ne trouva nulle trace de Lucile. Quand tout le monde fut de retour , l'inutilité des recherches consterna les esprits. Germain se livroit à un tel désespoir , que Micholle craignant les suites de sa douleur , ouvrit un avis qui lui rendit quelque tranquillité. Je suis d'autant plus touchée , lui dit-elle , cher époux , de l'état où je vous vois , que je me reproche d'en être la cause. Lucile rebutée de mes humeurs , dont je me repens dans la sincérité de

mon cœur , a fans doute pris le parti d'aller servir ailleurs. Elle ne manquera pas de vous instruire dans peu du lieu de sa retraite. Vous l'irez chercher , & je vous promets , quand elle fera de retour , de me conduire avec elle , de maniere à effacer de votre mémoire & de la sienne , toutes les peines que je vous ai faites à tous deux.

La vraisemblance appuyoit ce sentiment. Germain se livre à l'espérance qu'il lui donnoit de revoir Lucile ; & en faveur de la conjecture , il épargne à Micholle une partie des reproches qu'elle méritoit. Cette ame fourbe & hypocrite aspirait d'être couchée, pour faire éclater dans l'obscurité de la nuit, la joie que l'heureux succès de son complot lui inspiroit. Quittons une femme assez corrompue , pour trouver de la douceur dans un crime énorme. Plaignons la tendre impatience de Germain

à voir ses espérances accomplies; & retournons à Lucile.

Le sommeil , l'attente d'une prompte délivrance , & la confiance qu'elle avoit dans les procédés du Marquis , lui avoient rendu la santé. Elle s'étoit levée à son ordinaire , dès l'aube du jour. Quoique foible , elle étoit passée avec la suivante dans le jardin , non pour s'y promener , mais pour suivre son goût à cultiver la terre. Le jardinier étoit étonné qu'une personne , que la suivante appelloit sa maîtresse , travaillât avec autant d'activité que d'adresse. Sur les neuf heures , on la pressa de prendre un potage. Un potage ! s'écria-t-elle, qu'on m'apporte ici du pain, du beurre frais, & de l'eau. La suivante obéit, Lucile mangea sur l'herbe, & se remit ensuite à l'ouvrage. On en informa le Marquis ; dès qu'il fut éveillé. Il se leve avec précipitation, & court



au jardin en robe de chambre. Vous avez été saignée hier, Mademoiselle, dit-il à l'ouvrière en l'abordant; votre santé n'est pas rétablie; le travail vous incommodera . . . Je ne suis ni Mademoiselle, ni Madame; & vous m'obligerez, Monsieur, de ne point m'appeler autrement que Lucile. Quant au travail, c'est le meilleur médecin. La santé n'accompagne guère la paresse. Travaillez avec moi, Monsieur, & vous recouvrirez toute la force de la jeunesse. Le Marquis éclata de rire, & se mit à arracher des herbes qui nuisoient à une plate bande. Belle Lucile, le soleil vous brûle le visage . . . Ses rayons pénètrent la terre pour la rendre féconde. Ce n'est pas leur faute, si je me trouve sur leur passage . . . Vous pouvez n'y pas rester . . . Ce n'est pas ma faute non plus, si la terre a besoin du secours de nos mains, pour produire

de bons fruits . . . . Vous vous gâtez le teint . . . . L'air est fait pour l'homme. La couleur qu'il lui donne , est la plus belle. Voyez - vous les poissons fuir l'eau , & la taupe craindre d'habiter le sein de la terre ?

Le Marquis aussi surpris que confus de la solidité des réponses de la bergère , reste un moment en silence , regarde Lucile avec admiration , & reprend ainsi l'entretien : l'amour , charmante Lucile , est aussi naturel à l'homme que l'air. Pourquoi évitez - vous l'un , & vous exposez-vous à l'autre ? elle baisse les yeux , & après avoir un peu réfléchi. Je n'évite point l'amour , ce feu pur & honnête , qui se fonde sur la vertu , & dont l'égalité ferre les doux nœuds. Je ne fuis que cette passion vile aux yeux de la raison , que le vice enfante , que la licence couronne , & qui traîne le déshonneur à sa suite . . .

Je hais comme vous , cette dernière passion. Que ne ressentez-vous comme moi , la première?... Si vous aimez Monsieur , de la manière que ce sentiment noble , que je viens de vous peindre , le prescrit , l'objet de vos vœux , égal à vous , peut unir son sort au vôtre , sans rougir . . . Que me parlez - vous d'égalité ? L'amour ne met-il pas tous les hommes de niveau ? . . . non , Monsieur : les mariages mal assortis sont une source de querelles & de repentirs ? . . . La nature n'est pas d'accord avec ces arrangemens . . . La nature condamne des nœuds qui détruisent l'ordre . . . . Le cri du cœur a le pas sur des bien-séances variables . . . . Les bien-séances sont l'appui des mœurs , & de l'honnêteté. On n'y manque point sans crime . . . . Vous me désespérez , Lucile. C'est vous que j'adore , vous que la vertu élève au-dessus de toutes les di-

gnités . . . Lucile déconcertée rêva un instant ; puis rassemblant toute sa fermeté : moi ! Monsieur : quelle idée me donnez - vous du respect que vous me témoignez depuis hier , si vous savez si peu vous respecter vous-même ! vous aspirez à mon cœur , & vous oubliez vos droits à mon estime ! vous vantez mes sentimens , & vous exigez qu'ils vous coûtent votre honneur ! Vous vous abaissez , pour me rendre digne de vous ! Croyez - vous que je sois assez lâche , pour le souffrir ? Sondez votre cœur. Vous y trouverez des principes de grandeur , dont j'ai à peine une idée confuse. Ils vous éclaireront sur un penchant aveugle , ou sur des prétentions qui vous avilissent. Vous triompherez de l'un , ou vous aurez honte d'avoir formé les autres , & vous me renverrez , peut-être en m'estimant , à un pere dont mon absence déchire les entrailles.

Un discours si hardi terrassa le voluptueux Bardan. Il balbutia quelques mots en tremblant , & ne pouvant plus cacher son trouble & sa confusion à Lucile , il va se promener à grands pas sous un petit quinconce , au fond du jardin. Il passa plus d'une heure dans cette solitude à soupirer , & à frémir alternativement.

Lucile jettoit à la dérobée un coup d'œil de son côté. Elle condamnoit la fierté de sa réponse. L'air abbatu du Marquis la pénétroit de douleur. Elle s'accusoit de barbarie. Il avoit l'air si tendre , si soumis , disoit-elle ? ai-je pu l'affliger si cruellement ? ah ! qu'il va me haïr ! . . . . Je frissonne à cette idée ! Ai-je oublié la résolution que j'ai prise ? ne dois je pas m'applaudir plutôt de l'accablement où je le vois ? Il me prouve qu'il est sensible au reproche & à l'honneur. Ce n'est qu'en intéressant ce-

lui-ci , que je viendrai à bout de mon dessein. Ce n'est qu'en continuant à lui parler avec fermeté, que je parviendrai à faire échouer le sien. Je veux qu'il obéisse à une païssanne , & qu'il tremble devant elle.

Le dîné sonna. Le Marquis accourut prendre Lucile. Elle le reçut avec froideur , & acheva de l'anéantir par ces mots. Je ne dois point manger avec vous ; qu'on me donne un plat de légume dans ma chambre. Je m'y rendrai à l'instant , pour ne pas tarder à revenir à un travail qui presse. Pour vous , Monsieur , quand vous aurez dîné , vous monterez à votre cabinet ; & , dans de bons livres , vous apprendrez à être généreux & bienfaisant , à servir la patrie de votre épée , ou de vos lumières. Voilà la science & le devoir des Grands. Après quelques heures d'étude , vous pourrez vous délasser à planter des fleurs. Alors

Je vous verrai avec plaisir. Car n' imaginez pas que tant que vous me tiendrez ici, je souffre que vous perdiez votre tems à des bagatelles frivoles.

Chaque mot de Lucile étoit un trait perçant, qui déchiroit le pauvre Bardan, qui l'éloignoit de ses espérances, & qui réveilloit son admiration. Il n'osa contredire Lucile; dîna seul, & ne manqua pas d'étudier trois heures avec un plaisir qu'il n'avoit point encore senti. Il rejoignit Lucile aussi-tôt, avec un air de satisfaction; lui rendit compte de sa lecture, & sur tout des douceurs qu'il y avoit trouvées. Lucile, par des réflexions plus sensées que profondes, développa ce nouveau goût, fit comprendre au Marquis que le charme de l'étude suffiroit seul pour rendre heureux; que tous les plaisirs, excepté celui-là, devenoient insipides, ou étoient mêlés d'amertume; que l'estime générale

rale

rale n'étoit que la récompense du mérite réel, & des belles actions ; que c'étoit une obligation pour tout homme, d'aspirer à un prix si précieux ; que les erreurs de la jeunesse devoient être effacées par les vertus ; que ceux qui n'écoutoient que leurs passions déréglées, vivoient dans l'infamie, & mourroient chargés de l'exécration publique.

Le Marquis écoutoit dans un profond silence. De fréquents soupirs, des regards furtifs, & qui n'osoient se fixer sur Lucile, des larmes même, étoient une preuve bien manifeste de l'impression secrète, que ses paroles faisoient sur lui. Cette fille incomparable craignit de le décourager, en le laissant trop long-tems dans cette espèce de crise. Elle le prit par la main en souriant ; vous voilà bien rêveur, Monsieur, lui dit-elle ; un tour de promena-



de vous dissipera. Il ne faut pas , pour le premier jour , prendre le travail trop à cœur. Votre lecture vous a donc affecté bien vivement ? Vous ne me répondez point ? . . . Je vous admire , belle & raisonnable Lucile. Vous me défendez des sentimens qui me sont chers. Vous voulez qu'ils ne soient pour moi qu'une source de chagrins , & de désespoir. Que puis-je vous dire ? . . . Que vous vous en rendrez le maître ; qu'après cette victoire sur vous-même , vous me ferez redevable du repos & de l'honneur ; que vous me permettrez alors de jouir quelquefois des témoignages de votre estime ; que vous ne dédaignerez pas de vous abaisser jusqu'à moi , pour recevoir le tribut de ma reconnoissance , & de mon respect ; que si le Ciel me réserve quelques douceurs , vous les regarderez comme un de vos bienfaits ; vous aurez de la joie de me

savoir heureuse ; que la voix de la raison vous a tiré du précipice , où vous me plongiez avec vous ; que vous êtes prêt à me délivrer d'une captivité , qui vous cause des remords , dont la durée peut diminuer les sentimens que je dois à votre rang , & donner la mort à un infortuné , pour prix des soins paternels qu'il a eus de moi.

Le Marquis étoit ému. Sa respiration étoit embarrassée de sanglots. Vous demandez à me quitter , reprit-il , en portant un œil timide sur Lucile. Ah ! je ne survivrai pas à cette séparation. Je ferai venir Germain. Il sera témoin de mon amour , & de mon respect. Il aura pitié de ma situation. Il ne m'empêchera pas de retenir une personne , dont la vue est le seul bien que je desire . . . . Songez-vous , Monsieur , que vous ne pouvez garder ce prétendu bien , qu'en m'ôtant la réputation , l'u-

nique trésor que j'aie reçu du Ciel? **A**  
 Dieu ne plaise que je vous croie capa-  
 ble de sacrifier mon intérêt au vôtre ,  
 de mettre votre bonheur dans une in-  
 justice. Le Marquis fit un mouvement  
 qui marquoit l'horreur que l'idée seule  
 lui en inspiroit. Lucile fit tomber la  
 conversation sur des matieres moins  
 sérieuses. Elle chercha à égayer le Mar-  
 quis par des propos agréables , & de  
 petites chansons champêtres , qu'elle  
 rendoit avec goût. L'une exprimoit les  
 malheurs d'un amant , dont la constan-  
 ce étoit enfin couronnée par un évé-  
 nement imprévu. L'autre peignoit les  
 charmes du retour après une longue  
 absence. Celle-ci contenoit l'éloge d'une  
 bergere , & sa vertu étoit célébrée plus  
 que sa beauté. Celle-là représentoit les  
 combats de l'amour & de la pudeur.  
 Cette dernière ne triomphoit qu'en re-  
 levant les attraits de son rival.

Il sembloit qu'on eût voulu peindre dans ces chansons , l'ame de Lucile. Le Marquis y prit un plaisir , qu'il n'avoit jamais ressenti dans ses orgies licentieuses. Il regardoit Lucile avec ravissement. Son amour puisoit dans sa modestie , des forces nouvelles. Son respect augmentoit dans la même proportion. Il ne touchoit les habits de la bergere qu'en tremblant. S'il lui échappoit un soupir , il examinoit d'un air d'effroi , celle qui l'avoit fait naître. La joie brilloit dans ses yeux , quand il la voyoit sourire.

Le soleil n'éclaircit plus l'horison. Lucile dit qu'il étoit tems qu'elle se retirât. Le Marquis voulut la suivre , & lui demanda la grace de continuer l'entretien dans sa chambre. Je ne puis vous le permettre , Monsieur ; j'y dois être seule , & je compte assez sur votre façon de penser , pour espérer que vous

ne vous obstinerez pas à y troubler mon repos. Je vais écrire à mon pere. Je vous conjure de lui faire parvenir une lettre qui diminuera le chagrin que vous lui causez. Habillez-vous. Allez souper en ville. Vous avez besoin de relâche. Après ce moment de dissipation, l'étude aura plus d'agrémens. Le divertissement rend au travail presque tout ce qu'il en emprunte. Adieu, Monsieur, à demain.

Ces derniers mots prononcés d'un ton sévère, glacent le Marquis. Il n'ose suivre Lucile que des yeux. Long tems ses regards sont attachés à la trace de ses pas. Enfin, pour adoucir une situation si accablante, il prend le parti d'aller visiter ses amis. Il choisit, pour rentrer chez lui, une allée qui le conduit à une des fenêtres de la chambre de Lucile; son cœur tressaille en approchant de cet asyle sacré. Il se cache

derrière une jaloufie ouverte ; & , à travers les barreaux , il contemple cette charmante personne. Elle écrivoit en effet à son pere. Elle étoit animée de la joie que le généreux Fermier alloit goûter en lisant le récit de son aventure. Le Marquis en est si touché, qu'il est résolu un instant de faire partir cette lettre. Mais son amour , la crainte de ne pouvoir refuser Lucile aux larmes de Germain , ou qu'elle ne se dérobe à sa vue pour jamais , quand il lui auroit rendu la liberté , & plus que tout cela , une voix secrète qui ne s'expliquoit encore que confusément , le déterminent à intercepter cette lettre. Il se coula légèrement devant la fenêtre , fit une toilette négligée , donna ordre que tout ce que Lucile écrivoit , lui fût remis , offrit le bon soir à cette aimable fille à sa porte , & sortit.

Quand elle eut achevé d'écrire , elle

donna le paquet à la suivante , en l'instruisant de la permission que son Maître lui avoit accordée , d'envoyer cette lettre. Celle - ci feignit d'entrer dans ses vues , & de dire d'aller jeter cet écrit à la boîte. Lucile , ravie d'avoir la liberté de tranquilliser son pere , se livra à la satisfaction que sa lettre lui donneroit. Bientôt elle revint à elle. Ses affaires prenoient une trop heureuse tournure , pour ne pas s'en occuper. Le Marquis servoit ensuite de matière à ses réflexions. Sa timidité , ses égards , tenoient du prodige dans un ravisseur. Elle sentoit , malgré ses efforts , que son inclination pour lui faisoit des progrès rapides. Elle s'excitoit par les motifs les plus pressans , à étouffer un penchant funeste. Sous quelques couleurs qu'elle se le peignît , le Marquis lui sembloit toujours plus aimable. Il étoit capable des sentimens les plus relevés.

relevés. Il s'abandonnoit au vice, plutôt par fougue que par goût. Il ne s'agissoit que de lui montrer le bon chemin, pour l'engager à le suivre. Un moment après: que m'importe que le Marquis ait, ou n'ait pas de belles qualités? Je dois l'oublier. Eh! pourquoi l'ai-je connu? pourquoi est-il venu troubler la douce tranquillité de mon cœur? Sa criminelle entreprise me cause de justes allarmes! que fais-je, si ce lion furieux ne s'endort pas quelques instans, pour me dévorer à son reveil? Son attentat, les sentimens même qu'il m'inspire, tout veut que j'efface son image de mon cœur. S'il savoit ma foiblesse, quelle attention prêteroit il à mes raisons? un peu de courage, & loin de lui, je triompherai d'une passion aveugle. Hélas! que ne m'en coûtera-t-il pas? on lui préparoit des combats d'un genre plus terrible.



Le Marquis avoit raconté son aventure à deux de ses compagnons de débauche. Il n'y avoit point de plaisanteries , de ridicules & d'épigrammes , qu'ils n'eussent prodigués à sa conduite enfantine. On le menaça de faire courir son histoire , s'il ne réparoit pas son honneur , par une prompte victoire , sur une fille de village , ou de le reléguer dans les cotteries bourgeoises.

Le Marquis eut honte d'avoir passé un jour , sans ressembler à ces jeunes dissolus. Le vice reprit tout son empire sur son cœur. On lui fit promettre de se comporter dès cette nuit , en homme affranchi des préjugés vulgaires. L'aveugle Bardan , craignant de devenir la fable du jour , & enhardi par un exemple qu'il avoit long-tems donné lui-même , protesta d'exécuter leurs conseils , & les invita à souper le lendemain dans sa petite maison , où ils seroient témoins de son triomphe.

Le reste du tems fut employé en propos , & en scènes d'usage , parmi une jeunesse qui se faisoit un point d'honneur de fouler aux pieds toutes les bien-séances. Bardan paroissoit impatient d'accomplir ses promesses , & en faveur de ses nobles desseins , il fut libre de se retirer à deux heures du matin.

A mesure qu'il approche de sa maison , cette fougue de témérité qu'il avoit montrée , se rallentit. Ses projets de violence s'évanouissent. Il descend de voiture , vole à la porte de Lucile , résolu de l'enfoncer , si on ne l'ouvre pas. Il arrive à cette chambre défendue par l'innocence. Le tremblement le saisit ; il recule , s'avance sur la pointe du pied , gratte légèrement à la porte , y reste immobile la tête appuyée sur une main , pousse un profond soupir , & va se mettre au lit plus confus & plus accablé que jamais. Quelle force inconnue me

retient , dit-il , dès que les gens furent retirés ! Je veux me venger d'une résistance qui m'humilie. Je le puis , & je n'ose l'entreprendre. Quelle résistance encore m'oppose-t-on depuis deux jours, autre chose que des mots ? une parole d'une petite créature , m'anéantit , me confond ! Je l'aime ! moi ? une paï-fanne ! La Cour & la Ville m'ont offert les beautés les plus rares ; j'ai trouvé chez elles le dégoût sur les pas du plaisir. Je ne les ai recherchées qu'un moment , pour les quitter celui d'après. Lucile m'enchaîne , change mes goûts , me rend le commerce de mes amis insipide , & détruit mes plus fortes résolutions. Quel enchantement réside dans ses yeux ? je rougis d'être si faible. Demain je ne ménage plus rien ; je n'écoute plus rien ; j'attaque , je brusque , & Lucile est en ma puissance.

Après s'être ainsi bien affermi , il

lut la lettre de Lucile à son pere , qu'on lui avoit remise. Son style étoit simple comme son cœur. Le sentiment y parloit seul. Ses termes étoient mesurés ; elle peignoit l'attentat du Marquis qu'elle ne nommoit point , avec des couleurs qui le rendoient moins odieux ; conjuroit son pere de n'avoir point d'inquiétude pour une fille qui mourroit plutôt dix fois que de ternir la pureté de son ame. Elle protestoit enfin qu'elle étoit traitée avec tous les égards , tout le respect que ses propres serviteurs avoient pour elle , & qu'on lui avoit promis de la laisser retourner auprès de lui incessamment.

Heureux Germain, s'écria le Marquis ! quelle noblesse tu as su inspirer à ta fille ! oui, sans doute, j'ai promis de te la rendre , mais ne me crois pas si imbécille. Je ne l'aurai pas enlevée en vain . . . Je serai donc parjure ! je me déshono-

rerai donc aux yeux de Lucile! dois-je mettre dans la balance son estime avec le plaisir? . . . . Elle sera donc malheureuse! . . . Qu'importe les souffrances de ses pareils, si les miens sont heureux . . . . Quelle horreur! ces gens indignement avilis, sont nos frères. La première, la plus noble de nos qualités, est celle d'hommes, & ils l'ont comme nous . . . . Que diront mes amis? - comment soutiendrai-je leurs regards, & leurs sarcasmes? Puisqu'il faut que je fasse un sacrifice, n'hésitons pas entre Lucile, le beau monde, & moi.

Il n'oublia rien pour se prouver la nécessité de ce parti, & s'en justifier la noirceur. Mais les sophismes n'étoufferent point la voix des remords, qui l'empêcha de fermer l'œil de la nuit. Epuisé de trouble & d'insomnie, il ouvrit plusieurs livres, sans prendre de

goût pour aucun. Il étoit grand jour. Lucile , comptant sa lettre en chemin , avoit passé une nuit plus tranquille , & travailloit avec une nouvelle ardeur. Le jeune Bardan , emporté par la violence de ses désirs , & par un amour-propre mal entendu , se rend à petit bruit auprès de Lucile , ose lui dérober un baiser , & presser la mouffeline qui couvroit son sein. Lucile se dégage de ses bras , lui lance un regard enflammé , & appuie sur son propre estomac un instrument tranchant de labourage , qu'elle tenoit à la main. Le Marquis le lui arrache , se précipite à ses genoux , & demande son pardon avec une abondance de pleurs. Vous violez , Monsieur , des sermens sacrés. Vous joignez l'outrage au parjure. Eloignez-vous de ma présence. N'y reparaissez que pour me rendre à moi-même , ou craignez l'effet d'un juste courroux.

Le Marquis fixe sur elle des yeux baignés de larmes, & leve les mains au Ciel, pour le rendre garant des nouveaux sermens qu'il fait dans son cœur. Lucile, plus émue d'un repentir si touchant, qu'irritée de sa témérité, est prête à se trahir par l'excès de son attendrissement. Elle court dans un autre coin du jardin, & laisse le Marquis en proie à la plus vive douleur.

Embrasé d'amour, déchiré de remords, son cœur étoit ferré ; & presque sans mouvement. L'instant d'après un battement rapide, des élans précipités, des secouffes violentes, sembloient l'arracher de son sein. Etendu long-tems sur cette place fatale, il n'avoit point la force de se lever. De tous les maux qu'il y ressentoit, celui de la quitter étoit le plus douloureux. Ses esprits reprirent peu à peu leur cours. Il saisit l'instrument qu'il avoit arraché à Lu-

cile ; il frémit en songeant qu'il avoit failli à trancher la trame de ses jours. Il le pressa sur ses lèvres brûlantes, en se rappelant qu'il avoit été entre les mains de cette vertueuse fille. Il s'en servit pour continuer l'ouvrage qu'elle avoit commencé.

Il vit un de ses gens porter à Lucile du pain bis, des raves & de l'eau ; il lui fit demander la permission d'aller partager avec elle ces mets simples. Elle lui en envoya la moitié ; il la reçut en rougissant, questionna le laquais sur ce qu'elle lui avoit dit en faisant ce partage. Celui-ci regarde son maître, d'un air qui marquoit le respect & la compassion qu'elle inspiroit, & se retire sans répondre. O Ciel ! dit le Marquis ; Lucile intéresse jusqu'à mes domestiques ! . . . Il jette les yeux du côté de cette aimable personne, & trouve à son déjeûné le goût le plus



exquis. Il lui tarδοit néanmoins de finir ce léger repas, pour se remettre au travail aussi-tôt que Lucile.

Celle-ci admiroit son activité, s'accusoit de trop de rigueur, & lui accordoit au fond du cœur un pardon: qu'elle persistoit à lui refuser de bouche. Cruelle contrainte! ah vertu! que tu causes de tourmens à une ame sensible! Lucile, craignant que le Marquis ne se fatiguât trop, appella le jardinier qui s'occupoit à quelques pas d'elle, & l'envoya dire à son maître, qu'elle le prioit de se ressouvenir qu'il avoit des affaires dans son cabinet.

Le Marquis comprit l'objet & le motif de ce message, remercia la prévoyante jardiniere, par une profonde inclination, & obéit. Long-tems ce vif intérêt, ce désir de le voir cultiver son esprit, qui animoient Lucile, même au milieu du mécontentement, l'oc-

cupèrent plus que les livres. Il étoit pénétré de reconnoissance. Les sages procédés de sa prisonniere, la décence qui accompagnoit toutes ses actions, la candeur qui régnoit sur ses lèvres, augmentoient à chaque instant, son amour & son respect pour elle. Cependant il avoit promis de la livrer à la licence d'une jeuneffe corrompue. Cette heure fatale approchoit. Comment persuader à Lucile de souper avec ses amis? Comment soutiendrait-elle les assauts de libertinage & d'effronterie qu'ils lui préparoient? de quel œil le regarderoit-t elle, lui qui ne les auroit assemblés que pour l'outrager? par quel moyen pourroit-il rompre cette infame partie? Il n'en voyoit aucun, qui ne l'exposât à la dérision des honnêtes gens. Car c'est ainsi qu'on appelle un certain monde. Tout le reste du jour il flotta dans ces cruelles incertitudes. Il ne descen-

dit point au jardin ; mais de son appartement, il jettoit sans cesse les yeux sur Lucile, ou sur l'endroit où il la croyoit. Il vit avec transport qu'elle revint sur la planche qu'il avoit abandonnée, y redressa, & acheva ce qu'il avoit fait & commencé. Enfin ses deux amis arriverent. C'étoit le Comte d'Arpeluse & le Chevalier de Rampuis. Leur arrivée plongea Monsieur de Bardan dans une profonde rêverie. Eh bien ! Marquis, la païssanne est-elle à toi, dit d'Arpeluse ? . . . A son air abbatu, reprit de Rampuis, ne vois-tu pas qu'il a fait le Céladon, & qu'on lui tient rigueur. Ah ! ah ! ah ! cela est du dernier tendre ! que ne vivois-tu du tems d'Amadis ou de Roland ? tu aurois été un miracle d'amour platonique. Peut-on le voir ce minois aux pieds duquel tu déposes si piteusement ton respectueux hommage ? Le Marquis écouta

ces piquantes railleries , d'un air moitié confus , moitié dédaigneux. Il offrit de la leur montrer ; mais en exigeant qu'ils feindroient au moins jusqu'au souper , une certaine réserve. Il ne leur dissimula point l'embarras où il étoit à imaginer des moyens capables de la déterminer à se mettre à table avec eux ; ajoutant qu'il désespéroit d'y réussir , s'ils heurtoient de front ses préjugés ; qu'ils la trouveroient dans le jardin un rateau , ou une bêche à la main ; qu'il les prioit de le dispenser de les accompagner dans leur promenade , & qu'il alloit rêver au stratagème qu'il emploieroit pour la gagner.

Ces deux étourdis volent dans le jardin en se tenant sous le bras , apperçoivent Lucile dans un quarré de chicorée qu'elle lioit. Dès qu'ils sont en sa présence : elle est vraiment jolie , dit l'un tout haut . . . . N'est - il pas

plaisant, repart l'autre, que cette créature fasse la vestale? & ils partent d'un éclat de rire. Ils tournent, passent, & repassent auprès d'elle, en minaudant d'un air de mépris. Lucile, outrée de dépit, quitte son occupation, les regarde d'un œil étincellant, & regagne sa chambre. Ils la suivent pas à pas, & n'épargnent point des termes qui leur étoient familiers. Lucile, voyant qu'ils se dispoient à entrer avec elle, s'arrête à sa porte, se retourne, & leur dit du ton le plus imposant ce peu de mots : vous étiez libres, Messieurs, d'entrer dans le jardin comme moi ; mais cette chambre est la mienne. J'ai droit d'en interdire l'accès à qui bon me semble, & je ne vous crois pas assez impolis, pour y entrer de force. Elle ouvre, & referme la porte aussi-tôt.

Le Comte & le Chevalier immobiles,

s'entre-regardent un instant sans se rien dire ; & , revenus de leur surprise , ils courent retrouver le Marquis en s'écriant l'aventure est miraculeuse ! ils racontent à leur ami ce qui leur est arrivé. Le Marquis marque combien leur conduite inconsidérée l'inquiète , leur reproche d'avoir rompu toutes ses mesures , & leur déclare qu'ils ne souperont point avec Lucile. D'Arpeluse & de Rampuis le pressent avec instance , de ne point rallentir sa bonne volonté à cet égard ; lui jurent de se conduire ponctuellement , selon ses vues. Nous prévoyons , lui disent-ils , que ce souper sera d'un ridicule ravissant. Au nom de notre amitié , Marquis , ne nous prive pas d'une scène unique , & d'un genre si nouveau.

Bardan se rendit , sonna la fille qui étoit auprès de Lucile , pour lui dire de pressentir sa maîtresse , & de la pré-

parer à accepter la proposition. Cette fille , qui venoit d'avoir un entretien avec Lucile , dont nous parlerons plus bas , répondit au Marquis qu'elle alloit employer tous ses soins , pour qu'il ne fût pas refusé , & qu'elle avoit lieu de présumer qu'elle y trouveroit moins de difficultés qu'il ne pensoit. Le Marquis , enchanté de cette lueur , promit de la récompenser de ses peines , & les trois amis attendirent avec impatience le succès de son message. La suivante ne tarda pas à revenir leur assurer que non seulement elle avoit présentée les dispositions de Lucile , mais que les croyant favorables , elle s'étoit hasardée à l'inviter à souper avec eux ; qu'elle s'étoit mise à sourire , avoit tout accepté , & promis de venir dès qu'on auroit servi. Tous applaudirent à la dextérité d'Agathe , ( ainsi s'appelloit la Femme-de-Chambre ) , la remercièrent

mercierent avec des transports de joie, & la payerent généreusement. Le cuisinier eut ordre de faire diligence. On aspirait après le moment de se voir avec Lucile. Le Comte & le Chevalier ne doutoient point que cette fausse Agnès, ébranlée par les preuves d'amour qu'elle avoit reçues du Marquis, par ses égards, ses promesses, & sur-tout par les sollicitations d'Agathe, ne fût enfin décidée à lever le masque.

L'amoureux Bardan eut encore une multitude d'épigrammes à effuyer sur sa conquête. On n'oublia pas de prescrire au Marquis de renvoyer cette petite créature, au plus tard dans quatre jours, sous peine d'être dénigré dans tous les cercles polis. C'est le seul moyen, ajoutèrent-ils, mon cher, de punir ta vilgeoise d'une résistance offensante, de te venger de trois jours de soupirs, & de nous prouver que tu es encore



digne de notre amitié , & de tenir ton rang dans la bonne compagnie.

Il alloit s'ouvrir une scène bien opposée à leur attente. On avoit enfin servi. Ce mot fut le signal d'une joie inexprimable. On courut avertir Lucile. Elle passa sur le champ dans le salon , se présenta de bonne grace ; & , quand on fut assis , elle profita d'un moment de silence , pour jeter un coup d'œil sur les convives. Elle démêla avec une secrète satisfaction , à travers la surprise où paroissoit le Marquis , qu'il n'avoit point l'air évaporé & hardi de ses amis. Après ce court examen , elle adressa ainsi la parole à ceux-ci.

J'ai trop bonne opinion de vous , Messieurs , pour craindre que vous blessiez la délicatesse de Monsieur , à qui vous témoignez de la considération & de l'estime. Votre rang , votre éducation , ce que vous vous devez à vous-

mêmes me répondent que dans sa maison & à sa table, vous rougiriez de violer les loix de la décence. La bienséance doit présider au plaisir qui nous rassemble. La conversation, pour être honnête, n'en est pas moins amusante. Le vice y mêle quelquefois son poison. Il dégrade, il avilit des ames créées, pour servir de modèle au vulgaire. L'élévation des sentimens est l'appanage de la vraie grandeur; j'attens de vous, Messieurs, qu'il ne vous échappe rien, qui me donne droit de vous confondre avec la plus grossière portion des hommes.

Elle se tut un moment, pour observer l'impression que ce discours causeroit sur ces jeunes voluptueux. Ils en furent frappés. Mais un rire amer succéda bientôt à ce premier mouvement de trouble. Bientôt la courageuse fermeté de Lucile, & ses préceptes de

morale , furent tournés en ridicule & en persiflage. Mademoiselle prêche divinement , dit d'Arpeluse ; elle a l'éloquence & le pathétique de Minerve. J'ai de la vertu & de l'honneur , interrompit-elle vivement , & le courage de les défendre. Je vous ai priés de respecter leurs droits , je l'exige maintenant , & voilà de quoi punir le téméraire qui osera les attaquer. En prononçant ces mots , elle tira de sa poche deux pistolets , les montra aux deux plaisants , & les referra en ajoutant ; l'un fera pour le premier de vous qui me défobéira , & l'autre pour moi. Si je ne vous montre pas le chemin de la sagesse , j'entrerai avec vous dans celui de la mort.

Le Comte & le Chevalier reculent d'effroi. Le Marquis les regarde avec colere , & admire une fille à qui l'intérêt des mœurs inspire tant de courage. Un sombre murmure s'éleve parmi

les domestiques qui servoient. Ils détournent les yeux de dessus leurs maîtres, les fixent sur Lucile, se précipitent à ses genoux, & lui témoignent la plus haute vénération. Elle les fait relever, les remercie obligeamment du tribut flatteur de leur sensibilité; & d'un air d'aïfance & d'enjouement, elle engage le Marquis & ses amis à ne pas laisser refroidir le service. Elle presse le Marquis de servir. Malgré ses instances, on eut peine à retrouver l'appétit; on n'osoit lever les yeux sur Lucile, & on ne s'occupoit que d'elle. Enfin, par un ton plus doux, & des manières prévenantes, elle parvint à rappeler une forte de gaieté, & les convives qui, dans le premier mouvement, avoient été prêts à fuir, prirent tant de goût aux procédés honnêtes, aux plaisanteries décentes de Lucile, qu'ils ne pensoient qu'à regret au moment

qui les sépareroit. Laissons-les à table, & éclaircissions le Lecteur de quelques circonstances qui ont besoin d'être développées.

Agathe connoissoit d'Arpeluse & de Rampuis; elle avoit plusieurs fois été témoin des excès auxquels ils se livroient. Le Marquis de Bardan lui avoit fait confidence de ce qui s'étoit passé la veille entre ses amis & lui, & de l'objet du souper. Agathe étoit dans la chambre de Lucile, quand elle en avoit défendu l'entrée au Chevalier & au Comte. La conduite de sa chère maîtresse, dans une maison où la volupté grossière s'étoit toujours satisfaite avec emportement, pénétoit la suivante, & l'avoit mise, ainsi que tous les gens du Marquis, dans ses intérêts. Lucile lui avoit communiqué ses idées. Pour les soutenir, celle-ci avoit engagé le Valet-de-Chambre à prêter les

deux pistolets qui avoient fait un si merveilleux effet. C'étoit Agathe qui avoit conseillé à Lucile de s'en munir, assurant que la vertu la plus solide & le plus grand courage, n'auroient que d'impuissantes armes contre des cœurs corrompus & effrénés. Cette explication étoit nécessaire, pour ne point laisser de nuage dans l'esprit du Lecteur. Revenons aux convives.

Ils se dispuoient de procédés & de politesses. L'éloge de Lucile étoit repris sans cesse; elle y répondoit avec grace. Sa modestie ne s'effarouchoit point d'un encens délicat, qui s'adressoit plutôt aux mœurs qu'à elle-même. Enfin Lucile, peu accoutumée à veiller, demanda la permission de se retirer. Un compliment flatteur accompagna leur salut. Le Marquis pouffe un soupir. Ses amis se regardent en silence, & paroissent dans un doux ravisse-

ment. Rare effet d'une sagesse soutenue ! ils ne trouvent point de termes , pour exprimer la haute opinion qu'ils ont conçue de Lucile. Le Marquis les plaifante à son tour sur la retenue qu'une fille de village leur a inspirée. Ils confessent leur défaite , & conseillent à leur ami de renvoyer une personne qui lui donnera du chagrin , l'engagera à faire une sottise , & le couvrira de ridicule. Ils lui tinrent encore quelques propos relatifs à sa constance , & remonterent en carosse.

Le Marquis nageoit dans la joie, que ses camarades eussent été forcés d'applaudir à ses sentimens pour Lucile , & même de les partager. Mais , s'il étoit satisfait de ce côté , il n'en voyoit pas moins d'obstacles pour son amour. Ses parens consentiroient-ils qu'il s'unît à une fille qui ignoroit jusqu'à son nom ? Pouvoit-il l'éloigner sans cesser de vivre ?

L'honneur

L'honneur lui prescrivoit de la rendre à elle-même. L'amour ne vouloit point qu'il s'en séparât; point de bonheur pour lui sans Lucile; point de repos pour Lucile sans la liberté. Telles furent les cruelles réflexions qui le déchirèrent, jusqu'à ce que le sommeil vînt rendre le calme à ses sens éperdus. Une nouvelle scène l'attendoit à son réveil.

Dès qu'il fut jour chez lui, tous ses domestiques ayant Agathe à leur tête, demanderent à avoir l'honneur de lui parler. Cette singulière députation le surprit, & il répondit qu'il étoit prêt à l'entendre. Ils entrent, & Agathe adresse ainsi la parole à son maître. Monsieur, nous n'avons qu'à nous louer de vos bontés. Nous tâchons d'y répondre par notre zèle & l'affiduité à nos devoirs. Le Ciel nous a envoyé Mademoiselle Lucile, pour nous servir d'exemple. Sa vertu nous pénètre de respect. Elle fait sur vous, Mon-



sieur , une impression que vous ne pouvez nous cacher. Nous osons vous supplier , comme un maître juste & généreux , d'accorder la liberté à une fille si estimable , & de la rendre à un pere dont elle ne parle qu'avec une abondance de larmes.

Le Marquis , frappé de la demande de ses gens , rêva un moment , & leur répondit qu'il alloit s'occuper à arranger cette affaire-là. Quand ils furent fortis : non , s'écria-t-il , il ne fera pas dit que mes domestiques l'emporteront sur moi en grandeur d'ame. Je vais trouver mon pere , il a du foible pour moi. Je lui demanderai la main de Lucile , ou la mort. Je renonce à la grandeur pour Lucile. N'est - on pas excusable de sacrifier de vains titres au bonheur de sa vie ? n'est-on pas aussi bon citoyen avec une femme du peuple , mais respectable , qu'avec une épouse de son rang , & d'une humeur

difficile & arrogante ? Il donne ordre qu'on prépare tout pour partir dans deux heures , s'il est possible. Il se rend ensuite auprès de Lucile , lui annonce la résolution qu'il a prise de la reconduire lui-même à Germain , & lui cache avec soin son projet de mariage. Vous l'emportez , belle & sage Lucile , ajoute-t-il , la vertu me range sous votre empire , quand je me flattois de vous faire partager les désordres d'une vie honteuse. Plaise au Ciel que la sagesse ait autant de charmes pour moi , que ce que nous qualifions de vice aimable , vous inspire d'horreur ! Je ne me souviendrai du moins de mes égaremens , que pour les expier par une conduite réglée , & des mœurs pures. C'est à vous , modeste Lucile , que je dois cet heureux changement. Vous m'avez donné une juste idée de mes obligations & du vrai bonheur. Vous avez tourné le plus noir attentat à vo-

tre gloire , & à votre avantage. J'en recueille un fruit si doux , que malgré la confusion dont cette violence me couvre , je ne fais si je dois me repentir de l'avoir commise. Si vous me la pardonnez , le Ciel daignera l'oublier.

Lucile , dans une surprise & une joie extrêmes , ne pouvoit trouver de termes pour répondre au Marquis. Enfin, revenue à elle , n'attribuez point , Monsieur , reprit-elle , à une infortunée , ce noble retour sur vous - même. Les principes du bien prenoient dans votre cœur , leurs accroissemens , sans que vous vous en apperçussiez. Au sein de l'aveuglement , plongé dans de fausses délices , la raison vous menoit à pas lents à la sagesse. Vous n'étiez entraîné dans l'abîme , que par la fougue de l'âge. Si le Ciel s'est servi de moi pour vous en tirer , c'est peut-être pour vous prouver qu'il fait arriver à ses fins , en faisant agir les plus foibles instrumens.

Je suis trop heureuse, Monsieur, que son choix soit tombé sur moi. Puis-je ne pas vous pardonner un crime, qui me donne quelques droits à votre estime, & qui vous rend celle des hommes sages ? Je vous demande seulement en grace que vous ne vous exposiez plus à la perdre, par une foiblesse indigne d'une grande ame. C'est peu de pratiquer la vertu. Il est des usages respectables, des devoirs sacrés pour tous les états. Un homme délicat se dégrade presque autant à les violer, qu'à s'abandonner aveuglément à une grossière volupté. Vous rentrez dans la société par la voie du sage, soutenez-vous y par une scrupuleuse observation de la décence.

M. de Bardan comprit Lucile ; il la regarda tendrement ; il frémit des obstacles qu'elle-même s'obstineroit à apporter à son bonheur. Ah ! Mademoiselle, répliqua-t-il, vous me rendez di-

gne de moi, & vous me défendez de m'acquitter envers vous d'un si important service. Vous faites naître ma reconnaissance, & le moyen le plus doux pour moi de vous la marquer, m'est interdit. Comment conciliez-vous tant de contradictions? . . . Vous ne devez rien, Monsieur. Je me suis comportée comme j'ai fait pour moi, & non pour vous. Votre retenue étoit la seule récompense que je désirasse. Je l'ai obtenue, vous êtes quitte envers moi.

Un domestique vint dire au Marquis que sa présence étoit nécessaire dans sa chambre, pour y ordonner de tout ce qu'il souhaitoit qu'on chargeât derrière sa voiture. Il remit à répondre à Lucile à un autre moment. Quant à elle, son cœur n'étoit pas plus tranquille. La satisfaction d'avoir échappé au plus grand danger, de voir son ravisseur rentré dans le devoir & d'être libre, étoit altérée, par la nécessité où elle étoit réduite,

de s'éloigner d'un homme chéri dans le fond de son cœur, de l'oublier & de prendre toutes les mesures pour ne plus le voir. Elle quittoit à regret une maison que l'amour-propre lui peignoit comme le champ où les mœurs avoient triomphé des séductions du vice, où une simple payfanne avoit commandé en souveraine, où la vertu avoit fait d'un jeune voluptueux, un amant délicat. Si les jours destinés à la couvrir d'infamie étoient devenus les plus glorieux de sa vie ; dans ce tems même elle avoit senti pour la première fois une passion d'autant plus funeste qu'elle ne pouvoit se satisfaire qu'en avilissant son objet. Plus elle avoit reçu de secours du Ciel dans ses épreuves dangereuses, plus elle étoit obligée à se roidir contre un penchant aveugle. Elle tint ferme pour le dernier parti. Son cœur en fut déchiré ; mais ses soupirs ne purent l'ébranler.

Tout étoit prêt pour le départ. Le Marquis vient prendre Lucile qui s'étoit retirée dans sa chambre , en attendant le moment aussi douloureux qu'agréable de monter en carrosse. Vous avez , lui dit le Marquis , en lui donnant la main , purifié par votre présence , une maison ouverte à la licence. Elle fera à jamais la plus chere portion de mes biens ; puisse-t-elle être le théâtre des plaisirs purs que j'ose espérer !

Les domestiques qui ne suivoient point leur maître , s'étoient rangés dans la cour. Dès qu'ils le virent paroître avec Lucile , ils s'écrierent dans l'effusion de leur cœur : ah , Lucile ! ah ! cher Maître , que le Ciel vous comble de ses bénédictions. Le Marquis prit avec lui Agathe , dans l'idée de se servir utilement de son témoignage. La route se fit sans aventure intéressante. Lucile parla peu : les dernières expressions du tendre Bardan ,

L'avoient frappée. Elle ne s'occupa pendant la route que des mesures à prendre pour épargner à son amant le repentir d'une foiblesse. Il l'a pressa avec larmes de descendre au Château. Elle le conjura de la laisser aller à la ferme, en lui alléguant des raisons si solides, qu'il s'y rendit.

Qu'on juge de la surprise & des transports du bon Germain, en voyant sa chere fille! Trop foible pour tous les mouvemens qu'il éprouve à la fois, il tombe évanoui. Quand il fut revenu à lui, je te retrouve, Lucile! es-tu digne de ton pere & de toi-même? elle vole dans ses bras sans pouvoir proférer un mot. Le Marquis raconte à Germain tout ce qui s'étoit passé. Fait l'éloge de Lucile avec un ton d'admiration & de vérité qui dissipe les craintes du Fermier. Agathe ne manqua pas d'appuyer le discours du Marquis par des louanges à sa maniere : tout le



monde de la ferme étoit accouru voir l'objet de leurs regrets & le modèle de la vigilance rustique. La perfide Micholle seule au récit de la sage fermeté de cette charmante fille, avoit pris la fuite pour cacher sa rage & sa honte. Le Marquis s'ouvrit en peu de mots de son projet à Germain, exigea qu'il ne prendroit aucun arrangement concernant sa fille sans sa participation ; & sacrifiant le plaisir de voir plus long-tems l'objet de ses vœux, à l'impatience de tout mettre en œuvre pour le posséder, il se rendit au Château auprès de son pere.

Germain n'avoit eu garde de lui refuser sa demande. Il étoit arrivé dans le canton des choses qui rendoient facile l'exécution des promesses qu'il venoit de faire au Marquis. J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, Mademoiselle, dit il à Lucile. Mais je n'ai en ce moment que le tems de vous annoncer

que votre naissance est connue, & qu'il ne m'est plus permis de vous nommer ma fille. Une affaire pressante m'appelle au Château. Vous sçavez, Mademoiselle, le reste à mon retour.

Lucile étourdie par ce peu de mots, n'attendit pas longtems un éclaircissement qu'elle demanda en vain aux gens de la ferme. Ce qu'elle en put tirer, c'est que depuis la veille au soir, tout le voisinage étoit occupé à la chercher. Un carrosse se fit entendre dans la cour. Germain en descend avec un Seigneur & une Dame baignée de larmes. Voilà, leur dit-il, voilà votre fille. Le Comte & la Comtesse d'Armenon (c'étoit le nom de ces deux personnes), la serrent dans leurs bras, l'inondent de pleurs, & se laissent tomber sur des sièges en ne la quittant ni l'un ni l'autre. Quel pinceau pourroit rendre une situation si touchante! Un pere qui retrouve un enfant qu'il n'a jamais vu. Une mere

qui revoit pour la seconde fois depuis dix-huit ans qu'elle lui a donné le jour, ce fruit d'un amour longtems malheureux. Elle leur est rendue après de longues & inutiles recherches, dans un moment où ils avoient perdu tout espoir. Ils la tiennent sur leur sein, sage, vertueuse, quand ils la croyoient livrée à la brutalité d'un lâche ravisseur. O cœurs, vraiment paternels ! C'est à vous à apprécier tant de circonstances heureuses, tant de sentimens différens. Pendant plus d'une demi-heure le Comte & la Comtesse n'exprimerent leur ravissement, que par des sanglots & les plus tendres caresses. Lucile n'étoit pas moins agitée. Tout ce qu'elle avoit senti pour son pere adoptif, n'approchoit point des expressions que lui caufoit la vue de Monsieur & de Madame d'Armenon. Elle fille de personnes de cette qualité ? Ah ! Marquis, avec quel transport songeoit-elle qu'il

lui étoit permis de vous aimer? Et toi, infame Micholle, tu l'occupois aussi dans ces doux momens; elle se plai-soit à te punir de tes noires perfidies, en frappant tes yeux de l'éclat de sa gloire, & des preuves de son bonheur. Ces idées, ces sentimens se succédoient dans son esprit & dans son cœur, avec la rapidité de l'éclair. Elle ne peut suf-fire à leur choc tumultueux. Les for-ces l'abandonnent; elle tombe aux ge-noux du Comte & de la Comtesse, & n'a que la force de les ferrer dans ses bras, en s'écriant: ah! mon pere! ah! ma mere! Ils lui répondent, ah! ma fille! ma chere fille! la relevent sur leurs genoux, & recommencent à l'em-brasser & à pleurer. Germain fondeit lui-même en larmes, levoit les mains au Ciel en soupirant, jettoit sur le pere & la mere un œil où se peignoit, je ne sçais qu'elle inquiétude; puis revenant à Lucile, il la consideroit avec cette

douce satisfaction qui enyvra un cœur qui reçoit le prix de ses soins généreux.

Monsieur & Madame d'Armenon un peu remis de leur oppression, remercient Germain, de la manière la plus affectueuse & la plus obligeante, de tout ce qu'il avoit fait pour leur fille... Comptez, bienfaisant fermier, sur notre reconnoissance & sur notre souvenir. En attendant que nous ayons pris des mesures pour vous en donner des preuves, venez avec nous au Château goûter une joie dont vous êtes l'auteur. L'amitié que le Marquis de Bardan a pour nous, me répond que votre présence ne lui sera pas moins agréable qu'à nous mêmes. Soyez toujours le père de notre chère enfant, nous nous plairons à en partager les droits avec vous. Que nous nous serions épargnés de larmes & de gémissements, si nous l'avions sçue en de si bonnes mains!

Mademoiselle d'Armenon baïsa mille fois les mains au Comte & à la Comtesse, pour leur exprimer combien elle étoit sensible aux bontés qu'ils témoignent à un homme qu'elle se promettoit de regarder comme son pere jusqu'à la mort. Il ne leur répondit lui-même que par une profonde inclination. Le Comte & la Comtesse prirent leur fille chacun par une main, la conduisirent à leur carosse, où ils firent monter l'heureux fermier avec eux, & ils se rendirent au Château. Ils y furent accompagnés par tous les Payfans, qui se trouverent dans le Village. Le bruit de la naissance de Lucile, de l'arrivée de ses pere & mere, de sa conduite, après son enlevement, & de son retour, s'y étoit répandu. Ces bonnes gens faisoient retentir l'air de cris d'allégresse, d'éloge, & de bénédiction. Ces acclamations redoublèrent quand ils apperçurent le jeune

Marquis accourant à toute bride au devant du carrosse. Il s'attacha à la portiere du côté de Lucile, dit au Comte & à la Comtesse que le Marquis son pere venoit de l'instruire de ce qui s'étoit passé avant son arrivée, & qu'il lui avoit appris à son tour toutes les circonstances de l'enlèvement de Lucile, de sa sagesse dans sa *petite maison*, du violent amour qu'elle lui avoit inspiré. Enfin, ajouta-t-il, mon pere n'attend que votre consentement pour célébrer une union qui fera le bonheur de ma vie.

Lucile baisse les yeux, rougit, & a peine à contenir ses transports ; le Comte & la Comtesse se mettent à sourire. Ils descendent de voiture en voyant le Marquis de Bardan & son épouse qui les attendoient sur le Pont-levis. Ceux-ci, embrassent Lucile. Leur fils lui donne la main. On fait des largesses aux payfans & on remonte dans l'appartement.

l'appartement. Le pere de l'heureux Bardan adressa la parole au Comte & à la Comtesse, dès qu'ils furent assis ; ce jeune homme, leur dit-il, en leur montrant son fils, vous a causé bien des chagrins depuis hier, mes chers amis ; je connois à quel point il en est affligé. Son repentir sincere est le premier motif qui me détermine à vous demander grace pour lui. Il en est un second d'un plus grand poids encore. C'est que son crime n'a servi qu'à faire briller d'avantage la modestie, la retenue & la fermeté de la vertueuse Mademoiselle d'Armenon, qu'à confondre ce petit débauché, qu'à lui donner de l'adversion de ses honteux égaremens, & qu'à lui inspirer autant d'amour & de vénération pour votre fille que de goût pour sa vertu. Cet heureux changement n'est point l'effet d'une satiété passagere, mais du pouvoir de la sagesse. Il est donc permis



de se flatter qu'il sera durable. Cher Comte, je n'aurois pas cru trop payer Lucile, quand j'aurois toujours ignoré son nom, en lui donnant le mien. Je puis aujourd'hui combler les vœux de mon fils, sans choquer les préjugés. Si Lucile ne s'oppose point à des nœuds qui resserreront ceux de l'amitié qui unit depuis long-tems, nos familles ; y refuserez-vous votre consentement ?

Le jeune Marquis se précipite aux genoux de Mademoiselle d'Armenon, & la conjure de couronner une ardeur qui ne finira qu'avec sa vie. Cette tendre amante ne fut plus maîtresse de cacher des sentimens qu'elle avoit tant de fois résolu de ne point laisser même soupçonner. Ils la trahirent ; c'est à mon pere, à ma mere- & à mon généreux bienfaiteur, répondit-elle, qu'il faut me demander. Mon devoir, Monsieur, est d'obéir à ce qu'ils voudront bien exiger de moi. Le Marquis

se tourne vers le Comte & la Comtesse, qui lui montrent Germain; il lui prend les mains & le presse de sceller son bonheur. Le Fermier confus de jouer un si beau rôle avec son maître, réplique qu'il sera trop heureux d'être de l'avis de Monsieur le Comte & de Madame la Comtesse. L'amoureux Bardan revient à eux, & attend leur réponse un genou en terre. Elle est telle qu'il peut la désirer : un cri perçant marque sa joie. Il vole dans les bras de son pere & de sa mere, saisit une main de Mademoiselle d'Armenon qui n'a pas la force de la retirer, & la couvre de baisers & de larmes.

La célébration du mariage ne fut différée qu'autant de tems qu'il en fallut pour des apprêts indispensables. Qu'il parût long au gré du jeune Marquis! Mademoiselle d'Armenon regardoit comme un songe tous les heureux événements qui venoient de changer sa

fortune & son fort. Dans la grandeur comme dans la médiocrité, son cœur plein de droiture & de sensibilité, ne fut point enyvré du nouvel éclat qui l'environnoit. Elle ne commença à jouir de son élévation qu'en répandant des bienfaits. Elle fit des présents considérables à toutes ses compagnes. Ne pouvant plus vivre comme autrefois avec ces filles vertueuses, qui malgré son inégalité, la combloient d'égards & de déférences, elle voulut être sans cesse présente à leur mémoire par des dons durables. Elle les étendit presque également sur les deux sexes. Elle demande en grace que tout le Village fût invité à son mariage. Ce ne fut qu'avec une douleur extrême qu'elle consentît qu'on donneroit une autre table aux compagnons de ses travaux & de ses plaisirs.

Quand Mademoiselle d'Armenon eut ainsi pourvu à ce qu'elle appelloit

son devoir, elle se livre à ses sentimens pour le jeune Bardan, avec cette retenue qui leur donne un nouveau prix. Elle ne lui cache point l'impression qu'il avoit faite sur son cœur, lors même qu'elle n'avoit que des raisons de le haïr, & ce qu'il lui en avoit coûté pour soumettre son cœur indocile à la voix de l'honneur & de la raison. Ces aveux transportoient son amant d'amour & de respect. Prosterne aux pieds de cette fille adorable, arrosant ses mains d'une abondance de larmes, il remercioit le Ciel de lui avoir destiné une personne qui en le tirant du précipice, rendoit son bonheur si digne d'envie.

Enfin, le jour qui devoit unir leur destinée d'un lien éternel, arriva. Ma plume est trop foible pour peindre l'ivresse commune. L'époux plus paré par l'idée de sa félicité, le feu & l'action qu'elle répandoit dans ses yeux

& sur toute sa personne, que par la richesse des habits, se rend à l'autel d'un pas grave. Un air d'impatience semble reprocher à une certaine bien-séance de reculer un but où son cœur court à pas de géant. L'épouse l'accompagne, non comme une victime dévouée à un sacrifice forcé, mais avec la sérénité modeste d'un vainqueur qui va recevoir la couronne du sentiment & de la vertu. Leurs familles les entourent d'un œil avide & brillant de joie. Le Marquis & la Marquise, comptent depuis un jour semblable tous les heureux moments qu'ils ont passé ensemble. Monsieur & Madame d'Armenon se rappellent les maux qu'ils ont soufferts, les larmes qu'ils ont répandus pour parvenir à ce terme de leur bonheur. Ils se regardent, & se disent par un sourire que leur union leur coûte peu encore en comparaison des douceurs dont ils jouissent. Les

habitans de la paroisse qui aimoient leurs Seigneurs, & qui avoient toujours vu Lucile parmi eux, comme un don du ciel, ne pouvoient contenir la satisfaction de trouver en elle une maîtresse qui n'avoit signalé les premiers moments de sa puissance que par des générosités.

On retourna au Château au milieu des applaudissemens, des vœux & des bénédictions. Que ce cortège est préférable à cette foule d'équipages magnifiques, dans lesquels les Grands s'efforcent d'ensevelir les chaînes pesantes du préjugé, les réclamations du désir, la contrainte & les secrets gémissemens du cœur ! La pompe ne fait point les fêtes. Les plus riches appellent en vain le plaisir. L'ame en est la source ; c'est à elle à en jouir, & à la nature à en faire les frais. Les réjouissances qui durèrent plusieurs jours au Château de Bardan, furent son ou-

vrage. Elles ne furent troublées par aucun incident. La jeune Marquise trouvoit chaque jour le secret de les ranimer par de nouvelles honnêtetés, & par des actions de bienfaisance. Les Payfans même se livrerent à toute l'yvresse que la fête leur inspiroit, sans intempérance, sans désordre. La gaiété qui naît du respect & de l'admiration, rougiroit de s'écarter des bornes.

Le tumulte, le bruit cessèrent. Les Villageois retournerent en dansant & en chantant les louanges des nouveaux époux, à leurs chaumieres & à leurs travaux. Ces noces furent longtems la matiere de leurs entretiens. Les plaisirs du Marquis & de sa chere épouse, ne furent point interrompus. L'amour toujours ingénieux, les procédés délicats, les prévenances continuelles & respectives, leur en fournissoient d'aussi purs que touchants. Le Marquis découvroit sans cesse de nouvelle

velles qualités à son épouse. De son côté elle admiroit les progrès rapides que l'honnêteté & la vertu faisoient dans un cœur long-tems en proie à la corruption. La décence , la délicatesse lui étoient aussi familières que s'il en eût eu l'habitude.

Le Comte d'Armenon avoit envoyé à Paris pour faire préparer appartement, équipages, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'établissement de son gendre & de sa fille dans cette capitale. On lui écrivit que tout étoit prêt. Le pere & la mere de l'heureux de Bardan qui depuis quelques années, s'étoient fixés à la campagne, consentirent à accompagner le Comte, la Comtesse & leurs enfans à la Ville. La renommée les y avoit devancés, en publiant l'histoire de la sage Lucile, sa réunion avec ses parens & son mariage. Plusieurs semaines se passerent



dans les nouvelles fêtes que donnerent les deux familles, & leurs amis. Le jeune Bardan n'oublia pas d'en célébrer une magnifique dans sa *petite maison*. La chambre que son épouse y avoit occupée, fut ornée de trophées analogues à sa conduite. Le salon où elle avoit mangé avec le Marquis & ses amis, rappelloit dans ses ornemens l'empire qu'elle s'étoit acquis sur eux, & la scène touchante des domestiques. Tous les endroits du jardin où elle avoit travaillé, étoient distingués par des monumens relatifs à ce qui lui étoit arrivé dans celui où son époux lui avoit ravi un baiser, on voyoit dans un groupe Minerve d'un air sévère & mêlé de pitié regardant l'Amour confus, & qui avoit à la main l'instrument de labourage que Lucile avoit voulu s'enfoncer dans le sein. Cette maison fut dans la suite le théâtre d'une vo-

lupté trop rare dans ce siècle.

Monfieur de Bardan le père, & Madame fon épouse ayant fatisfait par leur préfence aux obligations que la bienféance exigeoit, retournerent dans leur terre ; ils écrivirent peu de jours après leur arrivée, que Germain avoit abfolument refusé toutes les offres qu'ils lui avoient faites ; qu'il ne défireit que de continuer à cultiver fes champs, & la permiffion de voir quelquefois fa chere Lucile ; & que Micholle couverte de honte, & peut-être plus pouffée par fa rage que par le repentir, s'étoit retirée dans un couvent.

La jeune Marquife la crut affez punie par la tournure que le Ciel avoit donnée à fes noirceurs. Dans le fein d'une famille qui la chériffoit d'avantage à mefure qu'elle la connoiffoit, aux yeux d'un époux qui ne respiroit que pour elle, cette tendre héroïne,

dans la paix , dans le soin de sa maison ; dans la joie de l'ame , jouissoit d'une félicité dûe à la noblesse de ses sentimens. Objet de l'admiration de la plûpart des femmes de son rang , si son mérite excitoit leur envie , son exemple les pénétoit encore plus d'estime. Elle fut en un mot l'ornement des plus beaux cercles , où elle brilla toujours sans y prétendre , où la candeur & la modestie la firent rechercher jusqu'à la mort.

N. B. Le Lecteur a droit d'exiger de plus amples éclaircissemens sur la naissance de Lucile , sur ce qui l'a tenue si long-tems ignorée de son pere & de sa mere ; enfin , sur les moyens que ceux-ci ont employés pour la retrouver. Tous ces points seront suffisamment expliqués dans l'Histoire suivante.

*Fin de la seconde Partie.*

NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX:  
TROISIEME PARTIE.

NOUVEAUX  
CONTES  
MORALS  
TROISIÈME PARTIE

NOUVEAUX  
CONTES  
MORAUX,

OU

HISTOIRES  
GALANTES ET MORALES:

*Par M. C\*\*\*.*

---

---

TROISIEME PARTIE.

---

---



A AMSTERDAM,  
*Et se trouvent* A PARIS,  
Chez DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques:  
*Et* A DIJON,  
Chez la Veuve COIGNARD DE LA PINELLE,  
& LOUIS FRANTIN, Libraires.

---

---

M. DCC. LXVII.

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header.

Second line of handwritten text, appearing as a list or series of entries.

Third line of handwritten text, possibly a sub-header or a specific entry.

Fourth line of handwritten text, continuing the list or entries.

Fifth line of handwritten text, possibly a separator or a specific entry.

Sixth line of handwritten text, continuing the list or entries.

Seventh line of handwritten text, possibly a separator or a specific entry.

Eighth line of handwritten text, continuing the list or entries.

Ninth line of handwritten text, possibly a separator or a specific entry.

Tenth line of handwritten text, continuing the list or entries.

Eleventh line of handwritten text, possibly a separator or a specific entry.

Twelfth line of handwritten text at the bottom of the page.



## LA MERE ET LA FILLE,

OU

LES HONNEURS DU LOUVRE.

**I**L n'est que trop ordinaire de voir le caprice, l'entêtement & l'ambition guider les peres de famille dans l'établissement de leurs enfans. Ils ont des droits respectables sans doute; mais par quelle fatalité les exemples des abus qu'ils en font, sont-ils plus communs que ceux d'une affection avouée par la Nature? Nous n'avons garde de condamner l'autorité paternelle, cependant ceux même qui en

*III. Partie.*

**A.**



abusent, ne peuvent se dissimuler qu'ils ne l'ont reçue que pour le bonheur de leurs enfans; & que leur prudence intéressée, cause plus de désordres dans la société, & y fait plus de malheureux, que le dérèglement des passions qu'elle suscite souvent, & l'injustice de la fortune.

Les aventures du Comte d'Armenon & de Mademoiselle de Félicourt, vont nous en fournir une triste preuve. Le premier joignoit à une très-ancienne Noblesse, un heureux naturel, un caractère liant & généreux, un esprit facile & enjoué; grand, sans fierté, complaisant, sans flatterie, sensible à l'honneur, délicat dans les procédés, attaché à ses devoirs, admirateur du mérite, partisan des mœurs, aimant cette sorte de plaisirs

( 3 )

qui touchent l'ame , sans exciter le remord , ardent dans ses passions , incapable de céder aux difficultés. D'Armenon avoit tous les talens qui font l'homme aimable , le courtisan poli , le sincere ami , & l'amant dangereux.

La famille de Mademoiselle de Félicourt , jadis de Finance , s'étoit illustrée depuis dans plusieurs emplois honorables. Son pere , par son talent pour les négociations , les ressources de son esprit dans les conjonctures délicates , des vues saines , & son zèle pour le bien public étoit parvenu jusqu'au ministere. Il avoit emporté au tombeau les regrets de son maître , & l'estime de la Nation. Il n'avoit laissé pour héritiers de ses biens immenses , qu'un garçon & une fille. Sa

veuve, d'une bonne maison, n'avoit en partage qu'un orgueil, qu'une arrogance, qui inspirent plus de mépris, que de respect pour la noblesse. M. de Félicourt l'avoit toujours comptée au nombre de ses plus grands ennemis; non-seulement elle lui faisoit payer cher l'honneur de partager sa couche, mais elle traitoit si durement ceux qui avoient besoin de lui, quand par malheur elle les rencontroit sur son passage, que la considération qu'on avoit pour lui, n'empêcha pas que l'on ne lui en fît des plaintes plusieurs fois. A la mort de son mari, elle fut abandonnée universellement. A peine quelques parasites daignoient prendre place à sa table. Ils ne manquoient pas de lui rendre en public, par des satyres sanglantes, le prix des égards

forcés qu'elle avoit exigés. Elle en fut instruite, résolut de ne plus voir personne, & de cacher, dans la retraite, le dépit qui la rongeoit. Sous le masque de l'hypocrisie, qu'on appelle impudemment dévotion, elle s'occupoit à déchirer le genre humain par zèle pour une Religion sainte, & qui n'inspire aux hommes que la paix & une compassion mutuelle. Dans ce nouveau genre de vie, son ame, perpétuellement en contradiction avec les apparences extérieures, gémissoit de ce que, pour se venger du monde, elle osoit jouer la Divinité même. Pour étouffer les remords de sa conscience, ou plutôt pour les justifier, Madame de Felicourt devint plus bourrue, plus altiere, & plus exigeante que jamais.

Les hautes alliances étoient sa manie. Déjà elle s'étoit satisfaite en mariant son fils, jeune homme aimable, & de beaucoup d'espérance, à la fille du Duc de..... toute contrefaite, & d'un caractère plus monstrueux encore que sa figure. Elle avoit des vues plus relevées sur sa fille. Les hommes apportent aux femmes tous les privilèges de leur rang : son ambition lui faisoit jeter les yeux sur ce qu'il y avoit de plus éminent en dignités. Son opulence lui répétoit incessamment qu'elle étoit capable de remplir tous les intervalles. Elle s'indignoit contre un préjugé ridicule, & assez puissant pour en décider autrement. Quoi qu'il en soit, les honneurs du Palais étoient la première recommandation de ceux qui osoient aspirer à la main de Ma-

demoiselle de Félicourt. Ceux qui avoient droit de se présenter, effrayés du caractère de la mere, trembloient d'approcher de la fille. Ils rendoient justice à sa beauté, à sa douceur naturelle, à ses vertus qui, dès l'âge de quatorze ans, faisoient du bruit, & se contentoient de plaindre son sort. Le seul Maréchal de\*\*\* vieux, infirme & ruiné, hafarda à la demander à sa mere.

Celle-ci espérant qu'une recherche de cette conséquence enhardiroit les meilleurs partis à se déclarer rivaux du Maréchal, lui ouvrit sa maison, sans se presser de conclure.

Madame de Félicourt étoit liée de grimaces avec la Comtesse d'Armenon, & ne voyoit guère qu'elle. Le fils de cette Dame, a peu près de

l'âge de Mademoiselle de Félicourt, avoit son accès libre en faveur de la mere. Il entroit si adroitement dans les vûes de Madame de Félicourt, dans ses passions, & dans ses intérêts, qu'il s'étoit attiré toute sa confiance. Il parloit avec tant de réserve à sa fille, mettoit tant de distance entr'elle & lui, que la dévote ne craignoit point qu'il fût assez hardi de penser à elle, & ne prenoit aucune précaution contre lui. Libre entretien, promenades dans le jardin, visites, longs tête à tête, rien ne lui étoit défendu.

Quand deux cœurs novices se communiquent si librement leurs chagrins & leurs peines, le besoin de se consoler les attire ; la pitié les rend nécessaires l'un à l'autre ; l'habitude les attache. On se dispute de recon-

noissance & de bons offices; on se prévient; on s'intéresse. Le desir d'être utile fait naître celui de plaire; & des yeux l'amour se glisse, pour ainsi dire, par étincelles jusqu'au fond de l'ame.

Le Comte éprouva ces gradations insensibles; bien-tôt il fut ému en présence de Mademoiselle de Félicourt, & devint triste & rêveur en la quittant. Il redoubla, comme par instinct, de complaisance & d'honnêtetés auprès de la mere de cette jeune personne, d'empressement, d'affiduité auprès d'elle-même. Il ne lui cacha pas longtemps les mouvemens de son cœur; il mit dans cet aveu l'action & l'inquiète timidité de l'amant le plus passionné. Mademoiselle de Félicourt n'avoit point appris l'art de s'offenser d'un sentiment qu'elle



avoit fait naître, & qu'elle payoit de retour en secret. Elle écouta le Comte sans aigreur, & ne lui répondit que par un regard attendri, qui lui fit comprendre qu'il seroit heureux, si elle ne dépendoit que d'elle-même. Le Comte presse ses mains dans les siennes, qu'il mouille de larmes, & lui jure, dans les termes les plus tendres, une constance, une fidélité inviolables. Hélas ! reprend-elle ! qu'en attendez-vous, Monsieur ? Vous connoissez la vanité de ma mere. Votre rang, au-dessus du mien, ne lui paroîtra pas encore assez élevé. Ses desirs ambitieux cherchent plus les dignités, que notre bonheur. Mon frere en est déjà la triste victime, & je ne tarderai pas à subir le même sort. Cachez-lui vos sentimens avec le plus

grand soin ; si elle les connoissoit, elle en viendroit aux outrages avec vous, elle m'accableroit de duretés, & me forceroit d'épouser le vieux Maréchal. Les allarmes, trop fondées de Mademoiselle de Félicourt, interdirent le Comte. Il n'ignoroit pas les dispositions de sa mere ; mais elles étoient devenues plus redoutables, en passant par la bouche de sa maîtresse. Cependant il ne perdit ni le courage ni l'espoir. Peut-être, ajouta-t-il, l'intérêt d'une fille qui lui est chere, l'amitié qu'elle a pour ma mere, la confiance dont elle m'honore, parviendront-ils à la dégoûter de son systême de grandeur. Je lui peindrai fortement le sort des Demoiselles, engagées dans des alliances, qu'on ne manque pas de leur faire regarder comme gra-

ces. Je lui rapporterai les exemples de \*\*\* de \*\*\* de \*\*\* qui traitent leurs femmes avec le dernier mépris ; & qui, tandis qu'elles se consument en chagrins & en larmes, dévorent leur fortune dans le luxe & la volupté. Si vous m'aimez, charmante Félicourt, il n'est point d'obstacle qui m'effraye. La résistance d'une mere, ses oppositions, pourront retarder l'accomplissement de mes ardens desirs ; mais la seule pensée de régner dans votre cœur, me rendra heureux. Je n'ai de mesures à prendre que pour ne point vous exposer vous-même. Le tendre amour qui m'anime fait si votre repos, votre bonheur, me sont chers !

Mademoiselle de Félicourt craignit qu'un plus long entretien ne donnât des soupçons à sa mere. Elle passa



dans son appartement avec le Comte, qui, après les politesses d'usage, raconta une histoire médisante, qui plut infiniment à la dévote, & la détermina à le retenir à dîner. Elle n'avoit pas fini tous ses exercices du matin, n'y expédié ses commissions. La toilette devoit suivre ces graves devoirs. Les dévotes ne négligent point leur parure; leur esprit est tourné à la recherche & au raffinement. Pour se livrer librement à ces occupations, elle envoya sa fille & le Comte dans le jardin. Ils obéirent, en croyant avoir mal entendu, & en se regardant sans pouvoir s'exprimer leur joie. Ils feignirent de s'amuser quelques momens à de petits jeux, dans la crainte que des Argus ne les

examinassent aux fenêtres. Que l'amour rend craintif & soupçonneux ! Le sourire, les coups d'œil, mille jolis riens servirent d'interprètes à leurs cœurs. Bientôt entraînés par le besoin de se délivrer d'une pénible contrainte, ils se trouverent dans un cabinet de treillage & de jasmin, sans avoir eu besoin de s'y rendre. Des regards pleins de feu, des soupirs qui se répondoient, y commencerent l'entretien. Le Comte avoit les yeux fixés sur sa maîtresse, & son ame, toute entiere dans ses yeux, n'avoit de force que pour la contempler. La tendre Félicourt n'osoit détourner la vue. Un geste auroit troublé le plaisir de son amant ; parler ; un mot auroit détruit le charme du senti-

ment ; soupirer même ; un souffle l'auroit tiré d'une si douce rêverie. L'émotion montoit, pour ainsi m'exprimer, par degrés dans leurs cœurs. Le Comte se précipite sur une main qu'on abandonne à mille baisers, fixe sa maîtresse, & apperçoit des larmes couler de deux yeux qui lançoient la flamme. Il n'y a qu'un instant ; larmes d'attendrissement ! Que vous êtes précieuses ! Il veut les recueillir sur ses lèvres. On le repousse en tremblant ; & on cherche, dans l'air de son visage, si on ne la point offensé. Il porte la main sur un cœur, qui lui répond par de rapides battemens. Le sien semble se détacher pour se confondre avec lui. Mademoiselle de Félicourt échappe des bras de son amant, sort du cabinet, & se

promene dans la partie découverte du jardin.

D'Armenon la suit, demande mille fois pardon, proteste de l'innocence de son dessein, ou plutôt qu'il n'en avoit aucun; que l'ivresse, l'épuisement seuls ont fait tomber sa tête. On feint de ne rien croire, on ne répond rien. Si on le regarde, c'est d'un œil sévère; si on lui parle, c'est pour lui dire de se modérer, de ne point joindre à la témérité, des démonstrations qui seroient mal interprêtées & qui la perdroient; & qu'elle vient de recevoir une leçon qui la tiendrait à l'avenir sur ses gardes.

En prononçant ces derniers mots, elle montoit le perron. Plusieurs domestiques étoient dans le vestibule. Le Comte n'osa pas répliquer. Mademoiselle

demoiselle de Félicourt rentra dans son appartement, où elle s'enferma, & son amant redescendit au jardin, pour attendre l'heure du dîner.

En se promenant, il cherche les pas de sa maîtresse, y imprime les siens, compare le moment où il se trouve, à celui où elle marchoit à côté de lui en souriant, en confondant ses soupirs avec ses soupirs. Quel contraste affligeant ! Amour ! s'écrie-t-il, que tes douceurs sont courtes ! Qu'elles sont suivies de peines cruelles ! Je suis le plus fortuné & le plus malheureux des hommes dans le même instant. Félicourt partage mes transports, & elle m'en fait un crime, Elle voit avec attendrissement les impressions que sa vue excite en moi,



& leur effet involontaire est condamnable. Elle fuit ; je m'afflige, & elle ne daigne pas me consoler. Elle m'ôte tout moyen de me justifier ou de mériter mon pardon.

Ces réflexions le conduisent au cabinet fatal. C'est ici, continue-t-il, que j'ai senti pour la première fois, la joie qu'on goûte en voyant, en admirant en liberté l'objet qu'on aime. Qu'elle a été de peu de durée ! Le trouble, la tristesse, le désespoir l'ont remplacée. Il porte un regard inquiet autour de lui. Ses yeux s'arrêtent à la place où Mademoiselle de Félicourt étoit assise. Il approche, hésite à l'occuper, n'en peut soutenir la vue, & passe dans le Boulingrin parallèle. Il écrit à sa maîtresse sur son *souvenir*, e billet suivant : « Vous me pu nissez

» avec trop de rigueur , Mademoi-  
 » selle , pour que je ne sois pas cou-  
 » pable. Je vous demande grace au  
 » nom du plus tendre amour. Je vous  
 » jure de m'observer désormais , & de  
 » ne plus vous déplaire. Si vous con-  
 » noissiez la douleur que je ressens,  
 » vous auriez quelque pitié de l'état  
 » où votre colere m'a réduit. »

A peine a-t-il tracé ce peu de mots,  
 que le dîné sonne. Il se rend à la sale.  
 Madame, Mademoiselle de Félicourt,  
 & le Maréchal de \*\*\* l'y attendoient.  
 Quelque disproportionné d'âge que  
 fût ce Seigneur avec le Comte , il n'en  
 étoit pas moins un rival dangereux : il  
 possédoit ces titres , ces dignités si  
 précieux à l'ame hautaine d'une mere.  
 Sa présence glaça cet amant infortu-  
 né. Quoiqu'il eût glissé adroitement

ses tablettes à sa maîtresse, & qu'il se fît violence, son air rêveur & distrait, son rire forcé, je ne fais quelle contrainte dans ses manières, le trahirent. Madame de Félicourt l'en gronda, sa fille l'en badina. **Avez-vous, Comte,** appris quelque nouvelle désagréable, lui dit la première ? Votre maîtresse vous traiteroit-elle mal ? Serroit-elle volage ? Vous avez l'air d'un amant malheureux. Consolez-vous ; l'amour vit, dit-on, de querelles & de tracasseries ; c'est à travers les épines, qu'il conduit aux roses. Ne seroit-ce pas le Comte, reprit le Maréchal, qui auroit commis quelque infidélité ? Il est dans l'âge de plaire & d'être couru. Une belle, qui possède un cœur comme le sien, peut-elle être tranquille ? Elle a

autant de rivales, qu'il y a de femmes de bon goût... Si c'est le Comte qui a changé, continue Madame de Félicourt, pourquoi seroit-il triste ? Son nouveau choix vaut apparemment mieux que le premier. Si c'est sa maîtresse ? mille beautés, comme dit M. le Maréchal, s'empresseront à le venger. Savez-vous, mon enfant, qu'il est dangereux de paroître si affligé de ces petits accidens ? Il semble qu'il n'y ait qu'une femme digne de de vous ; les autres que votre mépris humilie, sont intéressées à vous en punir. Elles vous supposent des torts, vous brouillent, pour vous rappeler à elles ; & , quand vous êtes à leurs genoux, elles usent inhumainement de leur victoire. Il n'y a sorte de rigueurs qu'elles n'exercent. Gémissez-

vous ? pleurez - vous de leur perte ? elles se croient trop nécessaires , vous mement de caprices en caprices , de fantaisies en fantaisies , & appesantissent le joug sur vos têtes. Eclatez - vous en reproches ? vous servez leur amour-propre , vous faites connoître leurs appas , vous augmentez leur cour & leur réputation. Elles vous remercient au fond du cœur. Une rupture leur attache mille adorateurs. Croyez - moi , cher d'Armenon , se montrer trop sensible à ces espèces de perfidies , c'est inviter à être perfide.

Pendant ces plaisanteries , le Comte jettoit furtivement les yeux sur Mademoiselle de Félicourt. Il trembloit qu'elle n'approuvât cette morale. L'indifférence avec laquelle elle l'écouta , quelques regards aussi doux que ten-

dres , le rassurerent. Il s'avoua redevable envers Madame de Félicourt de ses leçons , promit d'en profiter ; & comme si elles eussent en effet rendu le calme à son ame , il fit presque seul les frais de gaieté le reste du tems qu'on passa à table. Dès qu'elle fut levée , le Maréchal fit la partie de la dévote ; d'Armenon se dispensa de tenir les cartes , en s'intéressant au jeu de Madame de Félicourt : & sa fille se retira chez elle , sous divers prétextes.

Son premier soin fut d'ouvrir le *Souvenir* du Comte. Elle lut avidement son billet , en fut touchée , & mit cette réponse au bas : « Vous êtes » coupable , puisqu'une voix qui me » trouvera toujours attentive & docile , vous a condamné. Je veux bien

» attribuer votre témérité à un excès  
 » d'attendrissement ; il est trop dan-  
 » gereux pour nous y exposer davan-  
 » tage. Si vous avez quelque douceur  
 » à me plaire, j'exige que vos senti-  
 » mens soient aussi honnêtes que les  
 » miens : quoique j'aie peu d'expé-  
 » rience, je suis persuadée que le  
 » moyen d'augmenter les charmes  
 » de l'amour, c'est d'en jouir sans re-  
 » mords & sans reproches de la part  
 » de la conscience. Si vous vous sou-  
 » mettez à cette loi, mon foible cœur  
 » ne fera que trop sensible. »

Elle repasse ensuite dans la pièce  
 de jeu, tourne autour de la table,  
 en s'informant de la fortune des  
 joueurs, & laisse tomber le *souvenir*  
 dans la poche du Comte. Tel qu'un  
 courtifan, à qui le Prince donne à  
 l'oreille

l'oreille une dignité éminente au milieu d'un cercle nombreux de rivaux, goûte, en dissimulant ses transports avec peine, le plaisir de la préférence, & ne s'occupe que de la faveur. Tel le Comte, en sentant son *souvenir*, éprouve un tressaillement de joie, n'ose s'y livrer, réclame contre la bienfiance & l'ordre du mystère, qui reculent un instant heureux ; oublie le jeu & ses intérêts, & ne pense qu'à la réponse de sa maîtresse.

Son trouble, son inquiétude, son impatience perçoient malgré lui. Mademoiselle de Félicourt en étoit alarmée ; heureusement que le jeu attachoit trop sa mere & le Maréchal, pour qu'ils apperçussent ce désordre. Le Comte saisit ce moment, fort &



dévore la lettre. Il la relit vingt fois. Chaque ligne épanouit son cœur; il se promet d'observer tout ce qu'on lui prescrit, & rentre dans le salon, plein de contentement & d'amour. Sa maîtresse remarque une gaieté qui est son ouvrage, & prouve à son amant, autant que la circonstance le lui permet, combien elle se plaît à le partager. Leurs cœurs d'intelligence trouvent mille moyens de se parler. Les coup-d'œil, les signes, les agaceries, les mouvemens de tête & de lèvres, font leurs truchemens. S'entendre en présence d'une mere & d'un rival, ajoute un nouveau charme aux expressions.

Le Comte avoit vu commencer la partie dans les allarmes, & alors elle alloit trop lentement. Depuis que

son cœur étoit consolé, on jouoit trop vite. Aveugles amans ! le même objet fait vos peines & vos plaisirs. Dans un seul instant, vous passez de la crainte à l'espoir ; ce qui fut pour vous une source de chagrins, en devient une de délices. Vos jours s'écoulent dans une vicissitude continue. Les orages vous poussent au port ; au sein du calme, vous essuyez d'horribles tempêtes.

La partie finit enfin. Madame de Félicourt avoit beaucoup gagné. Le Comte proposa de donner revanche au Maréchal ; mais son associée alloit souper chez son fils ; elle la remit à un autre jour, & il fallut se séparer.

Le Comte étoit convenu dans le jardin, avec sa maîtresse, qu'il ne

l'a reverroit qu'au bout de deux jours. Cet intervalle lui avoit paru nécessaire pour ne point donner lieu aux soupçons, & s'affurer en affectant tous les dehors de l'indifférence, la liberté d'épancher leurs cœurs. Il avoit souscrit à ces précautions sans balancer. Il n'en sentit l'amertume qu'en s'y conformant. Deux jours ? Quel terme ! Il rentra chez lui, occupé de ces tristes idées. Madame d'Armenon étoit seule, elle le fit appeler. Il eût désiré pouvoir rêver à l'oisir ; il se rendit à regret auprès de sa mère. Elle aimoit tendrement ce fils unique, elle en étoit également chérie. Il versoit ses secrets dans son sein, comme dans celui d'une amie ; son respect pour elle ne diminoit point sa confiance. Son air mélancolique & taciturne in-

quiéta cette mere sensible. Qu'avez-vous, mon fils, lui dit-elle ? Quelle tristesse ? Hâtez-vous de m'apprendre ce qui peut la causer. Avez-vous perdu au jeu ? Ce seroit une bagatelle ? Vous auroit-on offensé ? Répondez, mon fils, votre état m'effraye.. Il hésite un moment. Son embarras excite plus de curiosité. On le presse : ne suis-je plus, reprend-on, cette amie tendre, à qui vous découvriez les replis les plus cachés de votre cœur ? à qui vous demandiez des conseils dans des circonstances difficiles ? Prends-je moins d'intérêt à ce qui vous regarde ? Ne suis-je pas toujours digne de votre confiance ? Ah ! mon fils ! Auriez-vous commis vous-même, quelque action qui vous fît craindre de perdre mon estime ? ... Non, ma mere ; vous

m'avez inspiré trop d'horreur du crime ; mon cœur n'est capable que de sentimens d'honneur. Il auroit honte de se dégrader ; il ne fait que s'attendrir. Oui, ma mere, j'aime, j'aime éperdument, & de deux jours je ne verrai l'objet dont je suis épris.

Madame d'Armenon ne put s'empêcher de sourire au ton théâtral, dont il prononça ces dernieres paroles. Je comprends, mon fils, que ce tems est long pour un amant. Mais votre passion s'est-elle expliquée ? en a-t-on écouté l'aveu sans colere ? Vous a-t-on permis de le répéter & d'espérer ? .... Je suis aimé ; mes vœux sont bien reçus ; & j'ai moins d'espoir que de crainte..... Voilà une chose difficile à comprendre ? Cependant, mon fils, consolez-vous. En

amour, les apparences les plus contraires deviennent bientôt favorables. On se défend, sans aspirer au titre d'invincible. Quelle est la beauté qui s'est soumis votre cœur ? . . . .  
 Mademoiselle de Félicourt . . . . A ce nom, sa mere reste immobile, jette sur lui un regard de pitié, soupire, veut parler, & sa langue glacée lui refuse son secours . . . J'adore Félicourt, ma mere; j'ai sçu la toucher. Je lui ai voué ma foi; elle répond à mon amour, par la passion la plus tendre. Je sens que je ne puis vivre sans sa main, & je tremble qu'une autre ne me la ravisse . . . La Comtesse s'étoit remise; Ah! mon fils, reprit-elle, que vous préparez de chagrins à votre mere & à vous! Ignorez-vous la hauteur insultante de la Fé-

licourt ? Cette femme , dont la famille se feroit tenue honorée de notre alliance , nous dédaigne depuis qu'elle est opulente. La place qu'a occupée son mari , le crédit qui y est attaché , le souvenir d'une cour nombreuse qu'il rassembloit chez elle , nourrissent son ambition , & élèvent ses desirs jusqu'aux premières têtes de l'Etat. Sa dévotion même n'est que l'effet de son orgueil. Elle ne l'a embrassée que pour se maintenir par une autre voie dans la supériorité , où le ministère l'avoit mise. Affecteroit-elle de paroître pieuse , sans l'espoir d'ajouter aux hommages des courtisans , les éloges d'une classe non moins estimable d'hommes ? N'a-t-elle pas sacrifié son fils à ses projets de grandeur ? Ne voyez - vous pas qu'elle

souffre le vieux Maréchal de\*\*\* auprès de sa fille, pour inviter les personnes de son rang, à venir occuper cette place ? Elle est humiliée sans doute, de leur voir si peu d'empressement. Je ne doute pas que la fortune & le mérite de cette pauvre enfant, n'en eussent déjà attiré plusieurs. Mais la fierté arrogante, l'humeur un peu brutale de la mere, les refroidissent ; & si cela dure, elle donnera sa fille au Maréchal, qui n'a rien que le tabouret, plutôt que de changer de système. Je ne puis vous dissimuler toutes ces difficultés. Vous connoissez assez ma tendresse pour vous. Que ne dépend-il de moi, de combler vos vœux ? Le Ciel m'est garant que votre bonheur, mon fils, m'est plus cher que la vie même. J'ai le cœur,



ferré d'être obligée de vous faire envisager des obstacles infurmontables. Mais si vous prenez quelque intérêt à mon repos & à votre propre honneur, vous ferez vos efforts pour vous guérir d'une passion qui ne vous offre que chagrins, qu'humiliations & que malheurs.... Ah ! Madame, qu'exigez-vous ? Mon amour est trop violent pour cesser jamais. J'y trouve trop de charmes, pour que j'ose tenter à m'en affranchir. La solidité de vos raisons m'épouvante, sans m'ôter tout espoir. Je suis aimé. On peut parvenir à gagner Madame de Felicourt. Quels que soient ses projets, sa fille fera parler sa douleur ; elle y sera sensible ; elle se convaincra que le premier devoir des meres, dans l'établissement de leurs enfans, est de

consulter leur inclination & leur bonheur. Si cet esprit inflexible est sourd aux cris de la Nature. J'aimerai, je serai aimé. Son orgueilleuse politique ne s'étendra pas jusques sur nos cœurs. Si elle nous empêche pendant un tems d'unir nos destinées, notre constance excitera sa pitié; des événemens imprévus la détermineront. D'ailleurs, il est un âge où les Loix rendent aux enfans le droit de disposer d'eux....

Madame d'Armenon comprenant qu'il y auroit de l'imprudence de trop insister, remit à un autre tems à faire sentir à son fils, qu'il étoit plus sage d'éteindre une flamme qui ne faisoit que de naître, que de compter sur des circonstances incertaines; & d'abandonner le plus grand bien, que

de le devoir au bénéfice d'une Loi qui peut favoriser la foiblesse humaine, & non priver la Nature de ses droits. Elle parut donc entrer dans les vûes de son fils, & lui promit même de miner peu-à-peu le ridicule préjugé qu'il avoit à redouter. Le Comte en eut une joie infinie; & le premier des deux jours qu'il devoit passer, sans voir sa maîtresse, fut occupé à penser à elle. Sa mere dès le lendemain de la conversation dont nous venons de parler, visita Madame de Félicourt. Elle n'oublia pas de plaindre le sort des jeunes personnes mariées, à de plus grands Seigneurs qu'elles; elle en cita mille exemples que le siècle lui fournit. Son amie approuva en apparence tout ce qu'elle dit sur cette matière; elle ne s'ap-

perçut , ni que c'étoit son foible qu'on attaquoit , ni le deffein qu'on avoit. Mademoifelle de Félicourt étoit préfente. Ravie que fa mere fût touchée des raifons & des exemples que Madame d'Armenon alléguoit ; & voyant par cette converfation que fon fils l'avoit inftruite de leurs fentimens mutuels , fe livra à la douce efpérance , qu'un jour ils pourroient ne pas déplaire à fa mere. Dans un moment où celle-ci étoit paffée dans une autre pièce , elle demanda en rougiffant à Madame d'Armenon , ce que faifoit fon fils. Il vous aime , & je ne vous plains pas moins que lui. Croyez-moi , cefsez de le voir. Vous m'êtes trop chers tous deux. Je tremble à l'idée des tourmens que votre paffion vous caufera.

Elle n'en put dire davantage. Madame de Félicourt rentra , & sa fille alla pleurer dans son appartement. Madame d'Armenon s'en douta , & fut affligée de lui avoir donné un conseil si dur. Elle devint toute mélancolique , & craignant que sa tristesse n'eût quelques fâcheuses suites , elle se retira.

Le Comte qui soupiroit après le moment de la revoir , n'étoit point parti. Il courut lui parler de sa chère Félicourt : elle lui raconta fidèlement ce qui s'étoit passé. Il fut transporté aux preuves du souvenir de sa maîtresse , & embrassa plusieurs fois sa mere ; mais quand elle lui apprit l'émotion & la douleur qu'elle lui avoit causées , il en fut abbatu. Qu'avez-vous fait , ma mere , s'écria-t-il ?

Vous dévancez nos peines , en voulant nous les épargner. Vous affligez Mademoiselle Félicourt , au lieu de l'aider de vos soins & de votre amitié. Vous me déchirez le cœur , & vous devriez me féliciter d'avoir touché le sien. Si vos conseils sont suivis , si je perds Félicourt , & que je ne puisse perdre la vie , j'irai traîner mes malheureux jours par toute la terre ; j'abhorrerai tout le genre humain... Votre passion vous aveugle-t-elle au point de méconnoître le tendre intérêt que je prends à votre bonheur ? Vous croyez vos blessures incurables ? Sur quel fondement ? Avez-vous fait le moindre effort pour les fermer ? Vous assurez que vous n'y réussiriez pas. Les passions viennent d'une fermentation violente des

**Humeurs.** Si celle - ci duroit , elle anéantiroit le corps qu'elle tourmente. Ses premiers accès se passent comme ceux de la fièvre. L'équilibre se rétablit, & il ne reste plus de chaleur que ce qu'il en faut , pour réparer les forces perdues dans le moment de crise. Il ne peut y avoir d'amour éternel , parce qu'il n'y a point de desir qui le soit. Leur multitude se succède, & nous tyrannise tour à tour. Le goût peut les remplacer ; un certain charme attaché à l'habitude lui survivre ; mais quelle différence de vivacité ! Voilà pourtant, mon fils, tout ce qui nous reste des plus impétueuses de nos affections. C'est après cet état de langueur qu'un amant court, quand il sacrifie tout à l'objet de ses vœux. Bien plus, mon cher enfant, vous  
mettez

mettez votre bonheur à vous attacher inviolablement à votre maîtresse. Je veux même que vous trouviez quelque douceur à être aimé, en dépit des oppositions, des revers, des persécutions. Jetez un coup d'œil sur ce que votre maîtresse aura à en souffrir ! mauvais traitemens, haine, clôture ; tel sera le prix de sa constance. Agitation continuelle , déchiremens de cœur , pleurs , gémissemens ; tels seront les jeux de son printems. Vous êtes trop généreux pour ne pas frémir à l'idée d'un pareil supplice. Pour ne pas être dévoré toute votre vie de remords , d'avoir fomenté dans ce jeune cœur , un feu qui change le premier des bienfaits du Ciel , dans une source d'amertume & de larmes.

Elle s'arrêta un moment ici , pour



observer l'impression que ce discours feroit sur l'esprit du Comte. Il étoit immobile, accablé, & n'osoit lever les yeux sur sa mere. Pour achever de l'ébranler, elle reprit ainsi la parole : vous êtes sensible, mon fils, à des maux que votre conduite peut attirer sur Mademoiselle Félicourt : que j'aime à vous voir rougir d'un sentiment qui consulte moins l'intérêt de celle qui l'a fait naître, que le votre propre. C'est ainsi qu'une belle ame s'oublie soi-même, pour assurer le repos de ce qu'il aime. Oui, mon cher Comte, celui de votre maîtresse dépend du sacrifice de votre passion. Je suppose que son amour pour vous résiste à la persécution ; car sa mere, par mille moyens, peut empêcher qu'elle n'ait recours à la

loi. Il vient un âge, mon fils, où les passions s'amortissent, où la raison prend le dessus, où ce qu'on a perdu donne horreur, de ce qu'on a désiré trop longtems. C'est dans ce cruel moment qu'il faut considérer Félicourt. Les fleurs de la jeunesse, flétries dans les larmes ; le plus beau période d'une vie si courte, perdu sans retour ; les avantages de la fortune foulés aux pieds, dans le tems même d'en jouir ; les dédains d'une société, dont quinze ans plutôt on eût fait les délices ; les honneurs inféparables d'un rang où on avoit droit de prétendre ; un avenir qui ne présente qu'abandon, que solitude, que regrets. Ce sont là les reproches qu'on se fera d'avoir écouté une passion aveugle. Un repentir

cuisant, un désespoir affreux en feront les suites. On ne vous regardera plus que comme un perfide, qui aura empoisonné une belle vie. Votre mémoire sera un fardeau insupportable. On n'entendra votre nom qu'en frémissant. Votre vûe excitera le trouble & la confusion. On fuira jusqu'aux lieux où vous aurez été. Pourriez-vous, oh! mon fils, comparer cette horrible situation, à la peine légère que votre maîtresse souffrira, pour imposer silence à une ardeur d'un moment? ... C'en est trop, ô mere cruelle & tendre! vous me déchirez le sein... Je me crois d'avance l'opprobre de la Nature. Vous serez obéie. Ce soir même, veille d'un jour si ardemment désiré, je m'éloigne, je suis un objet trop cher à mon cœur. Je perdrois

la vie, plutôt que de lui causer le moindre des regrets que vous me peignez.

Madame d'Armenon lui tend les bras, aussi attendrie que pénétrée d'une soumission qu'elle n'espéroit pas; ses soupirs se mêlent à ceux de son fils. Revenu un peu à lui, il ordonne qu'on lui apprête sa chaise de poste; écrit d'une main tremblante à sa maîtresse son départ, & les motifs qui le déterminent; & prie sa mere de lui remettre ce billet fatal. Tout fut bientôt préparé. Ses adieux à sa mere furent tels que la conjoncture les permettoit; & il partit pour la terre d'un oncle qui n'étoit éloignée de Paris que de quinze lieues.

Sa mere pleura amèrement en le voyant monter dans sa chaise. Elle

avoit peine à concevoir qu'un jeune homme de seize ans eût assez de docilité & de raison, pour sacrifier un penchant fougueux, à un sentiment de générosité. Elle se rendit le lendemain chez Madame de Félicourt. Heureusement elle étoit sortie. Elle passe chez sa fille, ne lui donne point la lettre du Comte, & se contente de lui dire qu'un exprès arrivé la veille, leur avoit annoncé que M. d'Arménon, son beau-frere, étoit dangereusement malade, & que son fils avoit pris la poste sur le champ; qu'à peine avoit-il eu le tems de faire les dispositions les plus nécessaires pour ce voyage précipité, & qu'il ne tarderoit pas à lui écrire pour réparer une incivilité forcée.

Mademoiselle de Félicourt fut

affligée d'un départ si brusque; mais prenant une confiance entière dans l'air de franchise de Madame d'Armenon, & dans des promesses qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne lui fît de la part de son fils, elle n'accusa plus que le sort de ce contre-tems. Madame d'Armenon qui vouloit l'amener par le dépit à la résolution d'oublier son fils, ne la laissa pas longtems dans cette espèce de tranquillité. Vous croyez donc, Mademoiselle, que d'Armenon vous écrira, en effet ? Vous connoissez bien peu les jeunes gens de nos jours ! Ils nous disent qu'ils aiment, parce que cela est amusant, & qu'ils ne nous croient pas faites pour une conversation plus sérieuse. Loin de nous, ils répètent leurs fadeurs à d'autres; ils se décident tou-

jours en faveur du moment. L'amour chez eux n'est qu'une fantaisie agréable; & chaque jour a sa fantaisie. La constance? Ils en rient. Ils n'aiment que les plaisirs faciles. Les ruptures leur font honneur. Je ne prétens pas dire que mon fils suive exactement cet usage: je ne répondrois pas non plus qu'il s'en éloignât trop. L'exemple est si séduisant! . . . . . S'il est à la mode, on peut s'y mettre aussi, & rendre indifférence pour indifférence. Si je m'étois trompée sur son compte, le mépris, la haine me vengeroient de lui & de ces semblables. Mais, Madame, pourquoi m'allarmez-vous? Vous a-t-il donné lieu de soupçonner sa façon de penser? Ah! sans doute: vous ne me pressentiriez pas, si vous n'aviez la certitude

certitude de mon malheur. Hélas ! tout ingrat qu'est le Comte, je sens que je l'aimerai toute la vie. Quelle fera donc déplorable ! Ciel ! Daigne au moins l'abrégé.

Madame d'Armenon, sensible à sa douleur, s'efforça à la dissiper. Elle l'assura qu'elle n'étoit point certaine que son fils lui fût aussi peu attaché ; qu'elle n'en jugeoit que d'après les mœurs générales, qui souffroient des exceptions. Cependant, vous l'avoueraï-je, charmante Félicourt ; je ne fais si je dois desirer que le Comte en soit une. Que n'est-il digne, en effet, de toute votre indignation ! Vous parviendriez avec un peu d'efforts sur vous-même, à le dédaigner, à l'oublier. Vous entreriez alors dans l'heureuse carrière, où la fortune &



la voix d'une mere vous appellent.  
 Au contraire, plus mon fils saura vous  
 plaire, plus j'entrevois que vous se-  
 rez à plaindre....

Mademoiselle de Félicourt alloit  
 répliquer. Un valet vint inviter Ma-  
 dame d'Armenon de passer chez sa  
 maîtresse, qui étoit de retour, &  
 qu'on avoit instruite de son arrivée.  
 Cette amante n'eut que le tems de la  
 conjurer de ne point perdre espérance,  
 de continuer à ébranler sourdement  
 le systême de sa mere, & de ne pas  
 la priver de son amitié & de son se-  
 cours.

Elle resta quelque tems seule à se  
 livrer à mille réflexions, que ce  
 qu'elle venoit d'entendre fit naître.  
 Le Comte étoit-il un ingrat ? Dé-  
 sespérant d'obtenir sa main, cessoit-

il de la mériter ? Quelque pressé qu'ait été son départ , n'auroit-il pas dû venir l'en informer , ou au moins lui écrire deux mots ? Toutes ces idées lui causoient une inquiétude qui influa sur son humeur , jusqu'à ce qu'une nouvelle plus affligeante mît le comble à sa situation.

Vers le milieu de la nuit suivante , Madame d'Armenon reçut un courier de la part de son beau-frere , qui lui mandoit que son neveu étoit arrivé avec une grosse fièvre , & que les réponses vagues & entortillées du Médecin , faisoient craindre qu'il n'y eût du danger. Elle partit sur le champ , emmenant avec elle un docteur de Paris , & donna ordre à un laquais d'aller le matin dire à Madame de Félicourt , & à sa fille , que

son frere étoit plus mal , & qu'elle avoit pris la poste la nuit , pour se rendre auprès de lui.

Mademoiselle de Félicourt tire le commissionnaire à l'écart. Inquiète & soupçonneuse , elle le tourne , le sollicite , jusqu'à ce qu'il lui déclare la vérité. Apprenant que son amant lui-même est en danger , elle congédie le laquais , & s'abandonne à l'affliction la plus amère. Son cœur foulagé par une abondance de larmes , elle ne reprend ses esprits que pour déplorer le sort du Comte , & réfléchir que dans le récit du laquais , il n'y avoit pas un mot du message , & de la maladie de M. d'Armenon. Je suis trompée , s'écrie-t-elle ; mon amant n'a entrepris ce malheureux voyage , qu'aux instances de sa mere ! Elle l'a

éloigné de moi , pour l'engager à m'oublier. Sa maladie est la fuite de la violence qu'il s'est faite en obéissant ; fuite touchante & funeste ! qui me prouve qu'il m'aime , & qu'on expose ses jours pour rompre les nœuds que nos cœurs ont formés. On n'y réussira enfin peut-être que trop. Mere aveugle ! Ce sont tes idées d'élévation , qui font couler les premières larmes de l'amour ? Ce sont elles qui me privent de ce que j'ai de plus cher , & qui menacent ses jours . . . Mais ! J'ose me révolter contre une mere . . . Suis-je à moi ? La Nature ne m'a-t-elle pas mise dans sa dépendance , comme un bien qu'elle a acquis au péril de sa propre vie ? Amour ! Ne te fais-tu sentir , que pour étouffer la voix du devoir le plus sacré ? Le

Comte & sa mere en ont horreur. Ils fuyent le précipice où je suis prête à tomber. Ils aiment mieux me déchirer le cœur, que de me rendre coupable. Ils prévoient l'abîme de maux, où un penchant, désavoué par des parens, entraîne. Le Comte sacrifie sa passion à mon repos. Imitons ce sentiment délicat. Immolons mon repos à l'obéissance maternelle..... Le Comte ne m'aimera donc plus ! Je ne le verrai point ? Il mourra, & je l'aurai mis au tombeau ! Ne puis-je éviter un crime, que pour en commettre un autre ?..... Non, cher Comte ; s'il ne faut pour te rendre à la vie, que des preuves de mon amour, tu ne mourras point. Après tout, je ne désespère point que ma mere change d'avis. D'ailleurs, si elle

me défend d'être l'épouse du Comte, j'obéirai. Ses droits feroient tyran-  
niques, s'ils s'étendoient jusqu'à nos  
sentimens. Nous les regarderons com-  
me d'autant plus précieux, qu'ils fe-  
ront notre unique bien, notre seule  
consolation.

Mademoiselle de Félicourt s'arrêta  
à ce parti, qui dans ses idées, con-  
cilioit merveilleusement son devoir  
avec son amour; & elle écrivit cette  
lettre au jeune d'Armenon. » L'amour  
» vous punit bien cruellement, cher  
» Comte, de m'avoir abandonnée. Je  
» tremble pour vos jours. Si les miens  
» vous sont chers, vous quitterez un  
» projet qui me met au désespoir. On  
» ne peut m'enlever votre cœur qu'a-  
» vec la vie. Si vous faites le cas que  
» vous devez de ma tendresse, vous

» vous conserverez pour une personne  
 » qui ne respirera jamais que pour vous.  
 » Si les obstacles vous effrayent , la  
 » douceur d'être aimé doit vous en-  
 » courager & vous consoler. Revenez,  
 » cher amant, auprès d'une infortunée,  
 » que votre état accable d'effroi & de  
 » douleur. Chaque moment m'enfoncé  
 » un nouveau poignard dans le cœur.  
 » Tout ce que j'entends autour de ma  
 » chambre, me glace d'horreur. Cha-  
 » que fois qu'on m'approche , il me  
 » semble qu'on vient m'apprendre un  
 » malheur, dont la pensée seule m'ôte  
 » la force & la connoissance.

Elle donna cette lettre à un hom-  
 me affidé, en lui prescrivant de la  
 remettre au moins à Madame d'Arme-  
 non, de rester à la Terre de \*\*\* tant  
 que le Comte y seroit malade; & de

ne pas manquer de l'informer chaque jour de son état.

Madame d'Armenon avoit trouvé son fils dans une fièvre & un abattement , que tous les remèdes ne pouvoient dissiper. Le Médecin qui en connoissoit la cause, affuroit que la guérison du corps , dépendoit uniquement de celle de l'esprit. Ils étoient à en conférer, quand la lettre arriva. Madame d'Armenon la lut ; le Médecin à qui elle la communiqua obtint, par ses instances réitérées, que le malade en feroit lecture ; & ils la lui porterent. Le jeune d'Armenon dévore ce charmant écrit, le baise vingt fois, le mouille de ses larmes ; regarde sa mere d'un œil, qui lui reproche de l'avoir excité à s'éloigner, & à triompher d'une passion couronnée



du plus tendre retour. Déterminée par sa sensibilité & par l'espoir de sauver son fils : guérissez-vous , mon enfant , lui dit-elle ; je vous promets de vous ramener à Paris, aussitôt que vous pourrez supporter la litiere , & de ne plus m'opposer à vos vœux.

Ce peu de mots rend la consolation & la vie à son cœur. Il s'ouvre aux doux transports de la joie. Elle ranime ses sens affoiblis. Ses yeux éteints brillent du feu du plaisir. Telle une rose , frappée des rayons brûlans du Soleil , renaît à la fraîcheur d'une belle nuit , étend ses feuilles à une rosée vivifiante , se relève sur sa tige , & semble saluer l'aurore bienfaisante. Le Comte tend les bras à sa tendre mere ; oppressé de mille mouvemens délicieux , sa langue ne peut

articuler une parole ; il ne s'explique que par ses soupirs.

Le Médecin satisfait de ces heureux commencemens , jugea à propos de laisser son malade se livrer en liberté à ses agréables réflexions. Elles opérèrent mieux que le plus grand spécifique. Dès le lendemain , il se promena dans le parc , & le jour suivant fut fixé pour retourner à Paris.

L'aimable Félicourt avoit reçu ces cheres nouvelles. Le commissionnaire qui avoit été présent à la lecture que le Comte avoit faite de sa lettre , n'avoit pas manqué de lui rapporter les promesses de Madame d'Armenon à son fils , l'effet de cette complaisance , & celui de sa lettre. Elle en eut une satisfaction inexprimable , & ne s'occupa plus que du soin de fixer son

amant, & de l'emporter sur lui par sa tendresse.

Le Comte de retour à Paris, eut peine à se rendre à l'avis de sa mere, qui le pressa de ne voir sa maîtresse, que le lendemain. L'intérêt seul de son amour modéra une impatience, qui auroit pu avoir des suites fâcheuses. Demander des conseils pour gagner Madame de Félicourt, discuter son caractère pour découvrir l'endroit foible, proposer des moyens d'attaque, les rejeter, prendre des mesures, en considérer l'avantage & l'inconvénient, balancer plusieurs résolutions, paroître embarrassé de leur choix. Telle fut la matiere de l'entretien entre la mere & le fils, jusqu'à l'heure où il fallut se séparer pour prendre quelque repos.

L'idée de revoir sa chere Félicourt ; l'espoir d'en abrégér le terme dans les bras du sommeil , & un peu de fatigue le firent jouir de ses douceurs, sans interruption, jusqu'au jour.

Dès que la bienfiance le lui permit, il se fit annoncer chez Madame de Félicourt. Une certaine pâleur répandue sur son visage, un reste de foiblesse, passerent aux yeux de cette Dame pour l'effet de son inquiétude, sur le sort d'un oncle, & du zèle qu'il lui avoit témoigné dans sa maladie. Elle félicita le neveu, que le Ciel eût rendu M. d'Armenon à leurs vœux ; ( car il lui avoit dit qu'heureusement il étoit hors de danger. ) Et le pria de passer dans l'appartement de sa fille pour quelques momens.

Quelle plume pourroit peindre

l'ivresse de ces deux amans ? Réunis après des efforts pour ne plus se voir, par l'ordre d'une mere qui les cause : que de motifs de surprise & de joie ! Que la pâleur & la foiblesse du Comte intéressoient sa maîtresse ! Elle y voyoit la marque d'une vaine tentative, & d'un amour triomphant. L'un avoit effacé l'autre de son cœur. Ses premiers sentimens n'étoient qu'une chaleur mourante, en comparaison de la flamme dont elle étoit consumée. Longtems immobiles, leurs yeux attachés l'un à l'autre, s'exprimerent seuls les mouvemens tumultueux qui leur ôtoient la faculté de parler. Leurs sens, presqu'engourdis à force d'affections, sembloient enfévelis dans un épuisement stupide. Dès qu'ils furent un peu revenus de cette lé-

thargie délicate, ils se jurèrent un attachement & une constance à l'épreuve de tous les traits du fort. Le Comte en scella le serment par mille baisers imprimés sur une main qu'il approchoit de son cœur. Félicourt le regardoit, & gémissoit de ce que de si heureux momens n'étoient point ratifiés par une cérémonie sainte & indispensable; & de ce qu'elle ne feroit peut-être que le prix de plusieurs années de larmes. Ces cruelles idées étoient bientôt effacées par de plus douces impressions.

Ils ne s'en occuperent pas tellement, qu'ils ne songeassent à se ménager une correspondance aisée, pour se communiquer leurs projets & leurs sentimens, en cas de revers. La

femme de chambre de Mademoiselle de Félicourt, leur parut plus propre que tout autre à cette espèce d'intrigue. Elle étoit adroite, ingénieuse & très-attachée à sa maîtresse. On la mit du secret : elle offrit tous les services dont elle étoit capable. La première preuve qu'elle crut devoir donner de son intelligence, fut d'opiner que le Comte se retirât, sans attendre que Madame de Félicourt le fît rappeler. Mademoiselle lui dira, ajouta-t-elle, que vous êtes parti après une visite très-courte. Cette précipitation, cet air d'ennui & de froideur, en impose aux plus soupçonneux. Il est important de paroître ce qu'on n'est pas, pour jouir sans tracasserie, de ce qu'on est. On voulut répliquer ; elle insista. Le besoin qu'on

qu'on avoit de son entremise , & la crainte de débiter mal avec elle , déterminèrent le Comte à se retirer.

Peu après , Madame de Félicourt l'envoya prier de se rendre auprès d'elle. Sa fille répondit qu'il étoit parti depuis longtems , & passa elle-même dans son appartement. D'Armenon vous a bientôt quittée , lui dit-elle ? Ce pauvre garçon m'a fait pitié. J'aime à le voir sensible aux maux de ses parens. Il a l'ame belle ; c'est dommage que cela croupisse dans la nonchalance , & ne cherche point à s'avancer. C'est un grand défaut , ma fille , que de manquer d'ambition. Avec cet aiguillon des grandes ames , on parvient à tout. On voit à ses pieds des Seigneurs indolens qui envient un rang auquel la



pareffe les a foumis. C'est à ce rang suprême, où je desire vous élever, ma chere enfant. Je veux que vous me deviez une dignité si éminente, que vous n'apperceviez les autres hommes que comme des insectes rampans sous vos pieds. Je ne vous demande que de la docilité ; vous êtes riche, vous avez de la beauté. Le seul éclat, digne de ces rares avantages, est celui de la grandeur. Mon expérience, la noblesse de mes sentimens, vous en répondent. N'est-il pas bien doux d'être au-dessus des autres ? de recevoir les hommages de gens qualifiés ? de les mettre dans la poussiere d'un coup d'œil ? d'avoir leur fort dans ses mains ? d'être recherché des plus grands, ou de vivre avec eux ? de fendre avec pompe la

foule d'une vile populace ? de partager la splendeur des Souverains ? D'être admis à leur cercle, à leur familiarité ? Oui, ma fille, les honneurs du Louvre, pour vous, sont l'objet de tous mes desirs. Quand je vous en verrai jouir, je serai consolée de la solitude, de l'obscurité, où la mort de votre pere m'a plongée. Je mourrai pleinement satisfaite.

Mademoiselle de Félicourt, avec un sourire forcé, la remercia honnêtement de son zèle, & s'efforça, malgré le cri de son cœur, à lui marquer de la reconnoissance. On juge assez quelle violence elle se fit; combien ses sentimens étoient peu d'accord avec ceux de sa mere; & combien cette conversation renouvela ses inquiétudes & ses craintes. Elle

eut peine à contenir son trouble, & revint chez elle défespérée d'en être fortie. Elle y donna un passage libre aux larmes & aux soupirs qui l'étouffoient ; puis rappelant ses forces : vains honneurs, se dit - elle à elle-même, se peut-il qu'on vous sacrifie aveuglément le contentement, la félicité du cœur ? Cher amant ! Ta naissance te met de pair avec les Grands du Royaume ; il y en a peu parmi eux qui dédaignassent ton alliance ; & ma mere, follement enivrée du faste des dignités, où la fortune seule élève souvent, te reproche une modération toujours digne d'estime. Doit-elle exiger que je partage son injustice, que je sois la victime d'une fierté si opposée à la piété qu'elle affecte ? Ah ! sans doute, elle l'exi-

gera ! Que devriendrai - je ? Avenir cruel ! Tu n'offres à mes yeux qu'un abîme de maux. Je les souffrirai avec courage ; j'y succomberai plutôt que de perdre mon amour.

Sa mere avoit été frappée de l'air de froideur avec lequel elle avoit reçu ses promesses, & en avoit conçu des soupçons, qu'elle étoit résolue d'éclaircir. La tristesse extrême, où sa fille parut le reste de la journée, ne servit pas peu à la confirmer dans ses idées. L'observer avec le Comte, étoit à son gré un moyen lent & incertain ; ils pourroient s'en appercevoir, & se tenir sur leurs gardes. Elle en imagina un plus sûr. Elle traita sa fille avec bonté ; lui dit qu'elle étoit dans l'âge où les passions exerçoient leur empire absolu ; que l'a-

amour étoit la première qui se fît sentir aux jeunes cœurs ; que sûrement le vieux Maréchal ne lui en avoit point inspiré ; mais que si d'autres avoient été plus heureux, elle avoit droit à sa confiance ; & quelles que fussent ses vûes, elle avoit son bonheur trop à cœur, pour ne pas tout sacrifier à le lui procurer, selon ses propres inclinations.

Mademoiselle de Félicourt vit le piège, & répondit avec la même dissimulation, qu'elle étoit apparemment trop jeune encore pour éprouver le sentiment dont elle lui parloit ; qu'elle n'avoit de penchant, ni pour le Maréchal de \*\*\* ni pour personne ; & que si cela arrivoit, elle comptoit assez sur sa tendresse, pour oser lui découvrir ses plus intimes

secrets. Je connois, reprit sa mere, votre attachement à vos devoirs, & je ne doute point que vous ne me choisissiez de préférence pour votre confidente. Je ne suis pas moins assurée que vous n'ouvrirez jamais votre cœur, à des passions indignes de vous. Vous n'aurez donc, ma chere fille, à craindre de ma part, ni oppositions, ni contrariétés. Par exemple, je me repens de vous avoir peut-être indisposée contre le Comte d'Armenon ; c'est un Seigneur aimable, d'un excellent naturel, qui a droit, par sa naissance, aux premieres places. Ce que j'appellois tantôt nonchalance en lui, peut être regardé comme grandeur d'ame. Le vrai mérite a raison de dédaigner des dignités qui devroient le prévenir ; & que

des brigues humiliantes lui enlevent. Je ne serois pas fâchée que vous eussiez jetté les yeux sur lui. Je pense qu'il rendra une femme très-heureuse.

Elle se tût pour juger des impressions que ce discours feroit sur sa fille ; celle - ci eut d'abord attention de ne rien laisser échapper qui la trahît. Mais l'éloge du Comte, dans la bouche de sa mere, son air de sincerité , une lueur d'espoir, la séduisirent. Elle ne fut pas assez maîtresse d'elle-même, pour cacher tous les mouvemens de sa joie. Sa mere en frissonna d'horreur ; & continuant à user d'artifice, elle prit son parti, d'après les lumieres qu'elle venoit d'acquérir, & se contraignit jusqu'à traiter sa fille avec plus de douceur  
&

& de complaisance que de coutume. Cette infortunée se livra toute la soirée aux plus douces espérances. Elle ne voyoit que l'image d'une félicité prochaine. Elle rougissoit d'avoir pensé que sa mere eût eu dessein de la tromper ; & se proposoit de presser son amant, de profiter de ses favorables dispositions, & de ne pas lui laisser le tems de revenir à son premier systême. Vaines illusions ! Si elle vous dût une nuit tranquille, & une attente agréable ; que son réveil fût plein d'amertume ! C'est à lui que commença l'époque de dix-huit années de pleurs & de gémissemens.

Madame de Félicourt avoit donné les ordres les plus précis, pour que sa porte fût toujours fermée au Comte & même à sa mere. Le premier s'é-



toit présenté, & avoit effuyé l'affront d'un refus. Il l'écrivit à sa maîtresse, par la voix d'un commissionnaire inconnu, adressé à sa femme-de-chambre. Cette lettre fut un coup de foudre pour Mademoiselle de Félicourt. Elle resta plus d'une heure sans force, sans connoissance, & dans un horrible tremblement. Elle revint à force de secours. Il ne s'agit pas de pleurer, Lisette, dit-elle, à sa confidente ; il faut me préparer à souffrir. Ceci n'est que le prélude des peines que j'ai prévues. De loin, elles n'ont point ébranlé mon amour. Je supporterai leur atteinte avec la même fermeté. Je serois malheureuse, en passant dans les bras d'un autre. J'aime mieux l'être, en m'occupant sans cesse de ma passion. J'aurai la consolation de justi-

fier mes tourmens par leur cause. Je jouirai du moins des charmes de la fidélité.... Mon amant aura-t-il la même constance ? Je tremble que les différends ne le fassent changer. Ah ! Lifette, je n'ai point d'autre crainte. Elle apprit au Comte, dans la réponse qu'elle lui fit, la trahison que sa mere avoit employée pour lui arracher le secret de son cœur ; protesta qu'elle seroit à lui jusqu'au tombeau, & l'engagea à se déguiser, à s'introduire dans la maison, en demandant à parler à Lifette, & lui envoya cette réponse par celui qu'elle avoit dépêché à la Terre de\*\*\*.

Elle descendit à son ordinaire chez sa mere : celle-ci la reçut froidement, ne tarda pas à l'accabler de reproches, & à lui jurer, avec impréca-

tion , qu'elle ne verroit jamais le Comte ; & que si elle s'appercevoit qu'elle entretînt la moindre intelligence avec lui , elle la forceroit d'épouser sur le champ le Maréchal de\*\*\*. Elle répondit avec un courage qui étonna cette orgueilleuse hypocrite : Vous n'aurez point , Madame , de gendre que de mon choix , ou vous n'aurez bientôt plus de fille. Je ne me marierai point sans votre consentement , & vous ne disposerez pas de mon cœur sans le mien. Vous êtes ma mere , & vous me destinez le sort le plus déplorable ! Vous m'aimez , & vous me traitez en ennemie ! Hélas ! je n'oublie point que je vous dois la vie. Le Ciel m'est témoin que ma tendresse , ma reconnoissance , mon respect pour vous ne peuvent s'accroî-

tre. Daignez, ma chere mere, vous souvenir que le bonheur d'une existence que je vous dois, dépend de vous. Puis-je la regarder comme un bienfait, si tous les instans en sont chargés d'amertume & de tourmens ?

Quelques larmes coulerent de ses yeux. Sa mere enflammée de courroux répliqua, qu'elle sauroit la contraindre à l'obéissance, & passa dans son cabinet. Mademoiselle de Félicourt remonte chez elle, & confere avec Lisette des mesures les plus capables de tromper la vigilance de sa Mere. Si j'étois à votre place, Mademoiselle, lui dit sa femme-de-chambre, je la forcerois bien à accomplir vos desirs... Comment cela, Lisette?.. Comment ! Oh ! Je le fais bien.... Apprends-moi.... Non, non ; vous

avez des scrupules ; vous vous fâchez. Ce conseil mettroit pourtant fin à vos maux.... Quel est-il, Lisette ? Je veux absolument que vous me le disiez.... Eh ! bien , usez-en avec votre amant , comme s'il étoit votre époux. Ne faudra-t-il pas qu'il le devienne malgré votre mere ? Oseroit-elle vous déshonorer aux yeux du public , plutôt que de vous donner à un homme , qui ne demande qu'à vous épouser.... Quelle proposition ? Moi ! j'acheterois le repos par une infamie. Je violerois les loix du devoir & de la pudeur ? Ah ! plutôt mourir cent fois. Gardez-vous de me tenir jamais de pareils propos , & de me laisser seule avec le Comte ; ou éteignez mon indignation.... N'en parlons plus : gémissiez , pleurez tout

à votre aise ; vous en avez le tems de reste.

Lifette se retira d'un air de dépit, Sa maîtresse se jette sur son lit, agitée des plus sombres réflexions. Le Comte vint à la brune , travesti en domestique. Lifette l'introduisit dans la chambre de Mademoiselle Félicourt , & fut présente à toute leur conversation. Ce que la douleur a de plus touchant , l'amour de plus tendre , les sermens de plus solennel , y fut répété. On conclut ensuite que le Comte feroit agir M. de Félicourt , le Directeur de sa mere , & tous ceux qui avoient empire sur son esprit. Après ces arrangemens , & les promesses de se revoir le lendemain de la même maniere , Lifette fit retirer le Comte , de peur qu'une trop lon-

gue visite ne fût remarquée. On se sépara avec quelque espérance, que de puissantes sollicitations auroient un bon succès.

Pendant huit jours, Madame de Félicourt fut pressée par ses parens, par ses amis. Ils employèrent ce que les représentations, les larmes, les instances ont de plus fort & de plus pressant. Ils lui rappellerent les devoirs de mere; ses soins passés pour une fille, prête à en recueillir le fruit. L'intérêt que la Nature lui prescrivoit de prendre à son bonheur; l'indécence, la dureté même d'un entêtement qui s'y opposeroit, les principes de charité, de compassion, & d'une juste condescendance, puisés dans une Religion qu'elle professoit avec zèle; l'opinion enfin

qu'elle donneroit au monde de son caractère. Rien n'ébranla ce cœur inflexible. Fatiguée de tant d'importunités, elle ne voulut plus voir personne, défendit à sa fille de sortir de sa chambre, & renouvela les ordres les plus sévères de lui empêcher toute communication au dehors.

Cet excès de rigueur découragea quelque tems sa déplorable fille. Mais réfléchissant que trop d'abattement pourroit ralentir l'ardeur de son amant, & qu'elle n'avoit plus à compter que sur son courage, elle prit un air décidé & ferme. Le Comte arriva sur ces entrefaites, & fut surpris de la force de son esprit. Aimons-nous, lui dit-il, cher Félicourt? Une mere barbare ne peut éteindre des senti-



mens qui m'animeront jusqu'au dernier soupir ; abandonnons le reste à la providence. Aimons-nous, reprit-elle, le Ciel est juste ; il nous regardera peut-être en pitié. Pendant ces effusions de cœur, Lisette étoit sortie. Sa Maîtresse la sonna, & elle ne revint que longtems après. Que deux cœurs nourris d'amertume s'ouvrent facilement aux impressions du plaisir ! Ces tendres amans se regardent : Mademoiselle de Félicourt est interdite & inquiète. Le Comte se hasarde à lui prendre un baiser. L'oubli d'elle-même passe de ses lèvres jusqu'au fond de son ame. La pudeur murmure en vain. L'ivresse des sens étouffe sa voix, & une ivresse en est le prix.

Quand ils furent revenus à eux, Mademoiselle de Félicourt regarda le

Comte d'un air plein de langueur & de confusion. Votre honneur, Monsieur, lui dit-elle, est engagé à réparer le mien. Vous seriez un malheureux, si vous m'abandonniez. Une prompte mort se vengeroit de votre perfidie; & la mémoire d'une infortunée, sans cesse présente à vos yeux, furie implacable, vous déchireroit le cœur jour & nuit... Chere amante, que le Ciel me punisse dans toute sa sévérité de sa puissance, si vous avez jamais l'ombre d'une infidélité à me reprocher! Dès ce moment, mon cœur, ma destinée sont attachés aux vôtres; ni les persécutions, ni les revers, ne parviendront jamais à les en séparer. Tendré Félicourt, que ne puis-je, en versant tout mon sang pour vous, convaincre votre esprit

de la sincérité & de la constance de ma passion!...

Lifette entra, comme il prononçoit ses derniers mots. Sa maîtresse la querella foiblement de sa longue absence. Elle s'excusa en fouriant, & avertit encore le Comte qu'il se compromettrait, s'il restoit plus longtems. Les adieux furent des plus vifs. Félicourt permit à son amant de l'embrasser, & son cœur le suivit au défaut de ses yeux. Deux mois s'écoulerent dans une intelligence parfaite. Mademoiselle de Félicourt avoit des preuves certaines qu'elle seroit bientôt mere, & s'occupoit des moyens de déterminer la sienne à la rendre épouse. Celle-ci sembloit s'être un peu adoucie. Elle lui permettoit de passer plusieurs heures avec elles. Sa

porte n'étoit plus fermée. Elle avoit mené sa fille souper chez Monsieur de Félicourt. Celui-ci l'avoit conduite à la Comédie. Le Maréchal de\*\*\* avoit recommencé ses visites. Quoique Mademoiselle de Félicourt le reçût très-froidement, & parlât à sa mere de son amour pour d'Armenon, sans ménagement, elle ne paroissoit point y faire trop d'attention.

Un jour, un de ceux qu'elle avoit chargé d'éclairer la conduite de M. d'Armenon & de sa fille, vint lui dire, qu'en traversant le vestibule, il avoit rencontré le Comte en habit de perruquier. Elle entre en fureur, fait venir le suisse, pour savoir chez qui venoit le prétendu coëffeur. Celui-ci avoua qu'il avoit demandé la femme-de-chambre de Mademoiselle. Lisette fut

appelée, & soutint qu'elle n'avoit vu personne, & qu'elle n'avoit point quitté sa maîtresse. Madame de Félicourt parut contente de sa réponse, & la renvoya. Transportée de rage d'avoir été trompée par des enfans, vingt fois elle fut sur le point de sonner sa fille. Mais la crainte de faire trop de bruit dans le premier mouvement de sa colere, l'en empêcha. Elle remit cette scène après souper. En attendant, elle s'abandonna aux réflexions que ces visites clandestines, & la résolution d'une petite personne de quatorze ans & quelques mois, offrirent en foule à son esprit. Le Comte fut averti que l'intrigue étoit découverte, & prié de suspendre tout commerce, même de lettres, jusqu'à nouvel ordre. On ajoutoit que l'orage ne

manqueroit pas de fondre le soir sur une tête qui lui étoit chere ; mais que la foudre la réduiroit en poussiere , avant de changer son cœur , qu'on le conjuroit de recevoir ce coup avec le même courage , & de croire que la fermeté lasse enfin la barbarie , & l'emporte enfin sur elle. Après avoir envoyé ce billet , Mademoiselle de Félicourt songea au rôle qui lui restoit à jouer avec sa mere. Elle étudia sa contenance , médita ses réponses , rassembla toute la force dont elle étoit capable ; & quand l'heure de se mettre à table fut venue , elle s'y présenta avec une assurance qui déconcerta sa mere. Elle lançoit à sa fille , de tems en tems , des regards sombres & menaçans , des monosyllabes pro-

noncées à regret & d'un ton brusque d'une part, un air à inspirer la piété à l'ame la plus farouche, les égards, le respect les plus tendres de l'autre, conduisirent à la fin du repas. Alors Madame de Félicourt se leve, dit à sa fille de la suivre, ferme plusieurs portes sur elles, & passe dans un arriere-cabinet. Elle fixa sa fille un instant : C'est donc vous, lui dit-elle, en fureur, qui déshonorez mon nom & ma maison, par un commerce honteux ? Qui foulez aux pieds le devoir, la soumission & la pudeur, qui vous laissez conduire par une ardeur aveugle, qui vous abandonnez sans trouble & sans remords, à la discrétion d'un séducteur, que je vous ai défendu de voir, sous peine de ma haine ?

haine ? Décidez - vous à épouser le Maréchal de \*\*\* , ou un Cloître sera votre tombeau.

Sa malheureuse fille tombe à ses genoux, veut lui prendre une main qu'elle retire avec précipitation, fond en larmes, & la conjure par ce qu'il y a de plus capable de la fléchir, de lui pardonner la faute d'un penchant invincible, plutôt que la sienne. Vous m'avez donné la vie, ma mere ; reprenez votre bien ; je vous le rendrai sans murmurer. Ah ! vos entrailles frémissent à cette offre sincere de ma part. Peuvent-elles n'être pas émues de voir ce bien changé en poison ? Daignez, ô ma mere, jeter un coup d'œil de compassion sur votre fille ; elle vous est plus chere que la grandeur. Vous voulez que je sois heu-



reufe. Eh! puis-je l'être, sous un joug affreux ? Ma passion me séduit peut-être. J'en ferai seule la victime. Jamais la moindre plainte n'altérera votre repos. Il est certain que mon choix ne remplisse pas mes vœux. Il est assuré que le vôtre fera le tourment de la vie. Ferez-vous pencher la balance de votre côté... Vous vous êtes révoltée contre mes droits & mes ordres; vous ne me fléchirez que par un prompt repentir. Le Maréchal ou le Cloître. Choisissez. C'est la seule grâce que vous obtiendrez.

Mademoiselle de Félicourt perdant tout espoir de vaincre cette cruelle opiniâtreté, s'élève, & continue d'un ton plus ferme : Je ne chercherai plus, Madame, à émouvoir votre ame; je vais la remplir d'horreur,

en exposant à vos yeux , les funestes effets de votre insensibilité. Oui , Madame , j'ai reçu le Comte d'Armenon , & j'ai vécu avec lui comme son épouse. Je vous avoue en rougissant un crime , que le seul désespoir m'a fait commettre. J'en porte le fruit dans mon sein. Je ne vous demande grace que pour une innocente créature ; faites de moi ce qu'il vous plaira. Je recevrai les coups de votre vengeance , comme des châtimens que votre tendresse m'eût épargnés , & qui me rendront peut-être enfin le Ciel favorable . . . Fuyez , malheureuse , fuyez de mes yeux. Allez l'attendre , cette punition si bien méritée.

Elle remonte chez elle , plus effrayée de l'énormité de sa faute ,

que de ces menaces. L'affliction d'avoir donné à sa mere de justes sujets de reproches & de haine, lui peignit la honte dont elle s'étoit couverte, des plus affreuses couleurs. C'étoit fournir de nouvelles armes à sa dureté naturelle. Cette idée affoiblit le contentement qu'éprouve la conscience, après un aveu pénible. L'amour toujours prêt à justifier ces égaremens, lui inspira des pensées plus consolantes. N'est-ce pas, lui dit-il, cette mere même qui vous a forcée à une foiblesse par son orgueil inflexible? a-t-elle plus droit de vous la reprocher depuis qu'elle est commise? En avez-vous moins de la lui attribuer toute entière? C'est son crime & non le vôtre. Vous êtes la victime de ses rigueurs. C'est à

elle à sentir les remords. Une passion tyrannique nous subjugué par des prétextes qui excusent ses erreurs. Mademoiselle de Félicourt rassurée par ces captieuses raisons, ne s'occupait plus qu'à s'affermir contre les plus durs traitemens.

Son amant avoit eu besoin de tous les secours d'une mere tendre, & de l'exemple de fermeté que sa maîtresse lui donnoit dans son dernier billet, pour ne pas succomber au récit de leur malheur. Comme si l'ame de Mademoiselle de Félicourt eût passé dans la fienne, il sèche ses pleurs tout-à-coup, & confere avec Madame d'Armenon des moyens de revoir sa maîtresse, & même de l'arracher à la haine d'une mere barbare. Les représentations les plus pres-

fantas sur les difficultés d'un enlèvement, au milieu d'une maison gardée avec soin, & sur les dangers où le crédit de Madame de Félicourt l'exposeroit infailliblement; les prieres les plus tendres de ne point empoisonner les jours d'une mere, par une entreprise où il n'y avoit que chagrins & que malheurs à attendre, ébranlerent le Comte. Il promit de n'exécuter son projet que dans le cas d'un succès assuré, & où sa maîtresse y consentiroit; mais il persista dans le dessein de la voir, quoi qu'il dût lui en arriver. Il gagne à prix d'argent le portier d'un hôtel voisin de celui de Madame de Félicourt, & qui n'en étoit séparé que par un mur d'une médiocre hauteur; franchit ce mur dans le tems où il savoit

que les domestiques étoient à souper, & se glisse, sans bruit, à la porte de Mademoiselle de Félicourt. Il la trouva plongée dans les diverses réflexions, dont nous venons de parler. Quelle agréable surprise! Quelle joie! Ils ne s'y livrèrent qu'autant qu'il fallut pour reprendre l'usage de leurs facultés affoiblies, par le conflit de mille impressions contraires.

Mademoiselle de Félicourt raconta à son amant l'entretien qu'elle avoit eu avec sa mere; les soins qu'elle avoit pris pour la fléchir, l'aveu qu'elle lui avoit fait de ses fautes & de son état, & qu'elle ne lui avoit repondu que par des reproches, & des menaces vagues. Sur ses desseins, pas un mot, lui ajouta-

t-elle , plaife au Ciel de lui inspirer plus de justice , & plus de douceur ! Hélas ! je ne l'efpere point. Son cœur eft tout-à-fait endurci.

Le Comte lui communiqua fes idées , & lui fit fentir , en termes touchans & perfuafifs , la facilité de l'exécution. Quand tout le monde fera endormi , continue-t-il avec vivacité , nous nous coulerons fans danger hors de la maifon , nous pafterons dans la cour voifine , à l'aide d'une échelle qu'on me tient prête , nous arriverons à la frontiere avant qu'on fe foit apperçus de notre fuite. Nous nous donnerons la main folennellement , & nous braverons un courroux impuiffant. Mademoifelle de Félicourt l'écouta tranquillement , & quand il eut fini , elle repliqua qu'elle étoit

étoit trop affligée d'avoir donné prise sur elle à sa mere, par une premiere faute; que pour la vie, elle n'en commettrait pas une seconde; que le mariage qu'il lui proposoit étoit trop illicite, pour rassurer sa conscience; qu'il n'étoit rien moins que facile de sortir sans être apperçus, d'une maison dont elle ne doutoit pas que les avenues ne fussent exactement gardées! Eh! cher amant, comptez cela pour rien. Peut-on jouir de quelque tranquillité, quand on a violé l'ordre public & toute bienfaisance? J'ai commis un crime, il faut le réparer par ma patience & ma soumission. Si vous êtes homme d'honneur, comme je le pense, vous me garderez votre foi jusqu'au tombeau. Je vous renouvelle le serment de n'être jamais qu'à vous.



Si le Ciel nous est contraire jusqu'à la fin, la droiture de nos intentions lui parlera du moins pour nous dans l'autre vie. Si vous n'êtes pas capable de ce généreux effort, je connoîtrai votre caractère, je déploreraï l'opinion que j'en ai eue, & mes regrets cuisans abrègeront, j'espère, des jours trop malheureux. Je ne vous reverrai peut-être de longtems; peut-être en ce moment, ma mere pensera-elle à laver une tache qu'elle me contraint d'imprimer à son nom. Quel que soit le sort qu'elle me réserve, je le subirai sans murmurer. Vous me ferez uniquement cher; & si je puis croire que je vive de même, dans votre souvenir, je trouverai des douceurs dans mes peines.

Le Comte lui jura sur ce qu'il y a

de plus sacré , de ne pas cesser un instant de l'aimer , de ne jamais s'unir qu'à elle , & d'attendre dans un renoncement absolu à tout plaisir , que la Providence daignât finir ses tourmens ou sa vie. Ces protestations faites du ton de la vérité , rendirent à l'infortunée Félicourt , toute sa fermeté. Assurée de son amant , il lui sembla qu'elle n'avoit plus rien à redouter. Elle voyoit avec contentement l'inutilité des efforts de sa mere pour la tourmenter. Le reste de cette entrevue se passa en épanchemens de cœur , en promesses , en encouragemens réciproques. On prit toutes les mesures possibles pour s'écrire. Vains arrangemens ! La rigoureuse vigilance d'une mere irritée , ne réussit que trop à en empêcher l'effet. Le jour ap-

prochoit, que le lecteur sensible se représente la douleur extrême de deux amants, qui vont se séparer peut-être pour toujours. Une voix éteinte, un œil égaré, éperdu, des soupirs entrecoupés de sanglots sont les moindres signes de l'attendrissement, du trouble & des angoisses mortelles de leurs cœurs. Ils s'embrassent sans dire un seul mot. Leurs âmes viennent se confondre sur leurs lèvres. Le plus triste des adieux est étouffé dans les gémissemens, & un torrent de larmes.

Soit que les approches de l'aurore eussent endormi la défiance, soit que les surveillants eussent été surpris par le sommeil, le Comte hors de lui-même, & se soutenant à peine sur ses genoux tremblans, fut assez heu-

reux pour n'être point découvert en se retirant. Il fait le signal convenu, on lui jette l'échelle de corde; & quand il est au haut du mur, de l'autre côté, il regarde la maison qu'habite encore sa maîtresse, leve les mains au Ciel, & le prie avec ferveur que si sa vengeance doit éclater, elle épargne Félicourt, & ne retombe que sur lui. Il reste dans cette attitude. Le portier lui fait craindre que le jour ne les trahisse tous deux. Il descend, s'arrange pour revenir la nuit suivante, s'il est encore tems, & retourne chez lui.

Sa mere l'attendoit avec la dernière impatience. Il lui raconta ce qui venoit de se passer. Madame d'Armenon loua sa maîtresse de ses refus & de sa fermeté, & pressa son fils

de prendre le repos dont il avoit besoin.

Madame de Félicourt, après mille réflexions, avoit enfin pris un parti qui accordoit sa fureur, avec l'intérêt de sa réputation. Elle traita le lendemain sa fille avec un air de bonté & de douceur, qui lui parut du plus heureux augure. Elle lui dit de se tenir prête pour aller souper chez son frere, qu'elle avoit des visites à rendre, & qu'elle viendrait la prendre ensuite; elle donna une commission à Lisette, quand sa maîtresse seroit habillée; tout cela se dit d'un ton de tranquillité & de tendresse, qui en imposa à l'une & à l'autre. Mais le serpent cacheoit son dard sous les fleurs, pour attirer ses victimes, & leur porter de plus sûres atteintes.

Cette mere dissimulée , rentra le soir , prit sa fille dans son carrosse , & se rendit chez M. de Félicourt. On y passa la soirée gaiement. L'union qui paroissoit régner entre la mere & la fille , enchantoit le frere de celle-ci. Elle se flatoit elle-même d'avoir touché un cœur si longtems endurci. Cet espoir dissipoit peu-à-peu la langueur qui perçoit malgré elle , dans ses actions & dans ses manieres. C'est ainsi que les flots amoncelés de la mer , offrent un beau spectacle à ceux mêmes qu'ils sont prêts d'engloutir dans leurs abîmes. L'heure de se retirer arriva. Le frere & la sœur s'embrasserent tendrement. Ils étoient bien éloignés de penser qu'ils ne se reverroient plus. La mere & la fille montent dans leur voiture. A

peine eurent-ils traversés quelques rues, que Madame de Félicourt fait arrêter, descend, prendsa fille par la main, se jette avec elle dans un carrosse de remise, renvoye le sien à l'hôtel, & ordonne de courir à toutes jambes. Le remise fort de Paris, y rentre, & parcourt avec une vîteffe incroyable, plusieurs quartiers de la Ville. Madame de Félicourt avoit jugé cette précaution nécessaire pour éviter les émissaires qu'elle ne doutoit point que le Comte n'eût mis sur ses pas, ses conjectures étoient justes, & elle eut lieu de s'applaudir de ses mesures. Quatre hommes attachés à sa suite, l'eurent bientôt perdue de vûe, & le malheureux amant ne put jamais retrouver les traces de sa maîtresse. Cette déplorable fille étoit

montée avec sa mere sans résistance. Un seul soupir lui étoit échappé. Elle voyoit ces tours & détours d'un œil tranquille, & d'un visage assuré. Elle attendoit même le lieu de sa destination, avec une forte d'impatience. Au bout de près de deux heures de course, le remise s'y arrête. On passe dans un appartement assez propre ; on conduit Mademoiselle de Félicourt dans sa chambre ; elle apperçoit Lisette qui s'arrachoit les cheveux & fondoit en larmes : Tu as, lui dit Madame de Félicourt, favorisé la conduite honteuse de ta maîtresse ; il est juste que tu en partages avec elle la punition. Si tu oses la quitter, voilà un ordre de te renfermer dans un cachot le reste de tes jours. Vous, fille sans pudeur & dénaturée, j'ai pris



de si sages arrangemens , que vous n'aurez de commerce avec qui que ce soit. Si vous faites la moindre tentative pour me tromper , j'exercerai sans pitié , une vengeance qui servira d'exemple à la postérité. Tenez , Madame , continua-t-elle , en adressant la parole à la maîtresse de la maison : Je vous remets l'ordre qui regarde cette créature ; exécutez-le sans délai à la moindre défobéissance ; souvenez - vous de vos promesses , & comptez sur les miennes. Quand elle eut achevé ces mots foudroyans , elle se retira.

L'hôteffe de Mademoiselle de Félicourt avoit servi sa mere , qui avoit contribué à son établissement de ses bienfaits. Elle étoit sage-femme renommée. Si la fidélité à ses engage-

mens avec la mere, fut une preuve de sa reconnoissance, les égards qu'elle eut pour la fille en furent une de l'intérêt qu'elle prit au sort de cette infortunée. Elle lui procura tous les agrémens dont elle fut capable; la consola, lui inspira du courage dans sa situation. Si elle lui déchira le cœur, en l'engageant à oublier le Comte, elle cessa ses conseils, dès qu'elle en connut l'effet. Enfin, pendant près d'un an que Mademoiselle de Félicourt demeura chez cette femme, elle y eût mené une vie douce, s'il eût pu y avoir de douceur pour une ame impitoyablement privée de ce qu'elle avoit de plus cher. Elle étoit accouchée d'une fille; elle demanda en grace qu'on la fît nourrir & élever. On le

lui assura; mais quand la sage-femme en parla à Madame de Félicourt, elle lui ordonna de la mettre dans le lieu fondé, pour de pareils enfans; de dire qu'elle l'avoit confiée à une nourrice sûre, & de lui cacher absolument l'endroit où elle seroit.

Quant au premier point, cette femme plus généreuse que Madame de Félicourt, crut pouvoir y manquer, sans violer son serment. Elle donna à ses dépens une nourrice à l'enfant; & en cas d'événement, elle remit à cette nourrice une boîte de peu de valeur, dont elle garda la clef, & qui contenoit le nom de cette petite créature, & celui de ses parens, en recommandant expressément de ne l'ouvrir que quand il s'agiroit d'établir l'enfant. Quand au

second article, ni prieres, ni larmes, ni promesses ne purent lui arracher son secret. Elle se contenta de promettre à Mademoiselle de Félicourt de le lui révéler sûrement, quand elle seroit rétablie.

Dès qu'il n'y eut plus de danger pour sa santé, sa mere vint à deux heures du matin l'enlever avec Lissette, dans un autre remise, & les conduisit elle-même dans un couvent, à trente lieues de Paris. La Supérieure étoit prévenue; tout étoit préparé. Ces deux tristes victimes furent étroitement renfermées quatre ans entiers: pendant le reste de leur captivité, on ne leur permit de prendre l'air que sur une terrasse haute & hors de la vue; & elles n'eurent jamais de commerce avec personne,

qu'avec la sœur qui leur apportoit nourriture.

Mademoiselle de Félicourt supporta ces cruels traitemens avec un courage héroïque. Elle s'occupoit à mille petits ouvrages; passoit la plus grande partie du jour à écrire à son amant, avec du charbon, sur les carreaux de sa chambre, à effacer cette écriture, & à recommencer à écrire. Quand je pense aux tourmens que cette malheureuse captive endura dans le long espace de dix-sept ans, ma plume me tombe des mains, mon cœur déchiré frissonne d'horreur, mon esprit s'égare. Je ne trouve point d'expressions assez fortes pour peindre un supplice si affreux. Je me hâte de tirer le rideau sur une punition qui révolte la Nature, &

de passer à une époque qui en offrira la récompense au lecteur.

Le courroux céleste s'appesantissoit sur Madame de Félicourt. La mort lui avoit enlevé son fils, son unique espérance. Il n'avoit point laissé d'héritiers. Elle-même est frappée d'une maladie qui ne lui laisse que peu de jours à vivre; elle pense enfin à sa fille. Dévorée de remords, elle l'envoie chercher en toute diligence; & fait appeler Madame d'Armenon & son fils. Ils accourent. Le Ciel me punit, leur dit-elle, en les faisant approcher de son lit; pardonnez-moi, & priez l'Eternel qu'il me traite avec miséricorde! Ma fille va arriver, Comte, je vous la donne. Le contrat est dressé & signé: puisse-je vivre au moins pour réparer une foible

partie des maux que je vous ai causés, en vous donnant ma bénédiction! Car je ne mérite plus d'être témoin de votre bonheur.

Le Comte se jette à genoux, & lui témoigne ses remerciemens par une abondance de larmes. Je suis sensible à vos bontés, reprit-elle, généreux Comte; mais c'est trop vous occuper de moi. Prenez la poste, volez au-devant de ma fille. Qu'elle me doive la satisfaction de vous revoir quelques heures plutôt.

Le Comte obéit, sa mere ne quitta plus Madame de Félicourt. Celle-ci fit acheter toutes les dispenses nécessaires. Le Curé de la Paroisse fut invité de se rendre à l'hôtel à peu près à l'heure qu'on présuinoit que Mademoiselle de Félicourt & le  
Comte

Comte arriveroient. Après ces arrangements, cette mere enfin attendrie, ressentit une si vive émotion de joye, qu'elle en tomba en syncope. Elle revint de cette crise; mais elle avoit perdu l'usage de la parole, que tous les remèdes ne purent lui rendre.

Le Comte rencontra sa maîtresse à quelques lieues en deçà de sa fatale prison : il saute dans sa chaise; des transports d'ivresse, l'amertume de la douleur se peignent dans leurs yeux. Cher Comte ! Tendre Félicourt !... Est-ce vous que je revois !... Serez-vous enfin mon époux ?.... Furent les seuls mots que leur langue pût prononcer le reste de leur route. Entrer dans la cour, se précipiter hors de la chaise, voler au lit de la malade, se jeter à ses pieds, pousser



des cris lugubres & entremêlés de sanglots, est l'ouvrage d'un moment. Madame de Félicourt ramasse le peu de forces qui lui restoit, leur tend la main: ils la baignent de larmes. Le Médecin qui se trouvoit là par hazard, les pria de modérer des caresses qui la feroient périr infailliblement. Le Curé commence la cérémonie nuptiale. La mere mourante veut tenir les mains des époux dans la sienne, fait quelques efforts pour parler, entr'ouvre une paupiere à demi-fermée; ratifie la bénédiction du Prêtre par un mouvement de tête, & expire.

Les cris de l'hymenée furent changés en gémissemens de mort. Les époux se précipitent sur le corps de leur mere, pour recevoir ses der-

niers soupirs. On les arrache d'une chambre, où le même instant leur tiroit des larmes & combloit leurs vœux. La douleur qu'ils ressentent de cette perte, est aussi sincere, que leur amour avoit été constant. Le tems calma l'une peu-à-peu, & ne fit qu'augmenter l'autre. Le Comte aimoit son épouse au bout de dix-huit ans de disgraces avec la même vivacité, que dans les premiers jours. La tendre Félicourt ne se ressouvenoit de ses malheurs, que pour en chérir le prix dans la personne de son époux. Leurs amis admiroient, dans un siècle corrompu, un homme assez fidèle à ses sermens, pour conserver, sans espoir, une passion si vive ; une femme assez courageuse pour sacrifier sa fortune & son repos, & vivre

dans la plus dure captivité, pour expier sa faute, & fléchir le courroux du Ciel.

Après qu'ils eurent rendus les derniers devoirs à la mémoire de Madame de Félicourt, leur premier soin fut de faire les plus exactes recherches dans les Hôpitaux; mais n'ayant nulle indication, nulle lumière qui pût leur faire reconnoître leur chere fille, tous leurs efforts furent inutiles dans ces endroits. Ce couple infortuné gémissoit sans cesse d'être privé d'un fruit si cher de leur amour. La sage-femme étoit morte subitement, avant Madame de Félicourt. Sa famille étoit dispersée; on n'en put rien découvrir. Le Comte envoya dans tous les villages à trente lieues à la ronde. L'express qui passa

au château de <sup>\*\*\*</sup>, trouva enfin des indices. Le Marquis de Bardan l'avoit adressé au Curé de la Paroisse. Celui-ci avoit développé le mystere, & engagé le pere nourricier à lui remettre la boîte. L'express étoit retourné à Paris à toute bride, avec cette preuve du succès de son voyage. Le Comte & la Comtesse furent aussi charmés de cette heureuse découverte, qu'affligés d'un enlèvement qu'on n'avoit pu leur cacher, & qui éloignoit un enfant qu'ils n'avoient retrouvé avec tant de peine, que pour la revoir des-honorée. Ils accourent au Château de <sup>\*\*\*</sup>, & ne dissimulent point au Marquis leurs soupçons & leurs craintes. Ils étoient tous occupés à chercher les moyens d'éclaircir une affaire si importante, quand le jeune

Bardan arriva , & les tira d'inquiétude , de la maniere qu'on a vu dans l'histoire précédente. Une tournure si favorable combla tous les esprits de la plus vive satisfaction. Le Comte d'Armenon se chargea du soin du pere nourricier de Lucile , & de toute sa famille ; & passe avec sa chere épouse , qui lui a donné deux fils , une vie pleine d'agrémens & de charmes.



---

# AMASIS ET LAODICE,

OU

## LE RIVAL GÉNÉREUX.

**L**A O D I C E étoit une Princesse du Sang des Rois de Cyrene ; d'une beauté ravissante, d'un caractère aussi aimable que solide, d'un esprit léger, fin & enjoué ; tant de rares qualités réunies à une naissance illustre, lui donnoient droit d'aspirer aux plus hautes alliances. Plusieurs Princes n'oublioient rien pour toucher son cœur. Incognito à Cyrene, ils partageoient les fêtes de la Cour ; & par leurs assiduités & leurs soins, s'efforçoient à faire connoître à la jeune Princesse qu'elle seule les y attiroit, & que leur unique desir étoit de lui inspirer les sentimens qu'ils prenoient dans ses yeux. Ils n'en obtenoient que des

politeſſes vagues , que de ces réponſes  
 qui pour être enveloppées , n'en laiſ-  
 ſoient pas moins voir un refus poſitif.  
 Battus ſon pere , étoit dans leur ſe-  
 cret ; attribuant la froideur de ſa fille  
 à l'incognito de ſes adorateurs , il inſ-  
 truiſit celle-ci de leurs qualités , & lui  
 fit ſentir combien il deſiroit de la voir  
 heureuſe dans les bras d'un époux ,  
 qui eut pour elle toute la tendreſſe  
 que ſes vertus & ſa beauté méritoient.  
 Liſus , lui diſoit-il , eſt le jeune Prince  
 de notre contrée le plus accompli.  
 Auſſi délicat que tendre , auſſi géné-  
 reux qu'éclairé , on ne ſait lequel de  
 ſon eſprit ou de ſon cœur on doit  
 admirer le plus. Ses manières décen-  
 tes & honnêtes annoncent une ame  
 née pour la vertu. La nobleſſe de ſes  
 ſentimens prévient en ſa faveur. Sa  
 droiture , ſa franchise ſont de sûrs ga-  
 rans de leur durée. D'ailleurs , ma chere  
 fille , je ne vous diſſimulerai pas qu'il  
 eſt préſomptif héritier d'un État de-  
 puis

puis longtems heureux, sous la domination de ses peres. Vous n'ignorez pas, qu'issus du sang des Rois de Cyrène, notre fortune ne répond pas à notre naissance, & qu'il est de la prudence de ne point rejeter des avantages que le Ciel se lassera peut-être bientôt de vous offrir .... Votre tendresse, ô mon pere, m'est trop connue, pour que je ne sois pas aussi sensible que je le dois, au nouveau témoignage que vous m'en donnez.

Je rends justice au mérite de Lyfus. Je le distingue des autres Princes qui fréquentent la Cour ; j'admire une sagesse & des mœurs rares à son âge ; mais il faut aimer pour choisir un époux ; & sur ce que vous m'avez dit souvent vous-même de cette passion, je n'ai peut-être qu'à m'applaudir de ne l'avoir point encore sentie... Vous en applaudir ! Prenez garde, Laodice, d'offenser la Déesse Vénus, qu'on révère à Cyrène ; elle se venge cruellement de ceux qui osent braver sa puissance... Je ne la brave point,



Seigneur, j'attends que Vénus daigne l'exercer sur mon cœur, je ne le défendrai point de ses traits. Mais ne seroit-ce pas l'offenser plutôt, que de les prévenir?... Elle diffère souvent de frapper jusqu'à ce qu'on se soit dévoué à l'hymen son fils. Et puis la fortune que je vous présente, ne vous excusera-t-elle pas d'avoir devancé sa volonté?... La fortune ne justifie pas une basse impatience. Cessez, cher auteur de mes jours, de me presser de former un nœud pour lequel je n'ai encore aucun penchant. Si je ne retrouve plus ce que je refuse aujourd'hui, je vivrai dans une retraite paisible, sans ambition, chérissant une douce obscurité, l'asyle le plus sacré de l'innocence & du bonheur. Pour commencer à en goûter les charmes, permettez, ô mon pere, que je me retire dès ce soir à votre maison des champs. Je vous conjure de m'accorder cette grace, au nom de l'amitié que vous me témoignez.

Battus fut frappé de cette résolution.

Il aimoit trop tendrement sa fille ; pour contraindre ses penchans. Il lui fit comprendre que la bienfiance ne lui permettoit pas de la laisser s'éloigner avec une précipitation , que le Roi ne manqueroit pas de condamner ; qu'il étoit de son devoir de l'instruire de ce dessein , avant de l'exécuter. Il promit de le voir le lendemain matin à ce sujet ; Laodice se rendit à ces raisons.

Son pere qui n'avoit imaginé ce délai , que dans l'idée de profiter de ce court intervalle pour la déterminer à rester à la Cour , mit inutilement tout en usage pour éluder leur départ. Laodice employa tant d'instances & des expressions si touchantes , qu'il fut lui-même forcé de conduire sa fille à la campagne , où elle avoit obtenu que leur voyage seroit secret , afin de n'être importunée d'aucune visite.

Son éloignement refroidit tous les plaisirs de la Cour , dont elle étoit l'ame. Les Etrangers qui n'y cher-

choient qu'elle, furent surpris d'une retraite si subite. Plusieurs jours furent employés à en éclaircir le mystère. Le Prince Lyfus qui aimoit éperduement Laodice, sollicita le Roi, la Cour & la Ville, de lui apprendre ce qu'elle étoit devenue; instances, prières, larmes, recherches, tout fut inutile. Les amis de Lyfus lui conseillèrent de fuir une Cour, où tout lui retraçoit une Princesse qu'il devoit oublier. Longtems son amour rejeta ce conseil, & se nourrit du souvenir de Laodice; mais enfin perdant tout espoir de la revoir, il consentit à s'arracher d'un pais trop fatal à son repos.

Laodice ne jouit pas longtems de celui qu'elle étoit venu chercher à la campagne. Sa maison étoit sur le chemin de Memphis à Cyrène. Un Officier Egyptien, chargé par son Maître d'une commission secrète auprès du Roi de Cyrène, s'y arrêta en allant à cette Capitale. Laodice fut touchée de sa bonne mine; un fé-

jour de deux heures qu'il fit dans cette maison suffit pour l'embraser ; elle fut qu'il passeroit quelques mois à Cyrène ; c'en fut assez pour la décider d'y retourner. Comment le demander à son père ! comment lui en cacher la cause ou la lui avouer !

Laodice ne cessa de s'occuper de ces difficultés , que pour sonder la nature des impressions qu'un moment avoit fait naître. Quelle impatience est la mienne , disoit-elle en elle-même ? Quel trouble m'agite ? Quelle ivresse me transporte ? Est-ce-là l'amour ! O Vénus ! Sont-ce tes feux que je ressens ? Puis-je les méconnoître ? Qui ! moi ! .. J'aimerois un étranger , un homme obscur ! Moi ! qui n'ai pu répondre à la tendresse d'un Souverain , qui avoit toutes les graces & toutes les qualités ensemble ; je suis enflammée pour un objet que le hasard m'offre , dont les dehors séduisans cachent peut-être une ame peu estimable ! Pourquoi osé-je en

juger si témérairement ? Pourquoi m'intéressé-je à lui ? Amour ! O penchant aveugle ! que tu venges bien les objets injustement dédaignés , en nous attachant à des hommes indignes de nos préférences !

Ces pensées la couvroient de confusion. Elle ne jettoit les yeux sur sa foiblesse , que pour éprouver l'horreur des remords. Elle passa le reste de la journée dans son appartement , dans une rêverie & un abattement presque continuels. Son esprit passoit de l'impression profonde que l'étranger avoit faite sur son ame , aux suites qu'elle avoit lieu d'en attendre , & aux moyens d'effacer l'une , ou de ménager les autres ; & il sembloit que chacune de ses réflexions fût un nouveau trait qui approfondît sa blessure. Elle se dispensa de paroître à table le soir , sous prétexte d'incommodité. Battus vint la voir avant de se coucher ; elle se contraignit , parut assez gaie , & ne laissa rien échapper de son trouble. La nuit y mit le com-

ble. Elle éprouva une fermentation inconnue ; sa raison & ses sens , ses desirs & ses devoirs , le soin de son rang , & le cri de son cœur , se livroient une guerre terrible. Si elle s'affoupiſſoit de fatigue & d'épuisemens , des tressaillemens ſubits , des ſoupirs involontaires lui ôtoient ce moment de repos. Elle paſſa la nuit entière dans la plus cruelle agitation.

Le lendemain matin foible , pâle , abbatue , elle voulut ſe lever dans la crainte d'inquieter ſon pere. Il ne manqua pas de paſſer chez elle , dès qu'il fut qu'il étoit jour. Il recula de ſurpriſe & d'effroi en l'appercevant. Dans quel état déplorable êtes-vous , mon enfant , lui dit-il ? Votre incommodité eſt-elle devenue ſérieuſe ? Eſt-ce elle ou l'infomnie qui vous a ſi changée ? Hâtez-vous , ma fille , de m'apprendre vos maux. Vous me cauzez une inquiétude mortelle.

Laodice rêva un moment , fit ſortir les Eſclaves qui l'entouroient , pouſſa quelques ſoupirs , jetta ſur ſon

pere un regard confus & égaré , lui prit une main qu'elle mouilla de larmes : Ah ! mon pere , lui dit-elle d'une voix éteinte , si je vous apprends les tourmens que j'endure , vous frémierez de colere , vous me haïrez.. Moi ! vous haïr , Laodice ! Quel est donc votre crime ? Eh ! Quel qu'il soit , je je suis votre pere ; un pere qui vous a toujours aimé. Ouvrez-moi votre cœur avec confiance ; votre vertu me rassure. Non , vous n'avez rien à craindre de ma sévérité ; attendez tout de ma bonté & de ma tendre complaisance ; parlez , ma fille , de grace expliquez-vous :

Les larmes couloient de ses yeux en abondance ; elle les essuya , colla sa bouche sur la main de Battus , & rassemblant ses forces dans ce court recueillement : Lyfus est vengé , dit-elle , à son pere. La Déesse de Cythère m'a punie de mon indifférence pour lui. O mon pere ! J'aime ; c'est trop peu dire , mon cœur est percé de mille traits. J'éprouve les

sentimens les plus violens , & peut-être les plus indignes de vous & de ma maison. L'Officier Egyptien , qui a passé hier , est la cause de mes maux & de ma honte. Depuis l'instant fatal qu'il s'est offert à ma vue , je ne suis plus la maîtresse de moi-même ; il occupe sans cesse mon esprit & mon ame. Point de raisonnemens , point de reproches que je ne me sois faits sur la disproportion de nos rangs ; point de résolutions que je n'aie prises pour effacer son image de ma mémoire. Elle triomphe de mes efforts. Je veux l'oublier , & je l'aime davantage ; je la vois dans la fange dont elle est fouillée , & elle m'en est plus chere. Mon pere , ayez pitié d'une fille qui rougit de sa foiblesse. Mais n'espérez pas m'en affranchir. Je sens que j'y succomberois. Que la vengeance des Dieux est redoutable !

Battus fut affligé mortellement , moins encore que sa fille s'attachât à un inconnu , que de la voir en proie



à une passion si furieuse. Il en connoissoit trop les effets , pour ne pas pl indre Laodice. Il la consola, l'encouragea à la patience, & lui dit tout ce qu'il put pour lui prouver que son état l'attendrissoit sans l'aigrir. Laodice fut pénétrée de ses bontés, lui jura de se conduire par ses conseils, & en termes ambigus, lui fit comprendre qu'elle desiroit de retourner à la Cour. Il feignit de ne pas entendre ; on demanda cette grace plus clairement. La prudence vouloit qu'il l'a refusât. Une complaisance aveugle pour sa fille le fléchit, & ils partirent dès le soir.

L'espoir de revoir l'étranger, & de s'eclaircir de sa naissance & de son caractère, rendit la gaieté à Laodice. En arrivant, elle soupa à la Cour. Amasis ( c'étoit le nom de l'Egyptien ) y avoit été reçu avec distinction. Laodice fut, dans ce premier moment, que d'une naissance assez obscure, il étoit parvenu au grade d'Officier supérieur, dans les troupes d'A-

priès, Roi d'Égypte. Ces lumières ne justifioient point tout-à-fait le penchant de Laodice. Cependant elle eut moins à en rougir. Le mérite personnel lui faisoit oublier l'origine. Loin d'y trouver des motifs de rejeter jusqu'à son idée, comme elle l'avoit espéré, sa passion prit de nouveaux accroissemens.

Amasis se fit présenter dès le lendemain par un des favoris du Roi, à Laodice. Après les complimens usités, l'étranger répondit aux questions qu'on lui fit, avec tant d'esprit, de précision & de capacité, que le Prince & la Princesse en furent également ravis. Des expressions faciles, des idées justes, un ton noble & modeste l'égalèrent dans l'esprit de Laodice, aux plus grands Seigneurs. Il n'eut pas une moindre opinion des charmes & des qualités de cette Princesse. Au premier aspect elle l'avoit soumis à ses loix. Il eut besoin de la plus grande violence, pour contenir ses transports d'admiration.

Deux mois se passerent dans des témoignages d'estime & de bienveillance, de la part de Laodice, & dans des preuves redoublées de soumission, de dévouement & de respect, de la part de l'Ambassadeur; car il avoit ce caractère auprès du Roi des Cyrenéens. Il se voyoit régulièrement chez Battus ou à la Cour. L'accueil du Roi & du Prince de son sang y donnoit à Amasis une considération que peu de Ministres étrangers y avoit eue. Sa présence rendoit le Palais plus agréable aux yeux de Laodice. Jamais les plaisirs qu'on y goûtoit ne lui avoient paru si piquants.

Comment, dans un commerce, j'ai presque dit familier, renfermer dans son sein, des sentimens que mille occasions accroissent & autorisent à déclarer! Amasis les dévora. Il étoit trop fier pour s'exposer à un refus méprisant; & perdre une estime qui lui étoit aussi chère que la vie. Il fut se posséder jusqu'au dernier moment. Laodice étoit trop modeste &

trop sage , pour s'écarter de la bien-  
 féance , ce devoir sacré pour son sexe.  
 Elle soutint courageusement les com-  
 bats les plus cruels. Si Amasis s'ap-  
 perçut qu'il ne lui déplaisoit pas ,  
 elle ne lui donna jamais lieu de se  
 flater que d'une estime & d'une honnê-  
 teté convenables au rang d'une Prin-  
 cesse. Qu'on juge de la situation de  
 cette amante ; en présence de ce qu'elle  
 aime , forcée à paroître indifférente ,  
 à observer jusqu'à un coup d'œil , à  
 réprimer le moindre geste , à affecter  
 de la liberté d'esprit , de la froideur  
 même. Quels tourmens affreux ! Le  
 plaisir de voir son amant , lui inspi-  
 roit la force de les supporter ; celui  
 d'allier beaucoup d'amour , à beau-  
 coup de sagesse , soutenoit l'équilibre  
 entr'eux. Laodice pouvoit s'estimer.  
 La vue d'Amasis & la paix de sa conf-  
 science , faisoient sa félicité. Nous  
 touchons au moment où elle va être  
 réduite à l'un des deux.

Le Roi de Babylone avoit déclaré  
 la guerre à l'Egypte. Apriès étoit  
 instruit qu'une armée formidable al-

loit fondre sur ses Etats. Il manda à Amasis de repasser en Egypte, pour prendre le commandement de ses troupes, dont il l'avoit nommé Général en chef. Cet ordre consterna Laodice; elle perdoit Amasis peut-être pour toujours; peut-être la mort arrêteroit le cours de ses exploits, & moissonneroit un Héros qui n'auroit pas la consolation d'apprendre que son image seroit éternellement gravée dans le cœur le plus tendre. Vingt fois elle fut sur le point de lui en faire l'aveu. La vertu triompha de ces transports, & la plongea dans un abattement qu'il lui fut impossible de cacher à tous les yeux. Son pere en pénétra la cause, & l'exhorta à tenir ferme contre un orage, dont la fin lui rendroit le repos & la liberté. C'est ainsi qu'il envisageoit l'éloignement d'Amasis, qui ne fit au contraire que lui prouver que la passion de sa fille étoit incurable.

Quant à Amasis, le nouvel honneur dont il étoit revêtu, réveilla toute son ambition & son penchant

pour les armes. Ils ne purent empêcher l'amour de parler à son cœur. Il fut quelques instans suspendu entre le desir de la gloire, & l'intérêt de sa passion. Mais réfléchissant que dans la carrière qui s'ouvroit à son courage, il trouveroit l'unique moyen de s'élever jusqu'à Laodice; il fit ses adieux, & partit en montrant sur son visage, que la joie de commander une armée, ne l'emportoit point sur la douleur de quitter une maîtresse.

Celle de Laodice fut inexprimable. Elle se renferma dans sa chambre, & s'abandonna aux pleurs & aux gémissemens, en pleine liberté. Une heure après le départ d'Amasis, un esclave de cette Princesse demanda à lui remettre une lettre, que l'Ambassadeur lui avoit confiée pour elle. Qu'il est doux d'être aimé de ce qu'on aime ! Laodice en perdant la vue de son amant, acquéroit la certitude de régner dans son cœur. Elle se flatoit du moins que la lettre qu'il lui adreffoit à elle-même, contenoit cet aveu

charmant. Amasis avoit gardé le silence pendant son séjour à Cyrène. Quelle discrétion ? Quelle délicatesse ! Il n'expliquoit son amour qu'en allant mériter qu'on l'approuvât. Quelle noblesse ! quelle élévation d'ame !

Laodice effuye ses pleurs , sent le calme renaître en son cœur , & court prier son pere de lire la lettre d'Amasis. Ce Prince pénétré de la retenue de sa fille , l'embrasse les larmes aux yeux , & lit ce qui suit. « Vous ne me pardonnerez pas , grande Princesse , d'avoir porté des desirs téméraires sur vous , de vous aimer , & d'oser vous le dire. Je mérite tout votre courroux , si la passion la plus ardente ne me sert d'excuse. Je n'ai pu quitter Cyrène , sans manquer au respect que je vous dois , & dont je me suis fait une loi de ne point m'écarter , tant que j'ai resté à votre Cour. Je vais conduire nos troupes au combat ; votre image qui m'enflâme , me guidera moi-même à la victoire.

J'ose

J'ose espérer que je cueillerai tant de lauriers , qu'ils rempliront une partie de la distance qu'il y a entre vous & moi : du moins si la fortune m'est contraire , je suis sûr de mourir glorieusement. Heureux si vous daignez plaindre mon sort ! »

La Princesse fut transportée de joie à cette lecture. Son pere lui dit qu'il répondroit convenablement à Amasis. A cette assurance , elle se jette dans ses bras , le serre dans les siens , & ne le remercie que par un torrent de larmes. Après une scène si touchante , elle repassa dans son appartement , où elle ne s'occupa plus que d'un amant , qu'elle ne doutoit point de voir bien-tôt couronner des mains de la victoire , & d'un avenir que son amour lui peignoit des plus riantes couleurs.

Amasis arrivé en Egypte , trouve les troupes rassemblées , se met à leur tête , & vole au-delà des frontieres à la rencontre de l'ennemi. Il ne tarda pas à le joindre , & en moins d'un



mois il remporta deux victoires si complètes, que Babylone fut forcée à demander la paix, aux conditions qu'Apriès voulut lui accorder. Une Campagne si glorieuse répandit l'allégresse dans toute l'Egypte. La relation qu'Amasis en avoit envoyée à Battus, avoit causé une joie au-dessus de toute expression à Laodice. Elle n'avoit plus à rougir de son choix. Son amant, le Héros, le défenseur de l'Egypte, étoit plus grand à ses yeux, que le Monarque qu'il servoit.

La Princesse n'en pensoit pas seule ainsi; toute l'Egypte regardoit Amasis comme son Libérateur, sa gloire, ses louanges passoient de bouche en bouche. Apriès en fut jaloux, lui supposa de mauvaises intentions, & le fit charger de fers. Le peuple de Memphis s'assemble, force sa prison, brise ses fers, tourne sa fureur contre le Roi, entre dans le Palais, massacre les Gardes & Apriès, & d'une voix unanime, proclame Amasis Roi d'Egypte. Une révolution

si étrange fut l'ouvrage d'un moment.

Le nouveau Monarque appaise le tumulte, prend possession du Trône & des forteresses de l'Égypte, s'assure des troupes qui l'adorent, & commence à regner en grand Prince, sur un peuple qu'il a sauvé en Héros. Un événement si imprévu fut bientôt connu dans toutes les Cours voisines. Amasis y envoya des Ambassadeurs pour leur en apprendre les particularités. Ceux qui se rendirent à Cyrène, eurent ordre d'affranchir le Royaume du tribut annuel qu'il payoit à l'Égypte, & de demander au Roi & à Battus, la Princesse Laodice pour Amasis.

Cette proposition avoit été précédée d'un bienfait trop signalé, pour n'être pas acceptée sur le champ. La Princesse au comble de ses vœux, attendit impatiemment sans doute, que les préparatifs que la décence exige en pareille rencontre, fussent achevés pour s'embarquer ; on fit une telle di-

ligence, que huit jours y suffirent. Amasis vint au-devant d'elle jusqu'au rivage de la mer. Leurs noces furent célébrées avec la somptuosité & les fêtes d'usage, dans une Cour aussi magnifique qu'opulente.

Près de deux ans s'écoulerent dans les douceurs d'une union cimentée, par une estime & des égards réciproques. Quelques nuages parurent altérer la félicité de ces époux. Laodice trouva dans son esprit le moyen de les dissiper. Les Egyptiens revenus de l'enthousiasme, où la gloire d'Amasis les avoit jettés, se repentirent d'avoir mis sur le Trône un homme de basse naissance, murmuroient, & étoient prêts à éclater. Amasis vouloit les soumettre par la force. Laodice lui conseilla de n'y employer que ce stratagème qu'elle lui donna. Il fit faire d'un vase d'argent, où il se lavoit les pieds, la figure d'un des Dieux d'Egypte, & l'exposa en public. Les Egyptiens accoururent en foule lui rendre leurs adorations. Egyptiens, leur

dit alors Amasis : » L'origine de cette  
 » statue n'est pas plus illustre que la  
 » mienne ; & il leur apprit de quoi elle  
 » étoit faite. Pourquoi faites-vous  
 » difficulté de vous soumettre à moi,  
 » puisque vous vous prosternez de-  
 » vant elle ? » Ce peuple confus se  
 retira chacun chez soi , après l'avoir  
 assuré de leur soumission & de leur  
 fidélité inviolables.

Le succès de cette ruse augmenta  
 l'estime du Roi pour la Reine, & le  
 crédit de celle-ci. Ce dernier fut cause  
 du cruel événement qui terminera  
 cette histoire. Les esclaves ou concu-  
 bines du Prince avoient coutume de  
 regner sous son nom, & de faire dé-  
 pendre d'elles toutes les parties de  
 l'administration. Amasis gouvernoit  
 par lui-même, ou ne partageoit son  
 autorité qu'avec Laodice. Pour s'en  
 venger, elles s'attachèrent à noircir la  
 Reine dans son esprit ; elles lui dirent  
 que cette Princesse ne feignoit de la  
 tendresse, que pour trouver le mo-  
 ment favorable de le massacrer, & de

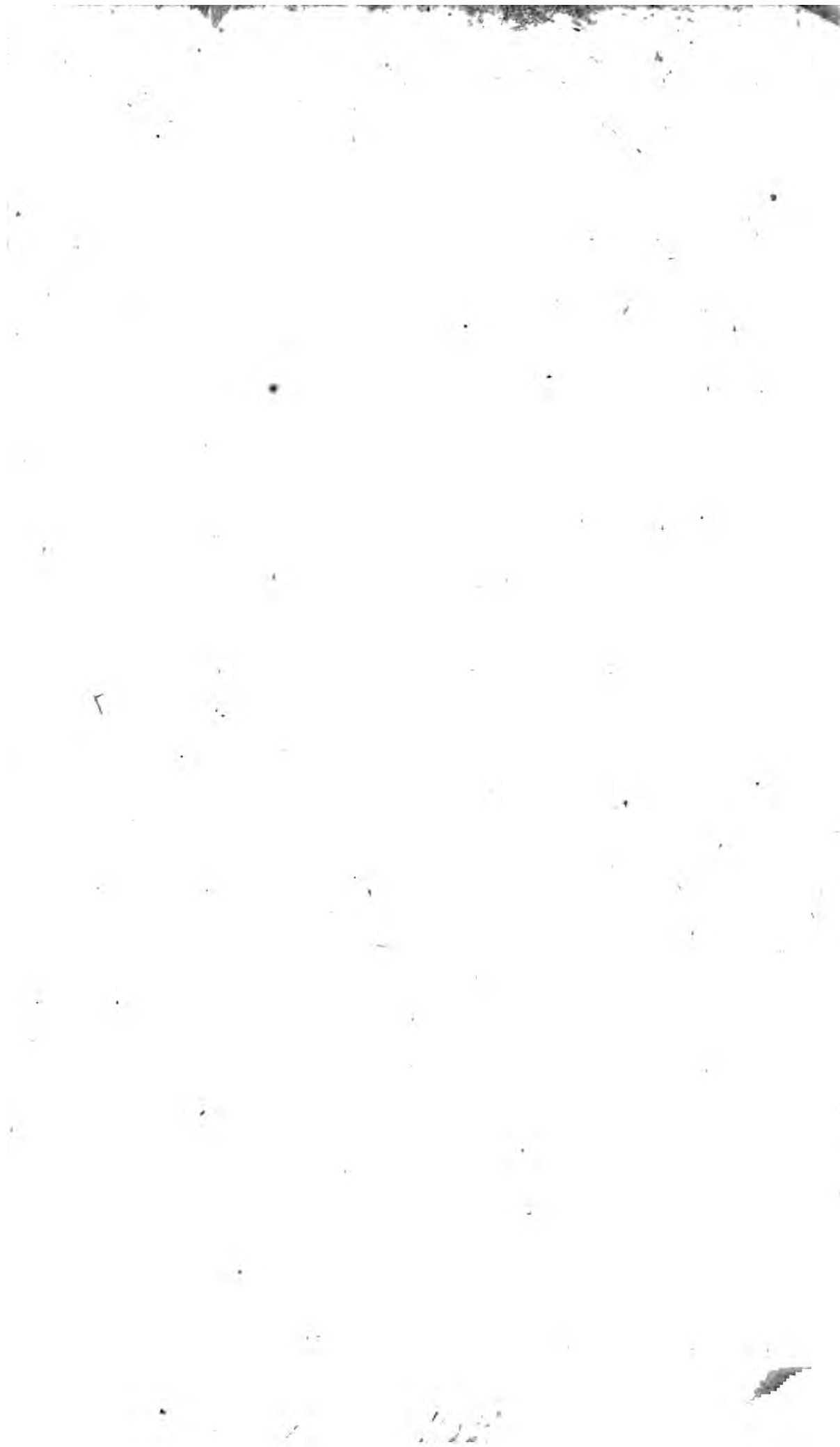
rester seule sur le Trône. Elles alléguèrent, pour le prouver, que la Reine n'avoit point d'enfans, parce que sa fierté seroit blessée de donner de la postérité à un Prince, qu'elle méprisoit intérieurement, & dont elle se promettoit d'éteindre jnsqu'au nom. Cette calomnie fut appuyée de tant de vraisemblances, que le Prince se laissa séduire. Une raison particulière la rendit probable de plus en plus. Amasis n'avoit pu parvenir encore à consommer son mariage avec Laodice. Il l'attribua à des maléfices, entra en fureur; & sans consulter ni sa tendresse ni sa prudence, il fit mettre la Reine dans un cachot, où son procès fut suivi dans la plus grande rigueur. Une disgrâce si inopinée, devint la nouvelle de toutes les Cours étrangères. Le Roi de Cyrène envoya des Ambassadeurs à Memphis; Battus y vint pour implorer la clémence du Monarque irrité; il ne voulut entendre personne, pas même la Reine. Les Juges vendus aux esclaves, & croyant plaire au

maître, trouverent l'accusée coupable, & la condamnerent à la mort. Conduite au lieu de l'exécution, & prête à subir un si injuste arrêt, une troupe de gens armés l'arrachent des mains des bourreaux, & la sauvent en fuyant, avec la vîtesse des vents.

C'étoit le Prince Lyfus qui, suivi de cinquante soldats déterminés comme lui, avoit fait ce coup hardi. Il conduisit la Princesse à Cyrène, où Battus sorti de Memphis pour n'être point témoin de la mort de sa déplorable fille, arrivoit dans le même moment que son libérateur. Qui pourroit exprimer les mouvemens de surprise, de joie, de douleur, de ce malheureux pere, en voyant sa fille qu'il croyoit n'être plus ! Elle vivoit, hélas ! Mais une foiblesse extrême faisoit craindre une seconde fois pour ses jours. Laissons-la au milieu des soins du Roi, de son pere, & sur-tout du généreux Lyfus. Amasis étonné d'une hardiesse si extraordinaire, ne fut pas longtems à en connoître l'auteur, ainsi que l'in-

nocence de Laodice. Une des esclaves trahit les autres, & découvrit leur complot. Le Roi les fit punir elles, & les juges iniques qui avoient servi leur haine abominable, comme ils le méritoient. Il envoya une Ambassade à Cyrène, faire à la Reine toutes les réparations & les promesses les plus solennelles. Ses Ambassadeurs étoient chargés en outre, de prier la Princesse de revenir à Memphis, & d'inviter Lyfus de l'accompagner. Ce Prince courageux, que l'intérêt de Laodice seul guidoit, voulut bien y consentir. Ils furent reçus au bruit des acclamations du peuple & des Grands. Lyfus partagea les honneurs de ce triomphe. Amasis recula considérablement les bornes de son petit État, le combla de faveurs & de bienfaits, & fit, jusqu'à la fin de ses jours, sa félicité de la tendresse & du bonheur de Laodice.

**F I N.**





620587

SRD

AD+

9 AD+



